
3 1761 08010057 1





LES
CULS-TERREUX

DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES PARUS

Sur la Butte, roman. *Messein,* éditeur.

Jean, Reste au Faubourg ! roman. *La Renaissance du Livre.*
PRÉFACE DE M. VICTOR SNELL.

Une Femme, roman. *La Renaissance du Livre.*

THÉATRE

Revivre, 4 actes. *E. Figuière,* éditeur.

EN PRÉPARATION

Du haut de mon clocher, contes et nouvelles.

L'Envoûtée, roman.

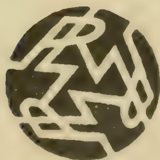
ROLAND CHARMY

LES

CULS-TERREUX

ROMAN

Préface de M. VICTOR MARGUERITTE



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78.

Il a été tiré de cet ouvrage

6 exemplaires sur papier pur fil Lafuma

numérotés à la presse.

PRÉFACE

Voilà un livre sain et dru.

Roman, certes, et qui a, du genre, toutes les qualités classiques : l'imagination, qui crée les personnages ; l'art de conter, qui noue l'intrigue ; l'observation enfin qui évoque, avec une fine, exacte réalité, la poésie du décor et les nuances du milieu.

Mais, en même temps, — sous la fiction, — un accent tel qu'à travers ce paysage de Maine-et-Loire où l'air léger d'Anjou circule, et à travers ces paysans, largement typés, — un homme se lève, et parle.

Livre à thèse, donc ?

Non.

Dans ces pages volontairement impersonnelles — où toujours l'auteur s'est effacé derrière la logique de ses humbles héros, vivant leur morale ou leur immoralité en action, — nulle tendance à résoudre, par des phrases, le problème.

La démonstration sort des faits. Et c'est en cela que les Culs-Terreux *sont, en dehors de la forte leçon qu'ils comportent, un roman terrien selon les règles, et l'un des meilleurs en l'espèce.*

Seulement voilà : il y a eu, depuis 1914, *la guerre !*

L'auteur, qui est jeune, l'a vécue. Et il a rapporté,

de ces Années Terribles, — avec un sens plus aigu du féroce égoïsme humain, — le sentiment que si, du charnier de nos dix-sept cent mille morts, la fleur d'une religion nouvelle, entre frères de France d'abord, ne germait point, ce serait à désespérer de vivre.

Le nom de cette religion ? — Solidarité.

Religion plus que jamais nécessaire entre ces Abels et ces Caïns, que, — faute de se mieux connaître, et en dépit de la vaine fraternité de la guerre, — demeurent, dans la paix, nos classes ouvrière et paysanne (pour ne parler que de celles-là) et nos campagnards eux-mêmes, entre eux.

Hélas ! c'est dans le fossé, la fosse de la tranchée que, loin de se combler, le précipice s'est approfondi. La tranchée a justifié son nom : elle a tranché.

C'est que, — tandis que chaque jour le paysan, continuant à se battre, souffrait et mourait au front pour cinq sous, — il voyait, à l'abri de l'usine, l'ouvrier travailler tranquillement au meurtre, pour vingt-cinq francs.

Je ne critique pas. J'expose...

Du moins, ces paysans communiant dans le patriotique servage, ces bêtes humaines coude à coude ployées sous le joug militaire, ont-elles alors appris à s'aimer, à s'entr'aider ?... Peut-être, dans le microcosme des petites unités... Un peu, si peu !... Exemple aussitôt évanoui, avec la désagrégation du troupeau.

Aussi bien, n'était-ce pas fatal ? La guerre, c'est (à côté de tous les héroïsmes, de toutes les fuites en avant) *l'épanouissement de tous les vices et de tous les crimes. Et il semble que c'en soit aussi, l'école.*

Nos paysans, dans l'ensemble, restent donc, après la guerre, ce qu'ils étaient avant : culs-terreux rivés à leur coin de terre, et à ce qu'elle produit. Électeurs aux intérêts adverses, Provençaux ou Bretons aussi distants des Picards ou des Champenois que le Tchéco-Slovaque du Yougo-Slave, et le Polonais du Grec !

Pourquoi ?

Parce que, durant l'interminable cauchemar,— femmes, enfants, vieillards, seuls au village, ayant manié l'outil du travailleur absent, — le champ, la ferme se sont enrichis.

Admirable effort de la race qui ne voulait point mourir ! Et aussi, pour les remplacants de Jacques Bonhomme, cette découverte : loin de perdre, on gagne... Ainsi tout s'arrangeait ; à ce redressement de la nature la France respira, — et le bas de laine s'arrondit.

Ce n'est pas diminuer l'acte que d'en discerner les mobiles :

En 1871, *le paysan, — qui n'était pas soldat et, depuis la Révolution, commençait à peine à manger, grâce au lopin conquis à force de siècles, — n'a pas voulu continuer, « jusqu'au bout », la Défense nationale. Les* Ruraux *tournèrent alors le dos à Gambetta et à Chanzy. La guerre ne nourrissait pas son homme.*

Si, au contraire, de 1914 à 1918, *le massacre dura, c'est qu'une loi de fer, — édictée, au-dessus du bétail des nations armées, par leurs mauvais bergers, — permit, en donnant du travail et de l'or à l'ouvrier, de donner, du même coup, or et travail aux pères, aux mères, aux sœurs et aux enfants des Culs-Terreux,*

qui, cependant, se laissaient tuer. La guerre, en alimentant tous ceux qui en vivaient, s'alimenta d'elle-même.

Imbécile licence, — soit dit en passant, — offerte par les foules à leurs meneurs ! La bombance, fatalement, crève en famine.

Victoire et défaite, — victoire surtout, hélas ! constatons-nous, — se soldent par le même coût : une immense faillite. Règle que confirme l'exception : le ventre plein de quelques-uns, nations ou particuliers...

C'est ainsi que, de retour au foyer, nos survivants, — ces paysans qui furent les plus obscurs et les plus nombreux artisans de la Grande Folie, — ont rechaussé, pour la plupart, la savate des habitudes.

Ils ont trouvé du foin dans leurs sabots. Foin sanglant ? Qu'importe ! Paix aux morts et vive la Vie !...

Il n'y a qu'aux Régions dévastées, où, dame...

M. Roland Charmy, de toute sa lucide pensée, de tout son cœur généreux, voudrait que ceux qu'il a baptisés, pittoresquement, les Culs-Terreux, — et qu'il n'en aime pas moins pour toutes les forces de passé et d'avenir endormies en eux, — n'oubliassent pas, dans la prospérité du présent, la misère d'hier.

A quoi bon, — s'ils n'avaient été par elle instruits du fécond labeur collectif qui s'impose à tous afin que, demain, ne recommence pas la Danse macabre ?... Des canons, des munitions : millions d'hommes au feu, millions de billets en fumée... Les bons billets !

Comme beaucoup d'esprits justes, M. Charmy

voit, — dans la solidarité de l'association, dans le développement des syndicats agricoles, dans l'harmonie des coopératives de production et de consommation, — l'avenir paysan s'éclairer.

Jacques Bonhomme alors comprendra que, mieux que la guerre, qui ne paie pas, la paix seule ristourne, à l'échéance fixe des saisons. Résultat : au lieu de végéter, solitairement, sur sa parcelle de biens, il élargira, — pour le plus grand bien de tous, et le sien propre, — le champ fécond de son action. « L'union fait la force. »

Union pacifique, — loi et secret de tout succès !... Sens social qui, en dépit des faiseurs de guerre et des saboteurs de victoire, commence à frémir, comme une lueur d'aube, dans la sombre caverne des consciences individuelles !

Là, et pas ailleurs, est le lien de la gerbe nourricière que dressera bien un jour, au sol de la moisson, la volonté des peuples, quand ils auront compris, — faudra-t il pour cela une nouvelle « dernière guerre ? » — l'inexprimable horreur, la monstrueuse ironie de ces mots : un champ de bataille !

Aux Culs-Terreux, en labourant profond, de l'enfouir à perpétuité, cette locution barbare, dans le sillon qu'ils ouvrent !

Une tombe de plus, au cimetière de France, mais qui, celle-là rachèterait toutes les autres... Et l'on ferait une croix, pour toujours.

VICTOR MARGUERITTE.

Les “ Culs-Terreux ”

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

C’était par un beau jour de mai de l’année 1892. Depuis l’aube, le village de Drazé (Maine-et-Loire), était en fête ! M. Tasselin, maire et propriétaire du château de la Galandière, nom pompeux d’une antique gentilhommière située sur la colline dominant le bourg, mariait son fils aîné « Monsieur Paul » avec Mlle Solange de Rive, demoiselle sans grande fortune mais de haut lignage.

Afin de commencer la journée par un beau geste, une « donnée » au nom des époux avait eu lieu le matin à la mairie. A partir de sept heures, les pauvres, tous les pauvres de Drazé — y en avait-il ce jour-là ! — n’avaient eu qu’à se présenter à Darnaud, le garde champêtre, pour recevoir gratuitement un ou plusieurs pains, selon le nombre de leurs enfants... Et il en était venu de tous les coins du village, des femmes, surtout, plus

audacieuses que les hommes, et qui, s'encourageant les unes les autres, avaient réclamé la « miche » qui leur était « due »... Car toutes considéraient que leur situation était assez malheureuse pour qu'elles pussent emporter — en le dissimulant sous leur tablier — le pain que Darnaud leur distribuait sans discussion, en fonctionnaire indifférent.

Après ces miettes jetées en pâture au menu peuple afin qu'il participât au festin de noce, il y avait eu spectacle, et le travail s'était arrêté partout. Aux premiers coups de cloche de l'église, les ateliers et les boutiques avaient été abandonnés, les outils lâchés sur les établis ou les étaux. Des cuisines, les ménagères s'étaient échappées en hâte, après avoir détaché de leur ventre leur tablier de ménage, et, tout le long de la grand'rue pavée qui descend du carrefour, une double haie curieuse s'était formée au ras des maisons, pour voir passer le cortège... Puis, des fenêtres s'étaient entr'ouvertes au dernier moment, des rideaux soulevés, derrière lesquels les coquettes... qui n'avaient pas encore déroulé leurs bigoudis, s'étaient dissimulées afin de ne pas se montrer, sans pourtant « manquer » la mariée !...

Toute la matinée avait été perdue ! Après la descente à l'église, on avait attendu la fin de la cérémonie pour voir remonter la noce... mais la messe en musique avait été d'une longueur !... On avait eu le temps de jacasser !... Pas de notes discordantes d'ailleurs. « La mariée était mignonne dans sa robe blanche ! Oh ! ces dentelles !... Des

véritables ! sa femme de chambre l'avait dit... Et le marié ! quel beau gars !... Ils auraient pu faire la noce à la ville, puisque les de Rive habitaient une vieille maison de Saumur ; mais ils avaient voulu se marier à Drazé, leur bourg ! Et ils étaient allés à la mairie et à l'église à pied, comme tout le monde... ils s'en retourneraient à pied... pour honorer la population. C'était bien, cela ! »

Quand les trois cloches de l'église s'étaient mises à vibrer à nouveau, à toute volée, les potins avaient cessé tout à coup, et lentement, dans un profond silence, le cortège avait remonté la grand' rue.

Les « élégantes » du bourg : la lingère de la place du Marché, la couturière de la ruelle du Panier fleuri et leurs apprenties, la marchande de nouveautés et ses vendeuses, étaient demeurées d'abord bouche ouverte, tout éberluées par les somptueuses toilettes « des dames »... Puis, quand le cortège avait grimpé la rampe bordée de grands châtaigniers qui conduit à la grille du Parc, la double haie tout à l'heure muette s'était rejointe sur la chaussée et des exclamations avaient jailli : « Comme cela faisait beau, ces robes de couleur, taches de lumière dans l'ombre de la « montée du Château ! » Quelle richesse ! Tout de même, c'étaient des gens d'une autre espèce, ces bourgeois ! On le sentait bien !...

Et tandis que les cloches continuaient à lancer sur le pays leur hymne d'allégresse par tous les abat-son du clocher, les Drazéais, après avoir salué avec un respect mêlé de vénération craintive le

riches qui daignaient leur offrir le spectacle de leur luxe, les avaient suivis des yeux, et toujours inclinés devant leurs maîtres...

L'après-midi avait été sacrifiée, comme la matinée, car lorsqu'on est distrait de son travail au début de la journée, c'est le diable pour se remettre en train. Les femmes, après le déjeuner, avaient fait la « causette » sur le pas ensoleillé de leurs portes en essuyant la vaisselle ou en traînassant leur raccommodage, et les hommes, vers trois heures, s'en étaient allés faire une partie de boules à la « société » en buvant une « fillette ». C'était un jour qui vous avait des airs de dimanche ; il y avait trop de gaieté, trop de lumière, depuis que les cloches avaient chanté au matin dans l'air bleu : on ne pouvait pas travailler par un temps pareil !...

Et comme c'était fête, là-haut, au château, tout le village avait été gagné à la flème !

***

Il était maintenant dix heures du soir. Sur la place du Marché, grand bal gratuit ! Raintif, le maître d'hôtel du « Lion d'Or », avait monté son parquet sous sa tente de toile verte, une belle tente neuve, réputée à dix lieues à la ronde pour ses dimensions et ses ornements intérieurs, tout en velours cramoisi bordé de ces pampilles de verrotterie qui multiplient leurs feux dans la lumière des becs à acétylène ! Une tente de luxe qui faisait l'orgueil du village, car les bourgs voisins n'en avaient point de semblables, pas même Ville-

sec, le canton ; et c'était une vraie joie de voir, aux foires et aux noces, cette belle tente faisant claquer au vent le nom du pays par sa toile de pignon, où se détachaient en grandes lettres noires : RAINTIF, *maître d'hôtel, traiteur, Drazé* (*Maine-et-Loire*).

Pour bien faire les choses, l'orchestre avait été renforcé. Le père Patoué, le cordier, qui était en même temps un ménétrier fameux dont le violon avait fait « guiboler » au moins trois générations, s'était adjoint en effet le petit Jarry, le bancal, qui jouait si bien de la clarinette et le « gars Baillou », ce rigolo, qui soufflait si fort dans son cornet à pistons. Avec eux, les quadrilles marchaient tout seuls !... Balancez vos belles !... En avant deux ! Vis-à-vis !... Et les gars, en bras de chemise pour ne pas avoir trop chaud, étaient si bien entraînés par cette musique endiablée qu'ils ne sentaient plus leur poids ! Ils tournaient, faisaient des entrechats, des lancés de jambe, des appels du pied, des tours de rein, des grâces ; c'était une débauche de mouvements et d'évolutions autour des filles qui, plus raides, le mouchoir en pointe à la ceinture afin d'éviter les taches des mains suantes de leurs cavaliers, recevaient en hommage et d'un air digne, comme des princesses, ces grimaces à prétentions d'élégance...

Toute la jeunesse de Drazé était là... Et tout l'âge mûr ! Même quelques vieux étaient venus voir... Tout autour du parquet, appuyés aux barres de bois qui maintenaient les piliers de la charpente, des gens se pressaient et regardaient les danseurs... D'autres, après avoir jeté un coup

d'œil, s'en allaient vers le fond de la place où Raintif avait dressé, sur des tréteaux, un buffet où les « filles » de l'hôtel servaient gratuitement des sirops, de la limonade, de la bière, du vin blanc, au gré du consommateur et à discrétion ! Gratuitement ! on se le répétait : c'etait merveilleux ! Il faisait un temps remarquable, d'ailleurs ; quelle délicieuse nuit de printemps, claire et bleutée ! La lune semblait se dissoudre dans sa clarté et couler hors de son cercle. Les promeneurs allaient et venaient autour du bal, des groupes se formaient sur la place ; on bavardait, l'heure tournait, la nuit passait, et tout Drazé restait debout... Dans la lumière crue de l'acétylène, le père Patoué, sur une estrade faite de trois planches jetées sur quatre cuviers, continuait à diriger les quadrilles, les scottisches, les mazurkas... On entendait son violon aigre et sautillard entre deux éclats du piston tandis que la clarinette s'amusait à nasiller des roulades et des sifflements, pour faire rire... Ainsi, jusqu'au matin, on danserait en l'honneur de M. Tasselin, le maire et riche propriétaire du château !...

C'était lui, en effet, qui offrait ce bal à la jeunesse du village, et les « rafraîchissements » à toute la population. Comme ses administrés étaient ses amis, mais qu'il ne pouvait les inviter à la noce, il avait trouvé cette façon charmante de les faire participer à sa joie. Même il était venu inaugurer le bal avec M. Paul et la mariée, il avait dansé la première polka, lui, M. Tasselin, un « Monsieur » cependant, un riche bourgeois de Paris qui était

dans les grandes entreprises, avec la femme de Brasier, le menuisier, tandis que M. Paul faisait sauter la petite Châsle, la fille du forgeron et que Mme Paul — une de Rive ! — s'abandonnait gracieusement au bras du grand Louis Dru, le fils du fermier de la Houssaye ! Quelles bonnes gens, simples malgré leur fortune, et comme le bourg de Drazé pouvait être fier d'avoir choisi ce Monsieur Tasselin pour maire. Il était décoré de la Légion d'honneur, au surplus, et c'était inscrit sur tous les actes de l'état-civil : naissances, mariages, décès... « Par-devant Nous, Jacques Auguste Tasselin, chevalier de la Légion d'honneur, maire et officier de l'état civil de la commune de Drazé, ont comparu... » Et sa signature était au bas ! Ça honorait tout de même chacun des habitants couchés sur ces actes, dont on pourrait fièrement montrer les extraits, plus tard, aux grandes circonstances de la vie...

Il y avait bien quelques méchantes langues pour prétendre qu'ils n'étaient pas si riches que cela, les Tasselin, et qu'à la mort du père, lorsqu'il faudrait partager entre les quatre enfants, il n'en reviendrait pas lourd à chacun ; mais c'étaient des ennemis politiques qui en voulaient à M. Tasselin d'avoir battu aux élections la municipalité républicaine ! Parmi ces braillards se distinguait surtout l'ancien maire, le bourrelier Rivaux, très vexé de son échec. M. Tasselin, en effet, n'était pas républicain... c'est-à-dire qu'il allait à la messe, qu'il recevait le curé parfois à sa table, qu'il donnait des prix à l'école des sœurs (il en donnait éga-

lement à l'école laïque, mais moins nombreux et moins beaux)... et puis c'était à peu près tout ce qui le distinguait des républicains et de Rivaux en particulier. Et encore, Rivaux avait une fille et avant de la mettre en pension, lorsqu'il était maire, bien vu de la sous-préfecture, il l'avait envoyée à l'école chez les sœurs. Alors?... Eh bien, voilà ; on disait que Rivaux était républicain, que M. Tasselin était un chouan... il y a des choses qui ne se discutent pas...

Mais tout le monde reconnaissait que c'était un bon cœur généreux, qui faisait beaucoup de bien dans la commune. Aussi, malgré la jalousie de quelques-uns qui colportaient à voix basse des médisances, était-il estimé de tous, et tout le monde s'était réjoui du bonheur de sa maison.

***

Tout le monde s'en était réjoui, sauf une pauvre enfant de vingt ans qui pleurait dans sa chambre, à l'heure où sur le parquet de Raintif tournaient les couples joyeux. A sa fenêtre, ouverte sur la nuit bleue piquée d'étoiles d'or, nuit de fête et de joie, nuit limpide et pleine de frissons, elle rêvait douloureusement, pauvre Thérèse Roger, et de grosses larmes, lentes et chaudes, coulaient sur ses joues. Elle entendait, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, selon la brise qui les lui apportait avec son parfum nocturne et voluptueux, les bruits du bal, dont elle apercevait la lumière à travers les arbres de l'enclos. Aux crins-crins de

Patoué, aux gloussements de Jarry, aux éclats de Baillou, elle suivait le rythme de la danse... les couples qui s'enlaçaient, et elle devinait des baisers lorsque tombait le silence... Pourquoi n'avait-elle pas voulu assister à ce bal? Son père eût été heureux de l'y accompagner, et sa mère, bavarde et curieuse, y était allée faire un tour sans elle! Était-ce parce que public qu'il lui déplaisait? Oh! non... Thérèse connaissait tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles du bourg ; elle ne les dédaignait pas, bien qu'elle en eût été séparée pendant les six ans passés à la pension de Mlle Gendral, au chef-lieu du département. Mais, elle avait aujourd'hui un immense chagrin et touchait le fond de son pauvre cœur désolé. Elle aimait « Monsieur Paul »... Oui, elle l'aimait, et dans ses rêves fous de fillette, elle avait espéré devenir sa femme... La femme de Paul Tasselin? le beau et riche cavalier, le bourgeois, fils de M. Tasselin, chevalier de la Légion d'honneur! Ce n'était pas croyable, et cependant elle avait fait ce rêve insensé! Et elle en avait tellement pétri sa quotidienne pensée qu'elle avait fini par y croire ; c'était une chose décidée, certaine... Folie d'enfant romanesque...

Depuis que M. Tasselin était maire de Drazé, grâce à M. Roger, son père, qui avait conduit la campagne électorale et avait été nommé adjoint, elle avait souvent été reçue au château. Les dames Tasselin s'étaient montrées charmantes, l'avaient gardée au thé, à dîner même, plusieurs fois, et Paul avait été très galant, si

galant !... Elle avait bien cherché à se mettre en garde contre ces châteaux en Espagne. N'était-elle pas folle de songer à un tel mariage, à tant de bonheur, elle, la petite Thérèse Roger, fille de Pierre Roger, expert-géomètre, petite-fille de Jean Roger, le vigneron de la côte de Bellevue ! Elle était à peine encore sortie du monde paysan. Sa mère, bonne mère, certes, mais fille de maître Proust, le gros fermier des Hervaux, était bien villageoise... Comment Thérèse avait-elle pu espérer épouser Paul Tasselin, ce riche qui devait avoir tant de succès dans les salons, car il était beau garçon avec sa moustache brune, coupée court, ses grands yeux noirs, son teint mat, sa fière allure de mâle sûr de sa force et de sa beauté?

Cependant, à cette interrogation qui surgissait tout de suite lorsqu'elle doutait : « Pourquoi pas? » elle s'était habituée à répondre d'une manière de moins en moins dubitative... « Oui, après tout, pourquoi pas? » Elle voyait M. Paul chaque jour, à la maison, pendant les vacances prolongées qu'il prenait au château, car il n'avait pas d'occupations régulières et vivait paresseusement, en gaspillant son temps. Son père et son grand-père avaient gagné assez d'argent ! Il était alors le compagnon assidu de M. Roger, très fier de cette relation, et qu'il avait fini par tutoyer, malgré la différence d'âge. Ils chassaient presque tous les jours ensemble et tous les soirs jouaient aux cartes, dans le petit salon vieillot de Mme Roger, avec le médecin, le Dr Frémine, le curé bon-vivant Moreau, le rentier Canon, ancien patron

boulanger à Paris et quelques autres amis qui formaient un petit cercle où l'on jouait ferme et bruyamment. Paul Tasselin s'amusait beaucoup avec ces bons provinciaux qui le changeaient de ses camarades parisiens. Il était bon garçon, point « collet monté » comme disait Mme Roger, et au fond, tout de même, sa vanité était satisfaite des attentions spéciales qu'on avait pour lui. Aussi, bien qu'il perdît régulièrement et d'assez grosses sommes, car il était large et menait franc jeu avec des adversaires rusés qui profitaient de sa naïveté, il aimait beaucoup ces réunions d'avant-dîner auxquelles il était très fidèle.

Or, depuis qu'elle avait quitté la pension, Thérèse venait souvent passer quelques instants avec « ces messieurs » et assister à une ou deux parties. Elle s'asseyait, souriait, bavardait avec les uns et les autres, et c'est alors qu'elle avait cru remarquer que Paul Tasselin ne la regardait pas sans plaisir. Elle se savait, d'ailleurs, assez agréable de tournure, sans être une beauté, — car elle avait la figure un peu longue et le nez trop fin ; — mais elle avait de grands yeux bleus, très tendres, de blonds cheveux à reflets d'or, une peau transparente et nacrée, et des lèvres rouges comme des merises. Grande, svelte, un peu maigre peut-être encore, — maigreur qui disparaîtrait avec le mariage — elle pouvait devenir une jolie femme lorsqu'elle aurait la possibilité de s'épanouir. Quant à sa fortune... sans doute n'était-elle point riche comme les Tasselin, mais elle n'était pas non plus sans dot ! Les Roger étaient à leur aise, et si Paul l'aimait,

la question argent ne se poserait même pas... Ainsi, à force de rêvasser, elle avait fini par croire à l'amour du beau jeune homme... qui lui avait baisé la main longuement parfois, lèvres appuyées, et même, un soir qu'il l'avait croisée seule en s'en allant, s'était permis de l'embrasser dans le cou... en riant... et pour jouer... sans doute. Ces attentions avaient suffi pour que l'imagination de Thérèse travaillât, et ce flirt léger de mondain en vacances pour qu'elle crût à l'amour du jeune bourgeois ! Tout de suite, elle était partie sur les grandes routes de l'illusion où tout se réalise selon nos désirs, car tout y est simple et facile. A la vérité, elle avait reçu à la pension une pauvre éducation sans vigueur qui lui préparait bien des désenchantements ; elle avait lu à tort et à travers quelques romans à l'eau de rose, de ces romans d'une sensiblerie fade et sucrée, où tout s'arrange selon les principes de la bonne morale qui veut que la vertu soit récompensée et que le bonheur soit en fonction de cette vertu. Avec ces pauvretés, elle avait encore parcouru quelques livres saints... et c'était tout son bagage. Le grand mur qui bordait le pensionnat comme un couvent avait borné sa vue et la vie avait coulé près d'elle sans qu'elle en entendît même le flot tumultueux. Aucune de ses maîtresses n'avait cherché à développer son observation, à lui ouvrir les yeux, les oreilles, à lui faire voir, entendre directement les choses et les gens. Le monde était de l'autre côté du mur, dangereux comme l'enfer... c'eût été une honte pour une jeune fille bien élevée

d'oser jeter ses regards sur cette vie réelle! Elle ne l'avait donc connue que par procuration et par les récits des vieilles filles chargées de l'élever. On ne lui en avait dit, bien entendu, que les choses que peuvent dire des vieilles filles, les niaiseries sentimentales, les beaux mensonges moraux et honnêtes et elle s'était fait ainsi une image du monde, toute rose et naïve comme un beau conte... Alors, pourquoi, en effet, n'épouserait-elle pas Paul Tasselin comme dans les contes les bergères épousent les rois? Et déjà elle se voyait la reine du village. Son orgueil paysan, que malgré tout elle conservait en elle, se réjouissait de cette ascension, de cette conquête ! Elle songeait à la petite Thérèse Roger, fille de l'huissier expert-géomètre de Drazé, petite fille de vignerons et de fermiers, allant s'asseoir à la table du château, en maîtresse. Bien souvent, elle avait pensé à ce triomphe, et, tout à coup, son beau rêve s'était brisé...

Un soir, en rentrant, son père avait annoncé cette nouvelle sans se douter de l'effet qu'elle allait produire : « Tiens, M. Paul se marie ; c'est décidé d'aujourd'hui — M. Tasselin me l'a annoncé tantôt — il est fiancé à Mlle de Rive. C'est un beau mariage et ça fera un beau couple. »

A ces mots, Thérèse s'était évanouie, et depuis ce jour, sans que ses parents aient pu lui arracher son secret ni se douter de son chagrin, elle n'avait cessé de pleurer en se cachant. Cependant, jusqu'à ce soir même où, devant le fait accompli, il ne lui

était plus permis de douter, elle n'avait pas voulu croire au mariage de Paul.

— Mais elle entendait maintenant les flons-flons du bal, là-bas, sur la place du Marché... ce bal qui était donné en l'honneur de l'Autre, l'Autre qui lui avait pris son Paul, qui avait conquis le château et qui allait s'installer là-haut, sur la colline... à sa place! Cette fois, elle ne pouvait plus douter : le fils des grands bourgeois avait pu être aimable avec la gamine qu'elle était encore, mais il n'avait jamais eu l'intention de l'épouser. Ne devait-elle pas se rendre compte qu'elle n'était pas de son milieu, de son rang? On lui avait fait quelques gentillesses parce que son père avait bien préparé les élections et comme on en aurait fait à l'enfant d'un bon serviteur, mais elle n'était que la parente pauvre... l'enfant du bourg, au pied du coteau où régnait la Galandière, depuis les ancêtres. Et elle comprenait que la grande chambre nuptiale, aux murs épais, qui avait abrité jadis les amours des marquises de Drazé, n'était point faite pour la petite fille des champs. Comment avait-elle pu « se forger » de telles idées?

Et pourtant... il l'avait embrassée si gentiment, dans le cou... un soir...

***

Thérèse avait refermé sa fenêtre, désespérée... A genoux, au pied de son lit, elle sanglotait. C'était une pauvre fillette, malheureuse comme un enfant dont le jouet vient de se briser. Elle resta long-

temps ainsi, écrasée, anéantie par sa première grande douleur. La tête sur les bras, elle pleurait en silence, de crainte d'être entendue, ravalant les sanglots qui gonflaient sa gorge. Puis ses larmes se tarirent ; mais une grande douleur persista de peser sur son front brûlant et maintint fermées ses paupières... Alors, elle songea à sa vie...

Jamais elle n'avait pensé à l'avenir que pour le construire de chimères ! Devant l'écroulement d'aujourd'hui elle devait réfléchir avec plus de raison. Que deviendrait-elle? Qui pouvait-elle épouser? Elle n'oserait prétendre — avec une dizaine de mille francs de dot — à un gros parti... officier... avocat... médecin... notaire ! Mais, d'autre part, elle ne consentirait pas à épouser un homme sans éducation : un manuel ou un paysan ! A la pension Gendral, on l'avait façonnée aux bonnes manières, on lui avait donné des goûts d'élégance et de délicatesse. Elle n'en avait point fait son âme, ce n'était qu'un vernis appliqué sur sa nature fruste, mais qui, pour l'instant, étant tout neuf et sans écaille, lui permettait l'illusion de s'être haussée au-dessus de son milieu d'origine. Et elle ne voulait pas redescendre vers ce dernier...

Alors elle eut le sentiment qu'elle ne trouverait point de campagnon et qu'elle était vouée au célibat. Vieille fille !... elle resterait vieille fille ! Aussitôt, elle eut une douleur à la poitrine, une angoisse à la gorge et un frisson courut sur sa jeune chair vierge. Tout son désir se révoltait contre cette supposition.

Pour retenir son cri, elle mordit ses draps à pleine bouche.

C'était une saine et ardente fille d'Anjou, jaillie du bon sol campagnard. Sa mère, Marie Proust, petite boulotte rougeaude et sanguine, était née aux Hervaux, la grande ferme, et y avait vécu jusqu'à son mariage ; son père, Pierre Roger, avait vu le jour sur la côte de Bellevue, au milieu des vignes pierreuses, au vif soleil du midi tapant dru sur les rocailles brunes, et c'était un fort bonhomme de $1^{m},80$, au sang chaud. Ils n'étaient venus s'installer au bourg que lorsqu'ils s'étaient mariés et que Pierre avait acheté sa charge d'expert-géomètre, après son retour du service. Thérèse avait donc été bâtie à chaux et à sable par ces deux êtres, huit ans d'ailleurs après leur mariage et ils lui avaient donné la bonne santé de leur trentième année... Vieille fille ! quelle pitié !

Cependant si sa nature profonde protestait contre ce célibat entrevu, sa surface cultivée se refusait à une union vulgaire. Son esprit s'insurgeait à son tour contre la simple vérité de sa chair et elle murmura : « Je ne sais plus ; oh ! que je serai malheureuse ! »

Elle se leva, comprimant ses seins dans ses mains... Un rayon de lune claire glissait par la fenêtre et pénétrait dans la chambre, jetant sa pâleur immobile sur le dessus de lit de dentelle au crochet, sur les rideaux blancs, sur la table de toilette garnie de cristaux et sur la grande glace de l'armoire. Thérèse se vit, tout entière, dressée dans cette glace, comme une grande image noire sertie de

blancheur. Elle alluma une bougie discrète, enleva sa robe et dégrafa son corset. Sa poitrine nue et ses bras blancs lui apparurent... Et elle songea que cette nuit était la nuit de noces de l'Autre qui, à cette heure sans doute, s'abandonnait, poitrine et bras nus, à l'amour de Paul Tasselin, son amant de rêve, décidément perdu pour elle... Alors, elle enfonça ses ongles dans sa chair et se jeta sur son lit en sanglotant.

Bientôt la fatigue l'emporta sur la douleur et Thérèse s'endormit, vaincue par son désespoir...

Sur la place du Marché, le père Patoué, aidé de ses deux compères, continuait à entraîner les filles et les gars du bourg en d'interminables et joyeux quadrilles. De temps en temps, des groupes assoiffés se précipitaient vers le buffet et l'on entendait quelques bonnes blagues lourdes et grasses, d'usage en pareilles circonstances, tandis qu'un orateur criait parmi les rires :

« A la santé de M. et de Mme Paul, les gars... Y doivent s'en payer une tournée eux aussi, hein, à c't'heure-ci ! »

CHAPITRE II

Drazé, dès le lendemain de la noce, reprit sa physionomie habituelle, et son labeur calme. Vers une heure, après le déjeuner, on vit partir les jeunes époux, filant dans leur limousine vers les pays merveilleux où les riches s'en vont pour leur

lune de miel... Quelques coups de casquette encore, durant la lente traversée du bourg mal pavé, la vision de deux jeunes visages souriants au fond de la luxueuse voiture, un gros nuage tourbillonnant de poussière grise, dès la grand'route atteinte, avec, s'éloignant peu à peu, le battement régulier d'un moteur, puis le silence retomba sur l'après-midi blanche de soleil. Bientôt l'on n'entendit plus que les sifflements du rabot de Brasier, le menuisier; le choc du marteau de Brédant, le maréchal, sonnant clair sur l'enclume et la voix des gosses de l'école ânonnant leurs leçons. Le village qui paraissait endormi, s'était tout simplement remis au travail : la fête était passée... On en parlerait peut-être un peu le soir et puis ce serait fini : on n'y penserait plus.

Dans sa chambre, cependant, Thérèse pleurait encore. Elle n'avait point voulu se lever, se disant très fatiguée et fiévreuse, et elle avait demandé à sa mère de la laisser dormir. A la vérité, elle voulait être libre de pleurer à son aise.

Mais à force de songer et de pleurer, elle en était arrivée à ne plus être capable de garder aucune pensée présente en son esprit. Elle était comme annulée, les yeux ouverts sur le vide. Par les doubles rideaux relevés aux fenêtres de sa chambre, le grand soleil éclatant du dehors filtrait une nappe de lumière dorée où dansaient des poussières, et Thérèse suivait, sans les voir réellement, ces myriades d'êtres minuscules que le moindre souffle agitait.

Tout à coup, elle se dressa sur son séant : elle

venait d'apercevoir dans la glace de son armoire, l'image du crucifix accroché à la tête de son lit. Et soudain, elle eut l'idée d'implorer le secours de Dieu.

Alors, d'un bond, elle fut debout et se mit à faire sa toilette... Elle irait à l'église, s'inclinerait devant l'autel et se confesserait pour recevoir la lumière d'En-Haut. Dieu l'avait abandonnée parce qu'elle ne lui avait point confié ses espoirs et sans doute parce qu'elle avait péché par orgueil ; mais elle s'agenouillerait et s'humilierait pour être touchée par sa grâce. Elle retrouvait en son cœur toute sa piété simple, toute sa foi naïve, et il lui semblait que, tout à l'heure, elle allait être sauvée.

Sa toilette finie et avant de sortir, elle s'inclina devant le petit bénitier d'ivoire et d'ébène, accroché à la tête de son lit avec le brin de buis bénit des derniers Rameaux, et après s'être signée, murmura le cœur fervent : « Délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! »

***

L'église était déserte lorsque Thérèse franchit la petite porte de côté, la seule ouverte en semaine. Le père Lelièvre, le sacristain, et sa fille Mathilde venaient de sortir, ayant juste fini de ranger les derniers ornements qui étaient restés aux piliers depuis le mariage Tasselin. Elle les avait croisés en entrant. Malgré ses précautions, la lourde porte de chêne massif se referma brusquement et le bruit qu'elle fit emplit un moment la haute nef, en paraissant flotter d'abord au niveau du triforium avant de s'accrocher à la voûte, le long des nervures des

croisées d'ogives. Puis ce fut, à nouveau, après cet éclat presque blasphématoire, le profond silence ténébreux. La lumière d'or du jour extérieur n'osait pénétrer dans le saint lieu ; elle avait bien glissé, par la porte un instant entr'ouverte, un rayon indiscret et oblique mais qui n'avait pas été plus loin que les bancs en bordure de l'allée centrale, et s'était retiré en hâte dès la porte refermée.

Maintenant, par les vitraux peints des petites fenêtres de côté, par la grande rosace aux feux multicolores de la façade, une lueur violette et rose se répandait comme une ombre transparente qui ne se permettait de distractions claires, de sourires miroitants, qu'aux ors ou aux cristaux des lustres et des candélabres. Et cette demi-teinte emplissait l'église de son recueillement. Devant le tabernacle cependant, scintillait l'étoile timide d'une veilleuse... Thérèse trempa ses doigts dans l'eau bénite après un court moment d'arrêt craintif et se dirigea à pas rapides vers cette étoile. Arrivée à la Sainte-Table, elle se signa, fit une génuflexion et se glissa sans bruit vers la chapelle de la Vierge. Puis elle tomba à genoux sur les dalles et se mit à prier, la tête dans ses mains jointes. Lentement d'abord, elle dit de toute son âme sa prière quotidienne, puis ensuite son *Pater* et son *Ave*. Enfin, elle ne répéta plus que ces seuls mots : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » tout son cœur offert, le corps redressé, les mains élevées vers le Tabernacle.

Alors il lui sembla que l'ombre de l'église se dissipait et qu'une lumière éclatante jaillissant

du maître-autel gagnait peu à peu le chœur. Le corps de la nef restait dans une obscurité flottante et translucide, mais au centre de l'église, au cœur de la Croix, il y avait comme une gloire ardente où s'enflammaient les colonnes torses de l'autel. Les yeux dilatés, Thérèse fixait toujours le tabernacle, et bientôt, comme si l'hostie exposée l'eût attirée, fascinée, elle avança sur les genoux, jusqu'à la grille de fer forgé de la sainte table à laquelle elle se heurta. La détresse de la dernière nuit avait tendu ses nerfs à l'extrême et elle était dans un tel état de surexcitation qu'elle crut vraiment que Dieu lui révélait miraculeusement sa vérité. Elle entendit la voix divine lui dictant les volontés... Choisie par Dieu, elle était l'élue du Maître qui lui demandait sa vie. Après une lente préparation de prières et de mortifications au milieu des tentations du monde, dont elle sortirait victorieuse... elle deviendrait l'épouse du Christ, qui l'avait distinguée entre toutes les femmes... elle prendrait le voile et passerait sa vie au cloître... brûlée de la divine extase.

La gorge sèche, le sang aux joues, les yeux traversés de flèches de feu, la poitrine comme serrée dans un étau, Thérèse frissonnante écoutait ces ordres et ces promesses d'une vie de mystique volupté... L'épouse de Dieu, enivrée de béatitude ! son existence serait un perpétuel ravissement,... une succession de joies semblables à celles qu'elle éprouvait en ce moment. Thérèse Roger, la petite paysanne, avait été désignée entre toutes les femmes ! Elle en eut soudain un tel bonheur

qu'il rompit l'équilibre de ses forces physiques et qu'elle s'écroula évanouie sur les dalles...

Lorsqu'elle reprit connaissance, après quelques minutes d'étourdissement, la lumière qui enveloppait l'autel était disparue et l'ombre s'était faite plus épaisse. Le soleil avait baissé et les vitraux éteints, ainsi que la grande rosace, s'étaient couverts d'une grisaille unifiée, assombrissant les roses et les violets. L'église se vêtait du lourd manteau de sa voûte de pierre pour l'heure mystérieuse et recueillie du crépuscule...

Et tout à coup, Thérèse entendit la petite voix sonore de la cloche chanter l'angélus du soir.

« L'ange du Seigneur annonça à Marie... » Cette cloche qui paraissait répéter ces mots, à cette heure, semblait vouloir confirmer à Thérèse la vérité que Dieu venait de lui révéler.

« L'Ange du Seigneur annonça à Marie... »

***

Comme elle récitait l'*Ave Maria*, une voix très douce, si douce qu'elle semblait flotter sur l'ombre, mêla sa prière à la sienne... Elle se retourna et vit debout, tout près d'elle, son surplis blanc sur sa soutane, l'abbé Chaulieu, le vicaire, son confesseur, qu'elle suivit sans un mot au confessionnal.

L'abbé Chaulieu avait trente ans. Très différent de son curé, le bon vivant Moreau, avec lequel il n'avait d'ailleurs que des relations assez distantes, il était aussi rigoureux que celui-ci l'était peu. Fils de petits marchands drapiers d'Angers, il

détestait les mœurs paysannes et n'admettait pas les licences de son curé, ni les facilités de son absolution. Aussi était-il redouté de ses pénitentes qu'il malmenait de sa voix douce, peu aimé de la commune qu'il ennuyait par son austérité, mais celui vers lequel allaient les grandes pécheresses et les mystiques.

Thérèse s'agenouilla, tremblante, au pied du prêtre et, son *Confiteor* récité, fit l'aveu rapide de ses fautes.

Puis elle hésita avant d'exprimer son ardent et récent désir de consacrer sa vie à Dieu. Alors l'abbé, dont elle devinait à peine, dans la nuit, le visage au-dessus du blanc rabat et qui par la petite trappe carrée de la cloison lui parlait bas, tout près... car leurs têtes étaient si rapprochées qu'elle sentait le souffle de sa voix, la questionna, la pressa, obtenant qu'elle mît son âme à nu. Et Thérèse lui fit le récit de son rêve et de sa grande désillusion, confessa son besoin d'amour, s'accusa de son désir de caresses, de ses voluptueux espoirs et de son orgueil. Elle dit la honte de son corps ardent et de sa chair tourmentée. Enfin, après avoir confié au prêtre, toujours à voix basse, l'appel de Dieu qu'elle avait cru entendre quelques instants plus tôt, elle lui demanda de la secourir pour l'aider à se purifier... Elle était prête à toutes les mortifications. A genoux sur la banquette de bois, elle suppliait l'abbé Chaulieu d'être son directeur... Et lui, le vicaire rigide, crut avoir à sauver une brebis égarée ! Il devait arracher cette jeune pécheresse à la vie et à ses crimes, à l'amour, aux volup-

tés, à l'homme! Son devoir de prêtre était de la jeter, vierge et immaculée, dans les bras de Dieu. Il ne se rendait pas compte que la pauvre enfant n'était qu'une malheureuse fille troublée de désirs et non spécialement destinée au sacrifice des joies de la terre, que sa vocation soudaine n'était que le résultat d'un désespoir momentané et que son rôle de prêtre était de lui rendre, au contraire, son bon sens calme, sa froide et lucide raison pour lui permettre de suivre sa voie naturelle de femme, créée pour être amante et mère... Il l'écouta et l'assura même dans ses résolutions, en lui imposant une discipline pour préparer sa retraite.

***

Pierre Roger s'étonna bientôt de la dévotion excessive de sa fille. Il l'avait élevée, ou plutôt il l'avait laissée élever pieusement par sa mère. Pieusement, c'est-à-dire qu'elle avait fait comme toutes les petites filles du bourg. On l'avait baptisée, elle avait suivi le petit et le grand catéchisme, fait ses trois communions et reçu la confirmation. A la pension Gendral, bien entendu, elle avait accompli ses devoirs religieux. Tout cela, c'était très naturel.

Pierre Roger qui, sur la liste d'union préparée par M. Tasselin et lui, représentait l'élément avancé, c'est-à-dire les républicains rosés — nuance de leur petit vin — n'avait jamais songé qu'une femme pût vivre sans religion... à moins d'être une gourgandine, une malhonnête !... Car enfin,

l'institutrice laïque elle-même faisait ses Pâques, évidemment, comme toute personne convenable. Mais cette religion, nécessaire pour le sexe féminin — il ne pratiquait pas : « les hommes, c'est pas la même chose » disait-il. — n'était qu'une religion de bonnes manières, de convenances, ce je ne sais quoi qui donne de la tenue et du respect. Il ne la voulait pas encombrante, ni fanatique. La messe, tous les dimanches : la grand'messe où toutes les « dames » se rendent, cérémonieuses et parées, et d'où elles reviennent en groupes bavards par la grand'rue, la communion à Pâques et aux grandes fêtes, cela suffisait et ne devait pas empêcher la femme d'être une parfaite maîtresse de maison, s'occupant de ses affaires, de son mari... Surtout, la piété ne devait pas l'étriquer, lui dessécher le cœur — et le corps — en faire une ratatinée inapte à l'amour. « Une femme, avant tout, doit être une femme. »

Et Pierre Roger n'aimait pas les « bonnes sœurs ! » Les curés, passe encore ; on pouvait s'accorder avec eux quand ils buvaient sec comme l'abbé Moreau, mais les « nonnes, disait-il, c'est bon qu'à donner des idées fausses aux filles. Si toutes les femmes étaient comme elles, ça serait la fin du monde... Ah ! ça, je l'ai souvent dit à Tasselin, — il supprimait le « Monsieur » dans l'intimité, — si j'étais le gouvernement, je fermerais les couvents, les femmes doivent faire des gosses ».

Aussi fut-il très inquiet de voir Thérèse sans cesse retourner à l'église : à la messe tous les

matins, en prière plusieurs fois par jour, au salut le soir, à la confession toutes les semaines et à la communion tous les dimanches.

Il interrogea d'abord sa femme, qui ne sut que lui exprimer le même étonnement. Alors Roger décida d'éclaircir la question avec Thérèse elle-même. Un soir, après dîner, au moment où sa fille allait mettre son « capulet » pour aller au salut, il lui dit doucement, en allumant sa pipe...

« Te voilà encore partie ! Où vas-tu donc comme ça tous les soirs, ma pauvre fille? A peine fini de dîner, tu files ; avant même que Virginie ait eu le temps de desservir la table et qu'on ait pu se reconnaître... Pstt ! tu es déjà disparue et ta mère et moi restons comme deux vieux sots.

— Je ne suis pas longtemps, papa...

— Non, sans doute, mais ton absence, comme ça, au début, démolit toute la soirée. Quand tu rentres, on ne sait plus quoi faire, il est trop tard pour sortir, chacun de nous a pris son ouvrage... et voilà !... Ta mère brode ou lit le feuilleton, moi je suis dans mes comptes... Tu diras ce que tu voudras, c'est tout de même pas la famille. Et dire que ce serait pourtant notre meilleur temps ! On s'est sacrifié, on s'est séparé de toi pour te mettre en pension afin que tu sois une fille bien instruite, mais elles nous furent dures ces six années. Alors, maintenant, avant que tu te maries, nous pourrions bien profiter de notre intimité... Après, tu t'envoleras, comme toutes les autres !

Thérèse ne répondit pas tout de suite : elle

réfléchissait. Puisque son père, justement, mettait la question sur le tapis, n'était-ce pas le moment de l'avertir et de lui dire ses résolutions?...

— Je ne veux pas me marier, papa...

— Oui, oui, fit le père en souriant et en regardant sa femme, elles disent toutes ça à leurs vieux parents pour leur faire plaisir et leur donner l'illusion qu'elles ne les quitteront jamais. Et puis, un beau jour, elles trouvent chaussure à leur pied et les deux vieux restent pour compte! C'est d'ailleurs parfait et je serais bien désolé si tu ne te mariais pas. Moi, je veux que ma Thérèse devienne une belle femme, ajouta-t-il en écartant d'abord les mains de ses hanches et en les plaçant ensuite devant sa poitrine, une belle femme solide, qui n'ait pas peur d'un homme et de l'amour et me fasse de beaux petits « queniots »... Tu entends?

— Oh! Pierre, fit Mme Roger Proust, en souriant, comme tu parles à ta fille!

— Boû, boû, laisse-donc, ma bonne; je ne veux pas que notre Thérèse soit une dinde. La voilà qui va attraper ses vingt et un ans, elle ne tette plus et faudra bientôt qu'elle donne à téter! Alors, c'est pas une innocente, pas vrai? Et j'ai confiance en elle, bon sang ne peut mentir! La vraie vérité de la vie, vois-tu, ma fille, c'est cela, se marier avec un gars qu'on aime et ne pas rechigner à l'amour. Avoir des enfants, des beaux marmots, les élever pour en faire des filles et des gars solides qui feront à leur tour ce qu'on a fait soi-même... Il faudra bientôt y songer, Thérèse...

— Mais, papa, répondit-elle d'un ton bref, je ne veux pas me marier, je te le répète.

Roger, qui bourrait une seconde pipe, arrêta net son geste et regarda sa fille. Leurs yeux sondèrent leurs regards... comme s'ils se défiaient l'un l'autre. Ce fut lui qui, le premier, céda ; il baissa la tête en disant d'une voix sèche, car il comprit que les résolutions de Thérèse n'étaient pas simplement capricieuses.

— Explique-toi.

Thérèse enleva son capulet et s'assit.

— Père, et toi aussi, maman, je voulais justement vous demander votre permission... je veux entrer au couvent.

— Quoi ! hurla le père en se soulevant sur sa chaise, les poings serrés posés sur la table et les bras raidis soutenant son buste. Quoi ! — et il regardait sa fille, les yeux à demi sortis des orbites... Nonne ! tu veux te faire nonne !

Il se tut un instant tandis que Marie Roger-Proust tremblait, craignant l'éclat de sa colère et que Thérèse, pâle comme une morte, résistait à son regard aigu. Mais le père se rendit maître de sa rage et s'en libéra sans autre violence qu'un terrible coup de poing sur la table... Puis il se laissa tomber sur sa chaise et d'une voix sourde murmura :

— Inutile de discuter, ça ne sera pas. Moi vivant, jamais, tu entends. C'est tout, tu peux sortir, maintenant.

*
* *

Le lendemain, M. Roger s'en alla trouver le curé Moreau, au presbytère, dès qu'il l'eût vu passer au carrefour, sa première messe dite. Il voulait lui confier ses inquiétudes et obtenir son aide pour arracher Thérèse à ses « folies ».

« Lui seul s'y connaît dans ces histoires-là, avait-il dit à sa femme, c'est son métier !... »

Lorsqu'il parvint aux grands cyprès de la porte d'entrée, l'abbé Moreau avait « déjà dépouillé sa soutane », dit Marie-Anne, la vieille bonne. Il était dans l'enclos à sarcler sa vigne.

— J'vas le trouver, vous dérangez point, Marie-Anne,... dit Roger.

Le curé Moreau avait en effet quitté sa robe; il était simplement en culotte et les pied nus dans ses gros sabots de frêne. Malgré la rosée du matin, il binait minutieusement les passe-pieds et son dos était tout mouillé par les pampres en pleurs. M. Roger ne le vit pas d'abord et le chercha vainement d'un coup d'œil circulaire : il n'aperçut que les têtes grises des échalas se dégageant difficilement de l'étreinte de leur cépée, et le coup de soleil sur les feuilles dont le vert se dorait par transparence.

Cependant, le curé s'étant relevé un instant pour reposer ses reins, une voix connue interrogea près de lui :

— Eh bien, m'sieur le curé, elle est belle la vigne; quelle superbe préparation, cette année!

— En effet, cher ami, un peu trop « fouillue »

pourtant avec tous ces pampres. Va falloir que j'ouvre des fenêtres là dedans, ça me l'empêcherait de mûrir... Mais qu'est-ce qui me vaut une visite si matinale? car vous n'êtes pas venu à cette heure pour voir mon clos... mon bon...

— Vous avez deviné, je ne suis point venu en effet pour ça, mais pour une affaire très grave au sujet de laquelle j'ai besoin de vos conseils.

— Alors je vous écoute, reprit l'abbé Moreau en inclinant la tête sur l'épaule droite et en prenant son menton dans ses mains : geste habituel du confessionnal. Je n'ai point ma soutane, je vous parlerai mieux ainsi, en ami...

— Et c'est l'ami que je consulte en effet, j'aime mieux cela.

Et Pierre Roger raconta longuement la scène qu'il avait eue avec sa fille, leur discussion, les résolutions de Thérèse et sa vie depuis trois mois. Il dit ensuite son désespoir, le désir qu'il aurait eu de la marier pour faire souche neuve, et que la race des Roger ne fût point éteinte, grâce à de beaux petits-enfants sains et drus qui lui auraient embelli ses derniers jours...

— Avec eux, au moins, j'aurais su pourquoi j'ai travaillé toute ma garce d'existence. J'aurais su, avant de m'en aller et en les voyant rire et sauter autour de moi, à quoi auraient servi mes efforts... Tandis que si elle entre dans un couvent... alors tout est fini. Les quelques sous que j'ai vont « s'égayer » sans profit, mon sang va se glacer... Et puis rien, il n'y aura plus rien... Quand elle mourra ce sera la fin des Roger, et quelle fin ! Une fin de

vieil arbre desséché dont le dernier fruit n'aura pu aller jusqu'à maturité... Ah ! Bon Dieu ! ce n'est pas possible !

— Non, et ce ne sera pas, répondit tranquillement l'abbé Moreau.

— Ce ne sera pas, vous en parlez bien à votre aise, curé !

— Calmez-vous, mon bon ami ; tout cela n'est pas si grave que vous le pensez, reprit l'abbé Moreau, mais non, pas si grave... D'abord, l'abbé Chaulieu, j'en fais mon affaire... il va nous fiche la paix, avec ses idées et ses façons de moinerie. Si on n'y prenait garde, en effet, il stériliserait toute la commune, c' t' oiseau-là... Pour ce qui est de Thérèse, je ne suis pas trop tourmenté, en vérité.

— Vous croyez?

— Je crois qu'elle traverse une crise que je connais bien, car elle est celle de beaucoup de nos jeunes filles... A cet âge, vous comprenez, mon bon ami, elles sont travaillées par le besoin d'aimer. C'est le grand désir du sexe qui les tracasse ; leur sang bout dans leurs veines ; il leur faudrait quelqu'un à chérir, à protéger. Elles rêvent d'ineffables tendresses, de dévouements passionnés, mais aussi de plus charnelles voluptés. C'est très normal... C'est la nature. Alors il faut à leur désir un écoulement, si je puis dire.

« Ah ! ce que j'en ai connu de ces folles adolescentes, adorant Jésus, à défaut d'un homme tout simplement, et jusqu'au jour où elles rencontraient l'époux nécessaire. Ce jour-là, soyez tranquille, la bonne santé leur revenait et la bonne foi

simple des mères de famille qui aiment le Bon Dieu sans avoir de visions. Votre Thérèse a besoin d'un mari? Eh bien ! mon cher, on va lui trouver ça, parbleu. Ça ne doit pas être si difficile. Et vous verrez comme votre saine enfant reviendra à la bonne vérité naturelle.

— Je ne crois pas que vous réussissiez aussi facilement que vous le pensez, monsieur le curé.

— Cherchez, vous trouverez, a dit Notre-Seigneur... Nous chercherons...

— Et elle ne sera pas nonne?

— Jamais de la vie ! Pensez-vous, une belle fille comme elle, qui n'a point de tache dans sa vie, ce serait malheureux. Allez, allez, mon bon ami, rassurez-vous.

« Pourtant, ajouta l'abbé Moreau après quelques instants, il faudrait peut-être commencer par la distraire... pour la préparer à cette vie du mariage, lui créer quelques relations.

— Des relations, des relations... Est-ce que nous ne voyons pas tout le monde... le notaire... le médecin...

— Oui, sans doute, sans doute... mais ce n'est pas bien drôle pour une jeunesse... Voyons, je cherche... Dame, une bonne idée,... pourquoi n'inviteriez-vous pas les Bernardi !

— Les Bernardi ! s'étonna Roger.

— Oui, les Bernard, c'est leur vrai nom, ils ont ajouté un *i*, ça fait mieux au théâtre, m'ont-ils expliqué. Je sais, je sais, hésita encore le curé, ce sont d'anciens acteurs, il était chanteur et elle, chanteuse dans les concerts, dit-on. Que

voulez-vous, il faut bien gagner sa vie et le présent seul nous intéresse. Ils ont mis de côté une belle petite fortune, ce qui prouve de l'ordre : une grande qualité déjà.

— Pardieu oui ; s'ils ont eu de l'ordre et de l'économie, ce sont d'honnêtes gens, répliqua Roger.

— Alors, continua le curé, elle est venue me faire une longue visite, avant-hier. Eh bien ! c'est une personne très comme il faut ; elle m'a offert de chanter à l'église pour notre fête de Jeanne d'Arc et m'a remis 50 francs pour nos pauvres. Votre Thérèse pourrait jouer du piano avec elle, c'est une bonne occasion. Lui m'a paru brave homme, au fond ; il accompagnait sa femme et j'ai bien compris qu'ils auraient grand plaisir à faire quelques connaissances dans le pays... En vérité, je ne vois pas pourquoi nous continuerions à les tenir à l'écart, nous avons été bien sévères pour eux. Enfin, vous verrez, vous verrez, mais je crois que pour Thérèse ce serait vraiment une bonne affaire : elle doit s'ennuyer cette enfant, voilà sa plus grande maladie.

— Eh bien, je vas en parler à ma femme, vous avez raison. A ce soir, m'sieur le curé...

— A ce soir, mon bon ami. Tout s'arrangera, allez, tout s'arrangera, avec l'aide du Bon Dieu, conclut l'abbé Moreau en reprenant sa besogne sous les pampres d'où montait maintenant, en flottant sur la vigne, une légère buée toute poudrée de lumière...

Et le père Roger, convaincu, s'en alla le cœur léger. Tout en marchant il songeait, très fier de

lui : « Heureusement que j'y vois clair, tout de même... Se faire nonne !... Nom de Dieu, faut y que les fumelles soient bêtes à c't'âge-là !... »

CHAPITRE III

Les Bernardi habitaient Drazé depuis plus d'un an et cependant, en dépit de leurs avances, on les avait jusqu'alors tenus à l'écart. Les salons bourgeois de la grand'rue étaient restés fermés et les villageois avaient tout juste consenti à tirer leur casquette à ces gens « dont on ne savait trop d'où y venaient ! » Les uns disaient de Marseille, les autres de Toulouse ; ce devait être sûrement de quelque part, au diable, car leur façon de parler n'était point de la contrée, à bien loin à la ronde, avec cette manière de toujours faire sauter les mots dans leur bouche ! Des chanteurs, disait-on, qui avaient gagné beaucoup d'argent dans les théâtres... cela paraissait bizarre et pas bien honnête ! Savait-on au juste? Étaient-ce même des Français? Dame ! qui aurait pu l'affirmer? La Patrie ne s'étend pas si loin... au delà des limites du département les gens sont déjà des étrangers. Ils n'ont plus les mêmes goûts, les mêmes habitudes et ne boivent pas le même vin.

Au surplus, les Bernardi avaient acheté la Mauvière, cette petite propriété du « bout du pavé » pour un prix fou ! 18000 francs ! 18000 francs

pour une maisonnette et quelques carrés de vigne ! A ce compte-là, évidemment, les paysans de Drazé n'avaient pu soutenir les enchères et ils avaient dû supporter, malgré leur colère, l'installation de ces « sans-pays » qui les avaient dépossédés de leur bien. Devrait-on permettre de telles injustices ?

Heureusement que les Bernardi avaient toujours bien payé leurs fournisseurs ; ils avaient même fait exécuter des travaux assez importants. Leur bel argent, venu des pays lointains, n'avait pas mauvaise odeur et permettait qu'on les supportât. Mais, bien entendu, sans leur accorder aucune sympathie ! Des affaires polies, pas autre chose et chacun chez soi surtout.

Les premiers temps, les Bernardi avaient souri, en se moquant de leurs nouveaux compatriotes qui les regardaient comme des êtres étranges. Cela les avait amusés et, par gaminerie autant que par crânerie, ils avaient affecté des allures équivoques, afin de prouver à tous ces paysans combien ils les dédaignaient.

Et ce n'avaient été de leur part qu'excentricités, amplifiées d'ailleurs par la légende. On racontait, entre autres choses, que des amis de la ville étant venus planter la crémaillère, on avait fait, à cette occasion, des orgies dont on ne pouvait parler qu'à voix basse. Les hommes et les femmes avaient banqueté tout nus, servis par des domestiques mystérieux. Personne du pays n'avait pu entrer à la Mauvière ce jour-là. Il paraît qu'au champagne, on avait couché une femme sur un lit

de roses, au milieu de la table, et qu'on avait fait des libations sur son ventre !... Quant à ce qui avait pu se passer ensuite, nul n'avait le courage de l'exprimer.

Après ces bacchanales, la vie à la Mauvière avait paru cependant reprendre un cours normal. Mais la réputation de la maison était faite ; rien d'ordinaire ne pouvait s'y passer et les braves villageois demeurèrent stupéfaits de l'attitude de Mme et de M. Bernardi... Des gens qui, après avoir pris tous les matins une douche ou un bain — on ne savait au juste — dans une salle de leur maison spécialement aménagée, avec plancher et murs de verre et de briques émaillées, se faisaient frotter le corps par leurs domestiques ! Une femme qui s'était fait couper les cheveux et les portait courts, comme un garçon ; qui osait aller et venir dans le bourg en fumant des cigarettes — et à peine vêtue, car on lui voyait toute la poitrine — qui s'habillait chez elle avec des vêtements d'homme, en soie et si légers... que c'en était indécent !

Un mari qui supportait tout cela et qui n'avait même pas l'air de s'en apercevoir !... Ce fut, au début, un perpétuel sujet de scandale et, pour les commères, une source de conversations du plus puissant intérêt.

Et puis — on s'habitue à tout — peu à peu, les Drazéais finirent par ne plus parler de la Mauvière et les Bernardi vécurent leur vie, libres à la lisière du village, sans qu'on s'occupât particulièrement d'eux. C'était une affaire classée, ils étaient des gens spéciaux aux mœurs peu recomman-

dables, mais après tout, cela les regardait. Puisqu'ils payaient bien, on n'avait rien à leur reprocher !

*
* *

Vint la fête de Jeanne d'Arc. Mme Bernardi adressa un billet de 50 francs au curé Moreau. M. le curé écrivit pour remercier — c'était obligé ! — et Mme Bernardi vint le lendemain au presbytère mettre ses bons offices à la disposition du prêtre. On parla... M. le curé aurait bien voulu une belle messe en musique... Mais il lui manquait les éléments nécessaires. Ses chanteuses n'étaient pas musiciennes, lui assez peu, et il allait encore être réduit à n'user que du concours de la fanfare dont les éclats faisaient sauver les fidèles. Alors Mme Bernardi offrit habilement de conduire les chanteuses, de leur apprendre leurs cantiques ; elle s'offrit même à chanter seule un *Ave Maria* et un *Agnus Dei*, affirmant que M. Bernardi accepterait certainement de chanter le *Sanctus*...

M le curé Moreau fut d'abord bien embarrassé... Ces gens, célébrant Dieu? Puis, après quelques secondes d'hésitation, il comprit que le Souverain Maître devait être dans cette affaire et faisant violence à ses scrupules, il accepta...

Alors la fête fut magnifique ! Jamais on n'avait vu de si belle messe à Drazé, de mémoire d'homme ; à Drazé, que dis-je, dans aucune commune du canton ! Pour un peu et s'ils ne s'étaient pas retenus, les gens eussent applaudi pendant le divin sacrifice. Ce fut un véritable triomphe !

L'église avait été décorée avec un goût exquis. On s'était pourtant servi des mêmes ornements. mais on les avait disposés avec tant d'agrément que le résultat obtenu avait été beaucoup plus joli que d'habitude et qu'elle avait un je ne sais quoi de plaisant et de gai. On eût dit, tant elle était fraîche et rose, qu'elle accueillait ses paroissiens avec le sourire charmant d'une grand'-maman jolie, en robe des dimanches et en bonnet de dentelle. Ses murailles grises, ses fenêtres à petits vitraux sales, ses rides et ses lézardes, tout était disparu. On n'apercevait plus que les rosaces multicolores du grand portail et de l'abside, les belles statues modernes, en plâtre peint, les feuillages d'or de l'autel, les banderoles de mousseline blanche qui s'élançaient vers la voûte en courbes élégantes, les bannières et les oriflammes jaillissant des chapiteaux aux piliers de la grande nef et qui faisaient flotter légèrement, dans la clarté bleue de l'encens, leurs bonnes Vierges et leurs Jésus en papier d'argent.

Une profusion de bougies et de cierges croisaient leurs fléchettes d'or et, au centre de la croix, le maître-autel enveloppé de draps blancs piqués de roses rouges, semblait un cœur sanglant d'où jaillissaient des flammes. Et partout, des fleurs mêlaient leurs parfums : en gerbes sur les marches de l'autel, dans les chapelles du transept, en bouquets sur les socles des statues, en guirlandes le long de la sainte table ; et des pétales de pivoines étaient semés dans l'allée centrale. Dès l'entrée on eût cru pénétrer au Paradis.

Mais l'émotion s'accrut au cours de la messe, quand on entendit monter vers le ciel le chœur adorable des Enfants de Marie. Oh ! comme elles chantaient avec pureté, toutes ces jeunes filles à robes blanches ceinturées de bleu, comme leurs voix étaient devenues légères et douces. On eût dit que des anges étaient vraiment dans le « jubé », qui chantaient les louanges de Dieu. Après le suave cantique, le vaisseau s'emplit de frissons et les fronts se courbèrent sous la voix vibrante de Bernardi, clamant le *Sanctus*... Les fidèles, à partir de cet instant, demeurèrent jusqu'à la fin de la cérémonie dans un véritable ravissement... Ils ne formulaient même plus leur prière, mais leur cœur était tout plein d'amour et de foi.

Enfin, après l'*Ite missa est*, la fanfare qu'on avait su utiliser pour ménager toutes les susceptibilités, lança dans la nef, maintenant toutes baies ouvertes et baignée de soleil, les notes vibrantes d'une marche. Alors, les gens, un instant étonnés et indécis, durent quitter leurs bancs, mais ils ne le firent qu'à regret, car vraiment ils sentaient que pendant quelques instants ils s'étaient envolés vers un peu de beauté. Sur le parvis noir de monde, les blouses bleues empesées des vieux se mêlant aux vestons ronds et trop courts des jeunes paysans endimanchés et aux redingotes cylindriques des maîtres-ouvriers du bourg, il y eut une véritable explosion de joie. Les hommes allaient les uns vers les autres, se communiquaient leur satisfaction en se serrant les mains : « Ah! que c'était joli !... Il en a une voix !... Et les beaux

cantiques ! Pour une fête réussie, c'est une fête réussie. » Lorsque M. le curé sortit, par la porte du transept, accompagné de Mme et de M. Bernardi, il y eut des vivats. Et il fallut que grimpant la grand'rue derrière la fanfare, aux accents d'un pas redoublé, les trois organisateurs se rendissent eux aussi au « Lion d'Or », où ils trinquèrent avec tout le monde.

***

Ce fut le baptême villageois des Bernardi. A partir de ce jour, l'abbé Moreau fut leur ami ; il ne manquait jamais de s'arrêter lorsqu'il les rencontrait et de bavarder longuement avec eux. Il accepta même d'aller les visiter, et un soir — était-ce possible et comme tout change ici-bas — il y dut dîner, car on le rencontra à minuit au carrefour de l'allée de la Mauvière et de la route de Belval... qui rentrait en chantonnant.

Dès lors, il n'y avait plus de raison qu'on les écartât. Leurs fautes passées devaient être oubliées, s'il y avait eu fautes ! En réalité, que pouvait-on leur reprocher? Sans doute... cette fameuse histoire de la plantation de crémaillère, mais elle avait été très exagérée ! Quant à leurs attitudes, leurs allures, en quoi étaient-elles répréhensibles? « Bast ! ce sont des citadins, des artistes ; ils ne comprennent pas la vie comme les gens de province ; mais en dépit de leurs habitudes différentes, déclara Justin Louinet, l'élégant jardinier-fleuriste, l'oracle de ces dames du carrefour,

ils sont tout aussi honnêtes que bien d'autres ! » Et les Drazéais finirent par sourire de ce qu'ils avaient condamné si sévèrement. Alors, les paysans et les ouvriers se firent empressés et obséquieux... Bientôt les salons de la grand'rue, eux-mêmes, cédèrent et s'ouvrirent les uns après les autres lorsque M. Roger, le premier, eut invité M. Bernardi à venir faire la manille, le soir, au petit cercle. Bernardi ne se fit pas prier et devint l'hôte assidu de ces messieurs qui ne purent se passer de lui. Il savait tant d'histoires, lestes pour le moins, dont il avait été le héros ou le témoin ! Ses camarades, braves provinciaux tranquilles et honnêtes par force, dont les amours adultères, rapides et brutales, avaient toutes plus ou moins senti l'office ou l'écurie, se régalèrent en leur âge mûr de ses récits de voluptés raffinées. Ils admirèrent Bernardi et l'aimèrent de leur faire imaginer ces joies qu'ils n'avaient pu connaître...

Quant à Mme Bernardi, elle devint pour toutes ces dames : « Notre chère amie Maud » et il ne se passa point de jour où elle ne les vît réunies chez l'une ou l'autre. Elle plut tout de suite à Marie Roger, car en la complimentant sur ses talents de ménagère, elle lui demanda quelques conseils.

Marie Roger fut très fière de voir que Mme Bernardi consentait à devenir son élève et lui empruntait ses recettes. Quant aux autres, la petite Camus, la notairesse boulotte, Mme Frémine, la femme du docteur, Mme Canon, l'ex-boulangère, elles aimèrent la gaîté de leur nouvelle amie, et, ce qu'elles n'avouèrent pas, sa coquetterie, son

allure un peu canaille et pour tout dire, son dévergondage. Car Maud leur raconta, lorsqu'elles furent plus libres, ses histoires de théâtre, ses flirts parfois dangereux et leur vertu ennuyée de femmes austères se réjouit à ces confidences. Elles demandèrent des détails précis, dont elles se régalèrent avec des mines hypocrites...

Et partout on invita les Bernardi qui devinrent la joie et l'orgueil de Drazé. Le village posséda ses artistes, sa curiosité ; dans aucune église des environs on n'eut d'aussi belles fêtes ; nulle part ailleurs on ne vit d'aussi belles toilettes, car Maud donna le ton à ses amies. Drazé cessa d'être une bourgade de campagne et cela, grâce aux propriétaires de la Mauvière, « M. et Mme Bernardi », gros comme le bras désormais.

Ceux-ci devinrent des personnages considérables... Et Maud fut ravie, car son rêve était réalisé... La chanteuse, la pauvre cabotine dédaignée était maintenant une riche bourgeoise considérée.

***

Cependant, Bernardi fut moins heureux que sa femme et malgré les parties de cartes, les bons dîners, il s'ennuya souvent. Il n'avait que quarante-cinq ans et la ville lui manquait. Venu à la Mauvière pour Maud dont les bronches délicates avaient besoin d'air pur et parce que surmené lui-même, il n'avait jamais considéré que cette installation fût définitive. Il se trouvait trop jeune pour

s'enterrer dans un trou de campagne, et il pensait que la Mauvière ne serait que le pied-à-terre où chaque année il passerait ses vacances. Mais lorsqu'il parla de faire une nouvelle saison théâtrale, Maud résista, prétextant sa fatigue. N'avaient-ils pas de quoi vivre, puisqu'ils n'avaient pas d'enfants? Ils étaient si bien dans leur coin, on avait le temps, on verrait l'année prochaine. Et Bernardi se laissa convaincre ou plutôt il fut, comme d'habitude, trop faible pour discuter.

Cette sorte de lâcheté était en effet le trait dominant de son caractère ; jamais il n'avait osé faire face à ses responsabilités et Maud avait été la maîtresse absolue. Seulement, à la ville, Bernardi rattrapait en sous-main ce qu'il lâchait : il ne luttait pas, mais obliquement s'offrait des compensations. Il avait eu de nombreuses aventures dont Maud ne s'était point inquiétée, menant elle-même une vie très libre.

A Drazé, Bernardi se voyait sans autre plaisir que la manille chaque après-midi et cette perspective le laissait plein de mélancolie. Maud s'était bien acclimatée, au contraire, à sa vie provinciale. Elle s'occupait de sa maison, de son linge, de ses confitures, de sa basse-cour et le temps lui paraissait passer toujours trop vite. Le matin, elle jouait à la fermière, l'après-midi à la dame, et toute la journée elle s'amusait beaucoup, alors que Bernardi ne savait que faire de ses heures. Il essaya de jardiner, mais après le premier essai, demeura courbaturé pendant trois jours, avec la crainte d'un véritable lumbago. Aussi ne

tenta-t-il point une seconde expérience : il tua le temps à fumer des cigarettes, à lire, à tapoter du piano, à courir à travers la campagne avec son chien, saisissant toutes les occasions de promenade ou de distractions.

C'est alors qu'une occupation sérieuse s'offrit, qu'il s'empressa d'accepter...

Parfois, le soir, Maud et lui descendaient chez les Roger où ils faisaient de la musique et du chant avec Thérèse, suivant les conseils du curé Moreau. Pierre Roger était très heureux de ces séances, non point qu'il fût sensible à la belle musique — il appréciait plutôt les monologues et les chansons comiques — mais il se réjouissait de l'agrément qu'y prenait sa fille. Thérèse, en effet, aimait beaucoup ces soirées. De temps en temps, elle se risquait à jouer à quatre mains avec Maud ou à accompagner Bernardi, lequel montrait avec plaisir qu'il avait toujours sa belle voix. Elle avait d'ailleurs pour lui une secrète sympathie ; elle aimait sa force, son allure de mâle solide, plus jeune que son âge, mais aussi son élégance de citadin... cette élégance qui l'avait séduite en Paul Tasselin, et quand il la regardait, elle se sentait émue, presque troublée. Mouvement bizarre qu'elle ne voulait pas analyser, ni même s'avouer... qu'elle évitait d'apprécier, car elle le désirait et le redoutait à la fois, mais dont elle ne s'accusa pas à l'abbé Chaulieu. Bernardi s'était aperçu de cette sympathie, laquelle, en retour, lui avait fait trouver Thérèse charmante. Il avait alors regardé avec attention cette jolie fleur, prête à s'épanouir et il avait été pris

tout d'un coup du désir de la cueillir. Quelle belle réussite s'il parvenait à conquérir cette jeune vierge de vingt ans... Comme cela le changerait des amours qu'il avait connues jusqu'ici, de ses cocottes ou de ses filles à cabots !

Il éprouva alors comme un grand besoin de se rafraîchir, de se donner l'âme d'un jeune homme qui va à la découverte des bonheurs. N'était-ce point recommencer sa vie, se refaire une jeunesse en la guidant d'un peu d'expérience? En réalité, il n'avait jamais connu cette belle grâce des amoureux : Maud était déjà sa maîtresse quand il l'avait épousée à trente ans, alors qu'elle était l'étoile de la troupe où il barytonnait les petits rôles. Elle avait cinq ans de plus que lui et il n'avait consenti au mariage que par intérêt, pour marcher dans son sillage et gagner assez d'argent afin de pouvoir diriger ensuite un théâtre de province. Après leur union définitive, il lui avait été souvent infidèle, comme elle-même avait eu des caprices passagers, mais il n'avait rien mis jamais de son cœur dans aucune de ses liaisons. Et maintenant il regrettait la source fraîche où il n'avait su boire ! Aussi n'hésita-t-il pas un instant, sans songer que flétrir cette enfant c'était commettre un crime. C'est qu'il continuait de vivre à la ville comme sur les planches ; il avait perdu tout sens moral et il transportait dans son existence quotidienne, sa grandiloquence, sa conscience déformée, son goût des aventures romanesques et sentimentales, son besoin d'émotions et de dénouements tragiques. Mais il ne distinguait

plus une bonne action d'une mauvaise, ayant pris l'habitude de considérer les hommes comme jouant un rôle sur une scène et les femmes comme des actrices qui leur donnaient la réplique. « Être bon », c'était s'adapter à tous les personnages qu'on devait réaliser.

Les circonstances lui permirent d'ailleurs d'envelopper Thérèse et de la conduire avec certitude là où il l'avait décidé. Un soir, Maud dit à la jeune fille :

— Vous avez une voix charmante, vous devriez la cultiver. Tenez, si nous n'étions pas trop paresseuses, je vous donnerais quelques leçons et vous verriez bientôt quels progrès vous feriez !

Thérèse accepta avec joie ; elle était déjà d'une belle force au piano. A la pension, alors qu'elle était une élève très médiocre en toutes matières, elle avait toujours travaillé la musique avec bonne humeur. Aussi répondit-elle tout de suite à Maud, car elle pouvait, lui semblait-il, accorder ces études avec sa piété :

— Oh ! vous me ferez grand plaisir.

Et les leçons commencèrent dès le lendemain... Mais après quelques efforts, Maud se fatigua vite. Elle s'intéressait beaucoup plus à ses poules, ses couvées ou ses confitures. Aussi eût-elle l'idée de se faire remplacer par son mari dans ce professorat pour lequel elle n'avait aucune vocation.

Bernardi fut enchanté de cette décision qui allait lui permettre de vivre tout près de Thérèse... D'ailleurs, celle-ci ne fut pas contrariée du changement... Elle venait, en effet, de perdre l'abbé

Chaulieu déplacé sur la demande de son curé, et se trouvait tout à coup toute seule, sans ami, sans direction, abandonnée...

***

Dès les premières leçons, ayant parfaitement analysé le caractère de Thérèse, Bernardi se montra sous un jour nouveau et tint à embellir son personnage. Il n'avait été jusqu'alors que le jovial citadin, le gai compagnon secouant les vieilles habitudes, le petit train-train routinier du village et jetant sur sa société « mijaurée » et engourdie un peu de verve et de mouvement. Mais ce n'était pas cette gaîté qui pouvait faire naître au cœur de Thérèse le sentiment profond par lequel il désirait se l'attacher. Il comprit qu'avec cette jeune fille il fallait jouer du romanesque.

Aussi fut-il devant elle tout différent de ce qu'il était avec les autres. Au cours des leçons, et tout en lui laissant entendre qu'elle seule pouvait l'apprécier, il posa au rêveur mélancolique, à l'artiste incompris. Il était une victime et c'était par fierté qu'il noyait dans une exubérance factice le chagrin de sa vie manquée et son ennui...

Sans prononcer de reproches directs et par de simples allusions, des demi-aveux, il dit son isolement et son regret d'avoir mené une existence qui ne lui eût pas permis d'accomplir sa destinée. Car il n'avait été ni soutenu, ni encouragé et il avait dû renoncer à ses beaux espoirs, à ses nobles ambitions. Lui qui pouvait devenir un grand composi-

teur, car il avait la flamme et le talent nécessaires, il en avait été réduit à chanter les œuvres des autres... pour vivre ! Et sa femme ne s'était jamais rendu compte de cet immense sacrifice, elle n'avait pas compris combien cette abdication était douloureuse.

Toutes ces confidences, il les fit à Thérèse d'une voix émue et triste à la fois, comme s'il eût été heureux de rencontrer enfin une âme sœur, et tout en jouant son rôle de professeur avec emphase afin que la jeune fille pût se convaincre de sa sincérité et de sa haute valeur artistique.

Et Thérèse, en effet, fut pleine d'admiration et de compassion pour le grand homme malheureux ; elle se montra très douce et docile, pour qu'il eût près d'elle quelques minutes d'illusion et de bonheur.

Ne remplissait-elle pas, au surplus, un pieux devoir, en se dévouant à cette noble souffrance? N'était-ce pas encore une manière de se donner à Dieu? Sa conscience ne lui fit aucun reproche : elle justifiait au contraire la bonne œuvre de consolation à laquelle sans doute le Créateur l'avait destinée. Il se mêlait d'ailleurs à sa joie pure comme un parfum de mystère et d'ombre, puisqu'elle était liée à Bernardi par un secret...

Mais, dans le couple, Thérèse ayant le rôle pitoyable, fut conduite tout naturellement à envelopper de tendresse la douleur qu'elle plaignait ; et Bernardi, qui la sentit toute tremblante d'affectueuse pitié, se fit alors plus caressant. Pendant plusieurs semaines, il se montra naïvement câlin,

réclamant avec innocence, comme un enfant, et de temps en temps seulement, la permission de lui baiser la main ou le front, ou encore de prolonger après la leçon le doux entretien qui le rendait heureux. Thérèse y consentit, mais à ce jeu et sans qu'elle s'en rendît compte, elle se laissa prendre dans le filet de l'habile cabotin. Elle-même attendit ces heures intimes avec impatience... Et lorsqu'ils étaient réunis... elle frissonnait délicieusement quand Bernardi, penché vers elle, caressait presque de son souffle les cheveux de sa nuque... lorsqu'il laissait sa main glisser sur son bras nu... lorsqu'assis à ses pieds, mélancolique et lointain, il lui disait des choses très douces, en appuyant sa tête sur ses genoux...

Elle en arriva à souhaiter pouvoir donner à son ami malheureux plus d'elle-même encore pour le consoler, à s'en vouloir d'être si faible et impuissante devant son chagrin, à désirer qu'il lui demandât davantage que de vaines paroles. Avec le même sentiment qui l'avait poussée à consacrer sa vie entière à Dieu, elle eût voulu s'immoler pour rendre le bonheur à son maître et ami. C'était un besoin de dévouement et de sacrifice, un grand désir d'amour.

Elle le croyait très pur et se donnait innocemment, quoique, à la vérité, il y eût dans son frisson une grande part d'attente charnelle... Thérèse avait vingt ans et son sang généreux de paysanne brûlait ses veines. Au lieu de calmer sa fièvre, ses longues méditations dans l'église silencieuse et sombre, ses prières à genoux sur les dalles qui la

tuaient de fatigue, ses jeûnes fréquents, ses confessions, n'avaient fait qu'exacerber sa sensibilité. Elle était dans une perpétuelle surexcitation, vibrante, tendue, hallucinée... Elle avait aussi parfois, à l'issue de ses leçons, comme des pamoisons, des angoisses, des envies brutales de fouiller son corps de caresses violentes. Et le soir, lorsqu'elle était seule, couchée, sa prière tout à coup s'oubliait sur ses lèvres... elle retrouvait le souvenir de son ami... une chaleur lui montait à la face, elle se raidissait contre son désir et, pour ne pas crier, enfouissait sa tête dans son oreiller, écrasant sa poitrine contre le drap rugueux qui mordait ses seins...

Cependant, Bernardi, qui guettait sa proie, comprit que le moment était arrivé où il ne lui suffirait plus que d'avoir la dernière audace... Un jour qu'ils s'étaient sentis plus rapprochés encore que de coutume, il prit les mains de Thérèse en disant :

— Oh ! ma petite amie, saurez-vous jamais quelle joie vous m'aurez donnée? Grâce à vous, ma vie aura été moins inutile et moins vide.

— Je ne suis qu'une pauvre petite fille, répondit Thérèse, malheureusement.

— Une pauvre petite fille, fit-il en s'exaltant, vous me sauvez !

Et après un moment il reprit :

— Enfin, moi aussi, j'aurai fait œuvre de créateur et mon œuvre, c'est vous, mon élève, vous que j'ai découverte et qui vous ignoriez vous-même... Quel bonheur de vous avoir rencontrée, petite Thérèse...

« Je n'ai jamais été aussi heureux, continua-t-il après lui avoir baisé les mains. Depuis le jour où vous m'êtes apparue, ma vie s'est transformée... Voulez-vous que je vous dise toute la vérité? Il me semble maintenant que je n'ai commencé à vivre que ce jour-là ; tout ce qui fut avant n'existe plus, n'a jamais existé. Je supprime d'un coup vingt années d'un passé inutile, durant lequel j'ai erré, et je retrouve aujourd'hui mon âme de vingt ans avec mes enthousiasmes... Je fais un bond en arrière ; alors — et sa voix se fit très tendre — je vous rencontre, vous acceptez de me donner la main et nous partons ensemble pour les belles conquêtes, jeunes tous les deux et forts de toutes nos magnifiques espérances... Arrière les préjugés qui veulent nous barrer le chemin... je vous aime, Thérèse.

En disant ces mots, Bernardi attira la jeune fille contre sa poitrine. Elle, toute tremblante, le sang battant ses tempes, ne résista pas...

Ils étaient seuls dans le salon de Maud qui n'assistait jamais aux leçons et passait l'après-midi chez ses amies... Les volets étaient clos, car le soleil claquait au dehors... Une ombre tiède enveloppait les meubles d'une draperie légère... Le silence des pleins jours d'été tombait sur le village... Et Thérèse étourdie, à demi inconsciente, toute sa chair de jeune vierge vaincue par les premières caresses de l'homme, s'abandonna innocente et soumise à la volonté de son amant.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

En lisant son bréviaire, le curé Moreau rentrait lentement au village par le chemin creux de Bretignolles. Tout en marmonnant ses prières, il allait d'un pas tranquille, sous le berceau de verdure que formaient au-dessus de sa tête les branches des ormeaux penchés sur le talus. Ayant quitté la grand'route blanche et poudreuse, il goûtait le plaisir d'échapper enfin au soleil qui, en cet après-midi d'un mois d'août torride, brûlait la terre d'une flamme implacable. Cependant, sur son crâne chauve auréolé de cheveux blancs, perlaient des gouttes de sueur qu'il épongeait de temps en temps avec son grand mouchoir de toile de Cholet, couleur brique et piqué de grains de tabac. Alors, il s'arrêtait, soufflait un instant en gonflant ses grosses joues, et renfonçant son rabat du pouce et de l'index écartés, cherchait un peu d'air frais en

s'étirant le cou. Puis ayant pris dans sa vaste tabatière de merisier à longue queue de rat — une vraie « touine » — une énorme prise qu'il humait avec volupté en en laissant choir la moitié, il reprenait sa marche et sa prière, l'air heureux et quiet — souvent distrait à la vérité ! Le chemin était si délicieux : une véritable corbeille de fleurs avec ses deux haies de chèvrefeuille et d'églantiers. L'ombre y était douce et parfumée, il y coulait en courant d'air une légère brise qui, bien que tiède, semblait rafraîchissante. Dans cette oasis, les oiseaux et les insectes osaient reprendre un peu de vie... et le curé Moreau oubliait souvent son bréviaire pour suivre les sautillements d'une mésange ou d'un roitelet parmi les ronces, les minutieuses agitations des fourmis ou les paresseuses promenades des limaces rouges sur le sol frais. Pendant un moment, ses lèvres arrêtaient leur mouvement, sa pensée vagabondait, puis il s'apercevait tout à coup de sa distraction et bien vite reprenait sa lecture... jusqu'au prochain envol de sa rêverie.

Il arriva ainsi, rêvant et priant, au bout du chemin creux où, tout d'un coup, éclatait à nouveau dans le ciel d'un bleu flambant, le soleil aux rais de métal. Avant de sortir de l'ombre, il se hâta de terminer sa prière, puis ayant glissé son livre dans la grande poche de sa soutane, il se dirigea par le sentier rocailleux et nu, coupant droit à travers les vignes, vers la closerie de Brétignolles dont il voulait voir le propriétaire : Maître Lancelot.

Le fils unique de celui-ci, Auguste, était revenu du régiment depuis deux ans. C'était un bon grand

garçon d'une intelligence ordinaire et d'une grande timidité. Il n'avait quitté son père — veuf de bonne heure et qui ne s'était jamais remarié — que pour aller pendant deux ans au collège de la Sous-Préfecture et, plus tard, pour faire son service militaire. Mais comme il avait été affecté au régiment de la région, il avait pu revenir presque chaque dimanche à Drazé, en permission, et le séjour à la ville ne l'avait point «dégourdi», disaient ses camarades qui se moquaient un peu de lui. Depuis son retour, il avait repris sa place à la closerie et retrouvé sa vie simple près de son père. Ses seules distractions étaient d'aller, le dimanche, faire sa partie de boules à la société de « la Foi », que présidait le curé, ou de s'amuser dans ses heures de loisir à jouer du piston. Il était d'ailleurs de la fanfare dont il suivait assidûment toutes les répétitions.

Mais s'il était un peu « nousiau », selon l'expression du village, c'est-à-dire, « n'osant pas », un peu effacé et naïf, c'était un travailleur honnête, d'un bon cœur et d'un aimable caractère. Sans doute n'était-il point d'une grande distinction, mais pas vilain garçon tout de même et il n'aurait pas déplu aux filles s'il avait eu un peu de malice, d'audace prometteuse d'amour, un peu plus de vice en un mot. Seulement, comme il n'osait dire de gaudrioles ni faire de gestes provocateurs, ces demoiselles n'espéraient point de lui grandes joies et, se vengeant de ce qu'elles prenaient pour du dédain, riaient sous cape en le croisant — ce qui augmentait sa gêne. Elles l'appelaient entre elles — expres-

sion apprise de leurs frères — le puceau, et bien qu'il leur parût ridicule et formidable qu'il le fût, elles n'en doutaient pas cependant. Leur estime, ainsi que leur confiance en sa valeur, n'en étaient point accrues... au contraire !

Pourtant Auguste était un bon parti ! Le père Lancelot avait la réputation d'être «à son aise» pour un paysan. Brétignolles lui appartenait et c'était un joli petit bien, rien qu'en terres franches comme toutes celles des environs du bourg, pas trop fortes et faciles à travailler, riches terres à blé et à chanvre auxquelles il avait joint, sur la côte, plusieurs « boisselées » de vieille vigne et sur le bord du ruisseau le Moulinet, de grasses prairies pour nourrir quelques vaches. Il « faisait valoir » lui-même sa closerie avec une vieille domestique, Ernestine. Mais, depuis le retour de son fils, il ne s'était presque plus occupé des terres, réservant ses soins au jardin qu'il avait agrandi afin d'y faire des fleurs pour les grainetiers. Il avait fait aussi restaurer sa maison, toujours en vue du mariage de son «gars» et construire, à l'autre extrémité de l'enclos, un petit chalet sans étage, qu'il avait baptisé le « Bois-Lancelot », « pour donner son nom à son château quand tant d'autres l'y empruntent », déclarait-il en souriant avec malice. Il comptait se retirer dans ce chalet, pour faire place aux jeunes dans la grande maison, dès que Auguste aurait accordé à sa vieillesse la joie d'une bru.

Mais Auguste ne se décidait pas, malgré les reproches et les « sermonneries » de son père.

Maître Lancelot était désolé de la timidité de son fils et lui qui avait eu tant d'aventures et qui avait troussé tant de jupons — après son veuvage, bien entendu — il rougissait presque, en vérité, d' « avoir un grand gars tant couillon ! »... Il eût été si heureux d'installer le nouveau ménage dans Brétignolles restaurée. C'est qu'elle avait bon air maintenant, la maison rebâtie sur les ruines du vieux domaine, presque une allure de vieux manoir. Maître Lancelot en était très fier... et c'eût été comme la consécration de son travail obstiné d'y voir régner une jeune princesse paysanne... faisant la dame. Car il aurait voulu que sa future fille ne se mêlât point des travaux de la terre. Son fils et les domestiques y pourvoiraient. Et le bonhomme se rengorgeait en évoquant cet avenir où l'on dirait des propriétaires de Brétignolles : « Monsieur et Madame » et non plus « Maître et Maîtresse Lancelot ! »... Aussi, Auguste tardant à lui offrir toutes ces joies, bougonnait-il souvent.

— J'peux pas pourtant lui mettre une femme dans son lit ! Ah ! je crois ben que c'est c'qu'il attend ! Il faudrait qu'il en trouve une, un soir, en se couchant qui soit plus rusée que lui et qui lui apprenne à jouer de la clarinette plutôt que du piston. Alors ça irait tout seul après...

Et justement, M. le curé venait trouver Maître Lancelot pour lui parler sérieusement du mariage d'Auguste... avec Thérèse Roger... Oui, Thérèse Roger, c'était une affaire que le curé avait arrangée comme ça, dans sa tête... et qu'il avait hâte de conclure...

*
* *

Il était urgent, en effet, de marier Thérèse! Encore la veille, Marie-Anne, la vieille bonne de l'abbé Moreau, avait dit à celui-ci :

— Eh ben, m'sieu le curé, vous savez c'qu'on dit dans le bourg?

— Non, Marie-Anne, je ne sais pas... Elles disent tant de choses, dans le bourg, les vieilles bavardes comme toi qui jacassent tout le temps!

— Oh! il ne s'agit pas de rire, m'sieu le curé, mais vous savez, on dit de vilaines choses sur le compte de mamzelle Thérèse!...

— De Thérèse Roger?

— Oui dame, et de votre beau Bernardi, ajouta Marie-Anne d'un ton dédaigneux, car elle détestait ce « grand original ».

— Qu'est-ce qu'on raconte encore? Ce sont probablement toutes tes bonnes amies, la Françoise et ses patronnes les demoiselles Forest, toutes ces vieilles « bobottes » qui tirent leur langue d'aspic. Quand est-ce que vous serez toutes noyées dans le bénitier?

— Oh! M'sieu le curé, fit Marie-Anne en se signant et elle continua : Non, non, c'est point elles et il paraît que c'est vrai, ce qu'on dit... Comment que ça se fait que vous ne le savez point encore, il n'est bruit que de ça au carrefour! Et Rivaux, il ne se gêne pas.

— Rivaux est un jaloux qui est de très mauvaise humeur parce que nos fêtes sont réussies. Il en veut aussi à Roger d'avoir accepté d'être sur

la liste du château, au lieu d'être sur la sienne, et d'avoir été nommé adjoint.

— Ben justement, il dit à tout le monde, sur le pas de sa porte : « Ah ! tous ces chouans, toutes ces grenouilles de sacristie, c'est plus « chenassier » que tout le monde et ça serre les fesses en marchant! La fille de Roger le Traître, oui, eh bien! vous ne savez pas... elle couche avec le chantre... avec le grand Bernard, oui, monsieur, oui madame, elle couche avec lui. C'est moi qui vous le dis... Comme elle couchait avec le Chaulieu... A preuve que celui-là on l'a fait filer, hein ! Oui, oui, ils sont propres avec leurs mômeries... ils peuvent prier le Bon Dieu toute la journée, ça ne les empêche pas d'être dégoûtants. Et c'est ces gens-là qui vous gouvernent, vous les admirez, vous leur bisez les pieds! En attendant, le Roger le Traître qui s'est déjà foutu dans l'eau bénite, n'a qu'à y plonger le derrière de sa fille vivement, ou bientôt il sera grand-père... vous verrez !... Ça veut jouer au bourgeois, ça reçoit des citadins de la ville... on rigolera... on rigolera nous autres les « pouésants ! »

— Mais enfin vas-tu te taire? coupa l'abbé Moreau impatienté.

— C'est pas moé, m'sieu le curé, c'est Rivaux qui parle... et je vous dis que tout le monde commence à en causer. Dame, il paraît aussi qu'ils sont tout le temps tous les deux... y se promènent ensemble, y chantent ensemble... et y couchent p't'être aussi ensemble... Y vont toujours dans le bois de Chalochet... et y paraît qu'on les aurait vus l'autre jour...

— Marie-Anne ! Et cette fois le curé Moreau qui avait à son tour fait son signe de croix, tourna les talons.

Mais il songea longuement à ce que lui avait rapporté sa vieille bonne... et qu'il savait déjà, car il savait tout ! Ces cancans sur Thérèse et Bernardi lui étaient souvent revenus aux oreilles, seulement cela prenait les proportions d'un scandale qu'il fallait arrêter à tout prix. L'effet pouvait en être désastreux car les coupables étaient des amis de l'Église ! Et puis n'avait-il pas lui-même une grande part de responsabilité dans cette malheureuse affaire? N'était-ce pas lui qui avait mis en relation les Roger et les Bernardi, qui avait conseillé au père Roger de distraire sa fille afin de l'éloigner de son excessive piété?

Or, le meilleur moyen de couper net les mauvaises langues, c'était de marier Thérèse au plus vite... il n'y avait plus à chercher ni à traîner. Et, tout de suite, il avait pensé à Auguste Lancelot ! Croyant trouver en cette pensée soudaine une indication divine, il avait décidé de faire le nécessaire le lendemain même auprès des deux familles.

*
* *

Lorsqu'il parvint à la cour de Brétignolles, les gens de la closerie étaient occupés à la « batterie », avec des voisins de bonne volonté, et l'abbé Moreau hésita un instant avant de franchir le grand portail de bois blanc... Il avait peut-être mal choisi son jour pour venir bavarder !

Un moment il s'arrêta, observant avec plaisir ce travail de la machine à battre qu'il connaissait bien pourtant, mais dont il aimait retrouver le mouvement, le bruit et aussi la belle promesse de vie.

Sous le plein soleil, immense dans le ciel bleu, l'aire était blanche et nette comme un drap sortant de la lessive et faisait plus crue la lumière. Toute seule et comme abandonnée au centre de la cour, la locomobile, bien fixée sur des cales de bois, martelait son effort au rythme régulier des coups de son piston tout en chantant une mélopée qui s'en allait en bourdonnant dans l'air enflammé. Le long cou de sa cheminée oscillait à chaque battement tandis que son lourd volant de forte tournait sa ronde et que sur son dos les deux boules brillantes du régulateur dansaient comme des ballerines en tutu. Un seul homme, noir et aux vêtements souillés d'huile, les surveillait d'un air distrait, tout en cassant de grosses briquettes de charbon qu'il jetait dans la gueule rouge du foyer ou en examinant du coin de l'œil le manomètre qui réglait leur danse.

A l'autre extrémité de l'aire, la batteuse, trapue et tassée sur ses petites roues, semblait tenue en laisse par les deux traits flottants de la courroie de transmission et paraissait se creuser une niche dans la haute meule des gerbes d'or qu'elle dévorait lentement. Au-dessus du bruit, produit par le froissement des longues pailles que happaient les rouleaux et le battement sourd du van, s'étalaient les éclats de voix, les appels des travailleurs dont

les torses brunis s'agitaient dans une nuée de poussières blondes.

Les uns, grimpés sur la meule où ils s'enfouissaient à demi, jetaient les gerbes à deux ou trois autres camarades en position sur la batteuse. Ceux-ci, d'un geste brusque, faisaient sauter les liens, puis ils étalaient les longues tiges porteuses d'épis lourds sur un plan incliné qui les livrait à la dévoratrice. Du côté opposé, la machine rendait les grains qu'elle livrait à des sacs de toile blanche accrochés à son flanc, tandis que ses mâchoires de fer se débarrassaient dédaigneusement des chaumes qu'elles jetaient à terre.

Mais d'autres travailleurs, armés de râteaux de bois et de fourches, enlevaient rapidement ces pailles fraîches et jaunes et les portaient sur une meule voisine de la première, qui montait vers le ciel tandis que celle-là descendait, pour bientôt disparaître.

Et tout ce labeur s'enveloppait de joie et de force bruyante. Les ouvriers ardents à l'ouvrage, heureux de ce dernier effort qui leur accordait la récompense due au patient travail d'une année, ne sentaient ni la fatigue ni les morsures du soleil qui leur cuisait la peau. Ils prenaient à pleins bras les gerbes magnifiques qu'ils lançaient à leurs compagnons, ils enlevaient droit au-dessus de leurs têtes, au bout de leurs fourches haut dressées, les lourdes bottes décapitées, mais qui seraient demain la belle litière des étables; ils grimpaient, allègres, les échelles qui fléchissaient sous leur poids. C'était une journée de triomphe, la fête du

blé, car les sacs ventrus, pleins du grain nourricier, s'entassaient dans les greniers de Brétignolles.

Dans la maison, les femmes allaient et venaient, affairées. Elles préparaient le festin qui devait terminer la journée. A la bonne odeur de froment qu'apportaient les poussières, se mêlait le parfum des « fricots » mijotant devant la vaste cheminée de la cuisine : odeur de poulets à la casserole, cuisant lentement dans leur jus, de fricassées de lapin, parfumées de thym et de laurier et rehaussées d'un verre de vieille eau-de-vie, de millière au lait, relevée d'un brin de vanille... Déjà, sur la massive table de chêne fumé, aux quatre pieds droits solidement posés sur le carreau, brillaient les profondes assiettes de faïence blanche et les gobelets de verre. Des bouteilles s'alignaient, prêtes à offrir à tous ces braves paysans épuisés le réconfort et la gaîté de leur pétillant vin de côte.

Appuyé à l'un des piliers de tuffeau du portail, le curé Moreau regardait avec une douce joie toute cette scène qui lui rappelait sa jeunesse. Il se souvenait du temps où il prenait part, lui aussi, à la « batterie » chez ses parents. Comme il s'amusait ce jour-là ! Comme il se roulait avec plaisir sur le tas de « piqueriers » ou balles de blé avec ses petits camarades ! Comme elle était bonne cette simple vie rustique !

Depuis, il avait abandonné la terre sans trop savoir au juste pourquoi, mais il lui gardait son amour, resté tout près d'elle, paysan toujours. Il était heureux quand il pouvait, relevant sa soutane, marcher dans les guérets, suivre un labou-

reur au travail, prendre part à la moisson ou aux vendanges. Certes il était un bon pasteur et servait Dieu avec foi, mais, en vérité, il n'était point l'homme de la prière. Sa vraie place eût été à la charrue plutôt qu'à l'autel.

Comme il songeait ainsi, une voix appela :

— Eh ben, m'sieu le curé... vous n'osez pas entrer, vous ne nous gênez point, surtout moi qui me contente de regarder les autres. Ah ! dame oui, c'est plus de mon âge ce travail-là... Mais je leur tiendrai tête ce soir... pour ça, je suis bon... »

C'était Maître Lancelot qui, du seuil de la porte, avait aperçu l'abbé Moreau et qui ajoutait :

— V'nez donc trinquer avec moi, m'sieur le curé, il fait une chaleur du diable aujourd'hui et je viens justement d'en monter une toute fraîche de la cave. Vous m'en direz des nouvelles !

Le curé ne se fit point prier et bientôt les deux hommes attablés devant la huche, dans la « panneterie » pour ne point gêner les femmes, « cassèrent le cou », suivant l'expression de Maître Lancelot, à une « Marie-Jeanne » de l'année précédente... Ils parlèrent de la récolte qui avait été très belle puisque Maître Lancelot avouait que « ça allait à moitié et qu'il ne fallait pas se plaindre ! » Puis, tout en sifflant leur bouteille, car c'étaient deux francs buveurs, ils bavardèrent de choses et d'autres. Et le curé, très habile, amena tout doucement l'explication de son projet. A propos de l'année qui avait été satisfaisante, l'abbé Moreau glissa :

— Tout de même, vous pourriez bien vous

reposer un peu... il faudrait abandonner la closerie à Auguste.

— Ben sûr, répondit Maître Lancelot et je le ferais avec grand plaisir, mais il ne se marie point ce dadais ; qu'est-ce que vous voulez !... Alors, je reste avec lui en me disant tous les jours que ce sera pour demain... Et puis les jours passent et rien ne change.

— Et que diriez-vous si je vous proposais une gentille bru... que mon Auguste pourrait bien trouver de son goût.

— Je dirais que vous me rendriez un fier service, car va falloir qu'on le marie de gré ou de force ou je risque bien de ne jamais voir courir de « queniots » dans l'aire de Brétignolles...

— S'il veut, l'affaire sera tout arrangée, reprit le curé. Dame, avec cet animal-là, il faut que ce soit la fille qui fasse la demande... Quant à vous, je suis sûr que vous accepterez.

— Dites toujours, m'sieur le curé, pour voir.

— C'est une de nos petites filles du bourg, bien élevée, d'une bonne famille, tout à fait « comme il faut » et dans nos idées.

— Vous me mettez sur le gril....

— Allons, donnez votre langue au chat !... Eh bien !... c'est... la petite... Thérèse Roger !

— Dame, ma foi, ça me réjouirait s'ment les yeux et le cœur de la voir régner ici, cette jolie petite créature... Mais crey'vous, m'sieur le curé, qu'elle voudra venir vivre parmi nos vaches et nos cochons?

— Elle saura, mon ami, que vous serez le beau-

père le plus charmant qui soit !... Et puis, devenir la maîtresse de Brétignolles, ce n'est pas un vilain sort...

— Oh ! si vous croyez que la fille accepte, moi, je ne demande pas mieux... Elle vous en a donc parlé ?

— Pas elle, mais sa mère, mentit aisément l'abbé Moreau, à qui elle a fait des confidences.

— Topez là donc, c'est une affaire entendue en ce cas... car je me charge d'Auguste. Ah ! il n'y coupera point, ce coup-là ! C'est une trop belle occasion. J'ai d'ailleurs comme une idée que la demoiselle devrait lui plaire, avec ses goûts de musique et ses manières de délicatesse. Vous y avez eu la main, m'sieur le curé !

— Alors, je vais en parler à Roger dès ce soir ?

— Parlez et dites à la petite qu'elle sera ici comme une princesse... Allons... un petit coup de marc, et du vieux, hein ! pour que l'affaire tienne, conclut Maître Lancelot en tirant de la huche une bouteille à gros ventre.

— Ça ne se refuse jamais, fit l'abbé Moreau en passant déjà sa langue sur ses lèvres épaisses. Fameux tout de même, continua-t-il après avoir sucé doucement son verre. Allons, au revoir, je vous laisse... A bientôt, A bientôt !

Et l'abbé Moreau, l'âme légère, la bouche parfumée, s'en fut vers le village afin de se rendre chez les Roger.

*
* *

L'après-midi, M. Roger avait eu une querelle violente avec sa domestique Virginie. Celle-ci était une vieille fille, dure à l'ouvrage, mais d'un caractère exécrable, aussi vilain que sa vieille figure anguleuse à la peau parcheminée. Elle régentait la maison, n'agissant qu'à sa tête ; il n'y avait point à la commander car « elle savait ce qu'elle avait à faire » et mettait parfaitement son patron et sa patronne à la porte de sa cuisine qui était son domaine. Quand il lui prenait fantaisie de bouleverser toutes les chambres pour faire son ménage en grand, de sortir tous les meubles dehors pour « laver son carreau » il n'y avait point à l'en dissuader. « C'était comme ça parce que c'était comme ça ! » Ces jours-là, les Roger dînaient quand Virginie était prête et d'une cuisine très sommaire car évidemment « on ne peut être à la fois au four et au moulin ».

Son bonnet de dentelle sur l'oreille — Virginie n'avait point voulu lâcher sa coiffe — elle allait dans la maison, mettant tout sens dessus dessous, criant, tempêtant et se plaignant qu'on lui salissait « sa place » au fur et à mesure qu'elle la nettoyait... Elle obligeait « Monsieur » à se frotter les pieds pendant dix minutes sur le paillasson avant d'entrer, « Mademoiselle » à se servir des petits carrés de feutre qu'elle avait grand soin de déposer aux portes des différentes pièces pour qu'on en usât comme de patins et faisait peser sur ses maîtres une véritable tyrannie, qu'ils accep-

taient aussi philosophiquement que possible. Depuis quinze ans que Virginie était à leur service, elle les avait habitués à ses manies, ils se disputaient chaque jour mais ils ne pouvaient se passer d'elle, de même qu'elle n'aurait pas voulu les quitter pour un Empire. Au demeurant, son ménage était d'une propreté méticuleuse, on se mirait dans les meubles et dans les cuivres, elle faisait les lessives et entretenait le linge toute seule. Avec cela, d'une honnêteté parfaite... et le tout pour un prix dérisoire dont elle se contentait : 25 francs par mois ! Toutes ces qualités faisaient passer sur les défauts et les Roger gardaient leur Virginie.

Il y avait des scènes épiques ou tragi-comiques, suivant les jours et... l'excitation de la vieille fille, laquelle, au surplus, buvait parfois un peu plus que de raison. Virginie, à chaque scène, jetait son tablier en l'air et montait à sa chambre faire ses paquets... Puis elle redescendait préparer le dîner et personne ne parlait de son départ... jusqu'à la prochaine querelle.

Or, M. Roger, ce jour-là, s'était fâché tout rouge. Virginie ayant mis dans sa tête de faire le salon-bureau, le matin, avait si bien rangé les papiers que le patron avait dû perdre une heure à chercher un dossier qu'il était certain d'avoir laissé sur sa table et ne l'avait retrouvé qu'après avoir vidé tous ses classeurs, dans un vieux carton où Virginie l'avait enfouisans prendre garde. Bien entendu, les recherches n'avaient pas été faites sans colère. Et la dispute s'était envenimée à un tel

point que Roger perdant toute retenue avait crié à sa vieille bonne :

— Foutez-moi la paix, vieille soularde, vieille putain !

Virginie, d'ailleurs grise comme tous les jours de grand nettoyage, avait bondi sous l'insulte... « Vieille soularde ! » passait encore... elle ne niait pas que, parfois, elle avait un verre de vin rouge de trop — il lui en fallait si peu ! — mais « vieille putain » ! Ah ! jamais. Virginie était vierge et tenait à ce qu'on n'en doutât point, c'était sa gloire et sa fierté ! Jamais un homme ne lui avait touché... « Dame, ça non !... Un homme... ah ! — faisait-elle avec un air de dégoût — coucher avec ça et faire comme les bêtes ! » Elle détestait le sexe fort, c'était une haine instinctive, une véritable répulsion !... Un dimanche matin que, par mégarde, elle était entrée dans la chambre de son patron au moment où celui-ci changeait de chemise face à la porte, elle avait eu une telle frayeur qu'elle avait poussé un cri épouvantable et s'en était allée se cacher dans le cellier où elle s'était enfermée à double tour de clé... toute secouée de tremblements et continuant de crier... Il avait fallu l'y laisser toute la matinée, elle n'avait voulu sortir qu'après la grand'messe et avait été malade pendant trois jours, fuyant dès que Roger l'approchait... comme s'il eût été le diable !

« Vieille putain ! » elle, Virginie, la doyenne des Enfants de Marie, si fière de son beau ruban bleu en sautoir, les jours de grande fête, la seule des femmes du bourg, peut être, dont on pût affirmer

« qu'elle l'avait encore » !... On pouvait d'autant mieux l'affirmer qu'aucun homme de la commune — et pourtant il y en avait d'assez polissons — n'avait eu de goût pour la pauvre fille aussi laide que vertueuse, plate comme un hareng saur, avec la peau jaune comme une vieille potine en terre des Rairies, un œil crevé et la bouche sans dents... Aucun ne lui avait fait la cour...

« Vieille putain ! »... et c'était son maître qui l'en accusait... Virginie en fut folle de honte et de colère ! Elle secoua la tête en niant avec une telle frénésie que son bonnet déjà à demi détaché tomba à terre, tandis que les trois ou quatre mèches de cheveux qui lui restaient renoncèrent à former leur chignon ; et elle bondit jusqu'à M. Roger, les poings crispés, tendus en avant.

— Putain, putain, putain, moi, moi, Virginie... Menteur, menteur, menteur !

Et ne sachant plus ce qu'elle disait, elle cria, malgré sa volonté car elle aimait bien sa petite maîtresse :

— Une putain! Oui... Y en a une ici, pour sûr, et vous feriez mieux de voir clair, vous son père, que de salir une innocente... vous feriez mieux de fout' dehors ce salaud de Bernardi, votre cher ami qui couche avec vot' fille !

A ces mots, Roger avait bondi à son tour, tandis que Virginie, soudain dégrisée, mais s'apercevant trop tard de l'énormité qu'elle venait de lancer sans réfléchir, reculait, pâle, devant Roger menaçant.

— Que dis-tu là ? misérable, que dis-tu là?

Alors, Virginie, pas méchante, pauvre fille, s'était jetée à genoux, les mains jointes en suppliant :

— Pardon, notre maître, pardon, je suis bue, ventiez, c'est pas vrai, c'est pas vrai ce que je viens de dire... Ne le croyez pas !

Et elle s'était roulée à terre en éclatant en sanglots. Aussitôt Roger, prêt à frapper, avait saisi la Virginie par les épaules et l'avait jetée dans le corridor comme un paquet... Puis il s'était enfermé dans son bureau.

Mais les accusations de Virginie ne voulaient plus sortir de ses oreilles ; elles y bourdonnaient comme des mouches insupportables qu'il ne parvenait pas à chasser. Il essaya de travailler, de faire sa correspondance... Impossible, ses yeux ne lisaient plus les lettres auxquelles il devait répondre et il entendait toujours « qui couche avec votre fille... qui couche avec votre fille ! »

Bientôt il n'y put plus tenir ; le soupçon l'avait mordu au cœur et, tout d'un coup, sa belle confiance disparue faisait place à une grande inquiétude qui le torturait. Il avait la sensation que quelque chose s'arrachait de lui-même, de sa poitrine et de son ventre... Jusqu'ici, dans sa vie de procédurier paysan, « madré », fin comme un renard, mais de conscience peu scrupuleuse et qui eût pu dans un autre milieu devenir un superbe voleur et sans doute un brasseur d'affaires remarquable, il avait conservé une belle pureté, une grande fraîcheur. Dans son âme fermée aux nobles sentiments et aux clairs horizons, une petite fenêtre restait ouverte sur un jardin verdoyant et fleuri

qu'il entretenait avec un soin jaloux et où sa fille se promenait seule parmi des lys et des roses. Et voici que tout à coup ce petit coin réservé était bouleversé, saccagé ; la parole de cette Virginie « en ribotte » avait soufflé sur le jardin délicieux comme une haleine empoisonnée, un vent de mort. Toutes ses fleurs, en une minute, avaient été brûlées, son herbe desséchée et jaunie comme une pelouse piétinée. L'eau perlée qui chantait à son bassin de rocailles s'était tarie et il n'y avait plus sur le sable que débris et pourritures !

« Thérèse, ma Thérèse, ma fille ! Non, ce n'est pas possible », se surprenait-il à dire tout haut ; et la réponse ne se faisait pas attendre, sourde et mauvaise... « Qui couche avec votre fille... »

Il eut — chose extraordinaire chez cet homme qui ne rêvait jamais — la vision rapide de toute la vie de son enfant qu'il suivit en s'arrêtant un instant aux grandes étapes... Ce fut le berceau de bois blanc bordé de dentelles, le petit lit de fer, plus tard, peint au ripolin blanc et enveloppé de blancs rideaux, la chambrette de jeune fille, installée avec tant de joie dans la plus belle pièce donnant sur le jardin et où les meubles : lit, toilette, armoire, table, tout était blanc encore avec des flots de rubans blancs et roses... la communion où elle avait été si gentille dans sa robe de petite mariée... et les dernières processions du sacre où, tout de blanc vêtue et voilée, elle portait, avec trois de ses compagnes, la statue de l'Immaculée Conception, sur un brancard couleur d'ivoire... Tout était blancheur dans cette vie de jeune fille...

Et voilà que sur cette éclatante pureté virginale, un flot de boue noire crevait. Ah !...

Justement Thérèse était rentrée de sa leçon à ce moment et son père, bien qu'il ne voulût point croire à une telle infamie, n'avait pu résister au violent désir de l'interroger. Il souffrait trop : il fallait qu'elle le rassurât. Puis, quand il l'avait eue en face de lui, un peu inquiète de son regard interrogateur, il avait perdu tout son calme, et brutalement son angoisse avait éclaté. Toute l'ordinaire habileté du bonhomme « finassier » et retors, qui savait si bien mettre d'accord les parties adverses en les trompant simultanément, avait fondu comme glace au soleil... Aussi, à peine avait-il refermé la porte qu'il mâchonnait, la voix rauque :

— Malheureuse ! Je sais tout ! Bernardi... ton amant... Toi, toi !

Aussitôt, il avait attendu et souhaité inconsciemment une explosion de révolte ou une telle surprise stupide de la part de Thérèse, qu'il n'eût pu douter de sa sincérité. Mais, au contraire, Thérèse avait blêmi, les yeux fixes, regardant son père et avant que celui-ci eût pu la rattraper dans ses bras, s'était écroulée à ses pieds !

Alors il avait compris !

Un moment il avait eu envie de marcher sur le corps de sa fille. Tournant plusieurs fois autour d'elle, il crachait les mots : « Salope, salope ! » prêt à la piétiner, à lui écraser la tête d'un coup de talon. Mais il avait jugulé sa colère, ayant eu l'intuition du scandale qui, en éclatant, aurait affirmé

publiquement la faute. Et pour soulager sa rage, il avait brisé contre le sol un énorme vase de Chine, saisi sur la cheminée.

Au bruit, Virginie était accourue, effrayée (Mme Roger était chez son amie Mme Frémine) et Roger lui avait dit :

— Tais-toi... dans sa chambre... soigne-la... reste près d'elle jusqu'à ce que je monte et ne lui demande rien... Tu entends, je le veux !

Virginie, absolument folle de terreur, avait obéi et lorsque Thérèse était revenue de son évanouissement, la vieille fille s'était mise à genoux au pied du lit, suppliant le Bon Dieu d'avoir pitié de « la pauvre petite créature ».

***

Cependant M. Roger, demeuré seul, s'était précipité dans la cuisine et pour calmer sa fièvre avait bu un plein « godet » d'eau fraîche à la grande « seille » de bois de l'évier ; puis, il était revenu s'asseoir à sa table de travail pour réfléchir. Peu à peu sa colère avait cédé à la nécessité de considérer les événements avec plus de sang-froid... Jurer, tempêter, se lamenter était également inutile, il fallait sortir du mauvais pas... et s'il était impossible d'effacer la faute, du moins était-il possible... peut-être... de faire que personne ne la connût ! Et cela même, n'était-ce pas la supprimer ! Personne, en dehors des deux coupables évidemment, de lui et de Virginie ! Encore cette dernière ne savait que les ragots du bourg, elle

n'avait point assisté aux aveux ! Après tout, la faute en soi — du moment qu'elle était ignorée — le touchait assez peu. Son premier mouvement de colère avait été instinctif, mais il n'était point d'une conscience si raffinée qu'il considérât les actions des hommes comme ayant une valeur morale essentielle. Pour lui, elles n'étaient bonnes ou mauvaises, en vérité, qu'en raison de leurs conséquences pratiques. Ainsi, les filles de ferme qui se faisaient faire des enfants n'étaient point à ses yeux et aux yeux des villageois plus malhonnêtes que les autres... On acceptait très bien leurs aventures, on souriait en disant : « Tiens, la fille ne Telle s'est fait pincer, elle va avoir un gosse » et on les voyait vivre ensuite au pays sans honte...

La plupart se mariaient d'ailleurs et faisaient de bonnes métayères, bien respectables, qui élevaient leurs enfants ensemble, bâtards et réguliers, sans qu'on fît entre eux de différence. N'étaient-elles pas nombreuses celles qui, un soir d'« assemblée » ou de comice, en rentrant du bal public avec leur galant, se faisaient culbuter au pied des « barges » de blé ! Dame, c'était la nature qui les poussait... allez donc arrêter ça ! A distance, qui songeait encore que telle grosse fermière du pays avait eu une histoire à dix-huit ans, que telle autre était enceinte au moment de son mariage? Ah ! ça n'avait guère d'importance ! Pourtant il semblait que la faute s'accentuât si la coupable était une demoiselle du bourg... et son établissement devenait plus difficile... Et puis, aujourd'hui,

il s'agissait de sa fille! Alors ses opinions basculaient et parce que l'accident le meurtrissait, loin d'en sourire, il le considérait comme très pénible et très grave...

« Il ne faut pas que ça se sache ! » murmurait-il. Cette pensée l'avait conduit tout d'abord à décider de sa conduite envers le seul véritable coupable : le suborneur, l'infâme Bernardi qui avait trahi son amitié et sali sa maison. Son premier mouvement avait été de courir chez lui. Son poing massif s'était fermé et il avait sifflé entre ses dents : « Je vais lui casser la gueule! » Mais encore une fois la crainte du scandale l'avait arrêté. Alors, sans desserrer les mâchoires et rien perdre de sa rage ni de son désir de vengeance, il s'était dit : « Plus tard... il ne perdra rien pour attendre... j'trouverai bien mon heure... mais pour l'instant, la paix ! » Et il avait pris la ferme résolution de ne rien changer aux habitudes des deux familles... Oui, il continuerait à recevoir les Bernardi avec le même sourire, comme auparavant. Les leçons cesseraient, c'était facile... on trouverait un prétexte que Bernardi comprendrait... Thérèse fatiguée par exemple. Et il se chargeait de rendre impossible leurs rendez-vous, mais les gens du bourg, y compris les Rivaux et Cie, ne s'apercevraient d'aucun changement, car il serait assez fort pour dissimuler sa colère et sa peine... Quant à son épouse, bien entendu... elle resterait ignorante de tout : il se méfiait de son bavardage...

Malgré toutes ces réflexions, Roger n'était pas satisfait, car ces dispositions ne lui paraissaient

propres qu'à ménager le temps ; elles ne lui donnaient pas vis-à-vis de Thérèse une sécurité définitive ! Avec ces sacrées filles, sait-on jamais ce qu'elles ont dans la tête et ce dont elles sont capables !

« Ah ! il n'y aurait qu'une solution, songeait-il, pour étouffer tout cela dans l'œuf : la marier tout de suite. Mais accepterait-elle au cas où quelque prétendant se présenterait... si le curé, par exemple, en dénichait un tout de même, comme il l'avait promis ! (Entre parenthèses... promesse de curé... il y avait longtemps déjà !)

« Oh ! ça, siffla Roger en réponse à cette interrogation, qu'elle me fout' la paix, celle-là ! Qu'elle se marie d'abord, on verra après ! »

Et il avait marqué sa décision d'un tel coup de poing sur son bureau qu'il avait renversé son encrier sur le tapis...

* * *

Le curé Moreau trouva M. Roger à quatre pattes, en train d'éponger avec son buvard l'encre répandue...

— Bonjour, cher ami, fit-il en souriant. Eh bien ! vous avez fait du joli travail et vous allez être béni par Mme Roger !

— Ah ! ne m'en parlez pas, répondit Roger, s'efforçant à la gaîté ! Voyez, je suis déjà à genoux pour lui demander pardon... Heureusement que c'est tombé juste sur une fleur du tapis, ça ne se verra pas beaucoup... Hein ! regardez, ajouta-t-il

en se relevant... ça a foncé le ton un peu, elle n'y verra rien ! Si vous ne m'aviez pas pris sur le fait, je suis certain que vous ne vous en seriez pas aperçu. Et comme je ne suis pas forcé de lui dire la vérité! N'est-ce pas, monsieur le curé, il n'est pas nécessaire d'aller avouer ses fautes à qui ne vous demande aucun compte.

— Mauvais chrétien, répliqua le curé, en riant cette fois et en prenant une « prise ». Mais parlons sérieusement, je ne suis pas venu aujourd'hui pour vous convertir, ça sera pour plus tard, chaque chose en son temps. Pouvez-vous m'écouter un instant ?

— Mais oui, fit Roger, ému déjà du ton soudain grave de l'abbé Moreau.

— Eh bien, voilà... il s'agit de Thérèse.

M. Roger eut un frisson, pâlit et fut près de se démasquer, mais il se mordit les lèvres au moment où il allait dire... « Quoi... vous savez?... » Et l'abbé Moreau, sans remarquer cet émoi, continua :

— Oui, depuis le matin où vous êtes venu me trouver, je n'ai point changé d'avis. Le départ de Chaulieu ne suffit pas. C'est une petite fille qui va nous faire maintenant une bonne mère de famille ; elle saura nous donner de beaux petits chrétiens : il faut donc la marier.

« Et justement, mon bon ami, je viens, ah! ah! s'interrompit-il en riant, je viens, je viens, eh bien ! voilà, je viens vous demander sa main. Oui, parfaitement, ajouta-t-il, c'est une demande officielle, pré-officielle, si vous voulez, que je suis chargé de vous faire.

M. Roger poussa un soupir de soulagement et fut si heureux de cette demande qui venait juste à son moment, à son heure, à l'instant même où il n'avait entrevu que cette solution du mariage pour sortir de la situation, qu'il prit les deux mains du curé en disant avec exubérance :

— Merci, merci, mon cher, cher ami...

Mais il s'aperçut de l'étonnement de l'abbé Moreau et pour tâcher d'expliquer son geste, il reprit d'un ton plus calme :

— Vous êtes vraiment bien gentil de vous intéresser ainsi au bonheur de notre fille. Nous l'aimons tant que nous aimons beaucoup tous ceux qui l'aiment avec nous.

— Mon cher Roger, je fais mon devoir de pasteur, je dois à mes brebis de les diriger dans le bon chemin de la vie et de la vertu. Et c'est pourquoi vous me voyez ici aujourd'hui, car je crois que si vous acceptez, Thérèse entrera dans une bonne famille.

— Au fait, reprit Roger en se ressaisissant, je ne vous ai point demandé de quelle part vous veniez. Oh ! n'est-ce pas, du moment que vous vous êtes chargé du bonheur de Thérèse, je suis sûr que votre proposition doit nous flatter...

— Attendez, attendez... je le pense aussi... cependant il faut voir et puis il faut tout de même consulter Thérèse. Je suis certain d'ailleurs qu'elle trouvera le futur très gentil : c'est un si brave jeune homme et qui sera un si bon époux !

— Vous me faites languir...

— Que diriez-vous d'un bon propriétaire, tra-

vaillant lui-même la terre qui lui appartient et qui offrirait à votre fille de devenir la maîtresse de son domaine... Ce ne serait pas une fortune extraordinaire, car il n'est point le Prince charmant, mais une bonne petite aisance de tout repos, bien assise sur de la bonne terre qui ne demande qu'à produire et fructifier...

Roger hésita un instant. Cette proposition ne correspondait point tout à fait à ses rêves ; il ne put s'empêcher de murmurer :

— Alors, mon futur gendre serait un « cul-terreux »?

— Comme nous le sommes tous, comme vous, comme moi, mon cher. Nous ne labourons plus ni l'un ni l'autre — et pour ma part, je le regrette — mais il n'y a point si longtemps que nos pères cultivaient leurs champs. Et nos âmes sont toujours des âmes paysannes, ce dont je me flatte personnellement. Je pense que vous-même, aussi bien que Mme Roger, vous devez avoir gardé l'amour profond de notre sol.

— Oh ! sans doute, reprit M. Roger, en songeant qu'il ne devait point se montrer si difficile maintenant ! je n'ai dit cela que pour rire... mais quel est le nom de ce gentilhomme de charrue que vous nous destinez?

— Auguste Lancelot.

— Auguste Lancelot ! s'étonna M. Roger.

— Oui, j'ai vu le père cet après-midi, il m'a chargé de vous demander la main de votre fille pour son garçon. Voilà, mon cher, et je suis venu, tout de suite, tellement ce projet m'apparaît

séduisant... Maintenant, vous réfléchirez, mais je trouve que c'est une très belle affaire. Les jeunes gens se plairont certainement quand ils sauront qu'ils pourraient bien être époux ou qu'on leur aura dit de se regarder avec attention. L'amour n'a pas besoin souvent d'autre préparation —j'entends le bon amour, digne du mariage. Enfin, vous me donnerez votre réponse d'ici quelques jours... Consultez Thérèse, fit le curé en se préparant à sortir.

— Mais c'est tout réfléchi, c'est tout réfléchi et Thérèse ne peut manquer d'être de notre avis. Nous avons toute confiance en vous : du moment que vous trouvez que c'est bien, c'est que c'est bien... Si, si, j'en suis sûr, insista-t-il, sur un mouvement de doute du curé. D'ailleurs, elle saura en acceptant qu'elle vous fait honneur et qu'elle nous fait plaisir. Allez donc porter ma réponse, mon cher ami : c'est oui. J'ajoute que, puisque nous sommes d'accord, je voudrais qu'on les marie tout de suite. C'est pas la peine de laisser traîner ça, n'est-ce pas... Ça ne vaut rien pour les jeunes gens. J'en parlerai à Thérèse ce soir et nous discuterons nos affaires demain avec le père. Ah ! dame, prévenez-le, la dot ne peut être bien grosse, je ne suis pas riche, mais je ferai tout ce que je pourrai. Il me plaît, tenez, votre projet, monsieur le curé; mais oui, en y réfléchissant... ce sera très gentil, très gentil..., fit M. Roger en reconduisant l'abbé Moreau avec un empressement qui surprit un peu celui-ci.

***

C'est que Roger avait hâte maintenant de prévenir Thérèse et d'obtenir qu'elle consentît à ce mariage. Sans la consulter — et parce qu'il voulait nouer l'affaire —il avait donné une réponse affirmative, mais il savait bien que sa fille lui résisterait. Et cette résistance, il la voulait vaincre tout de suite...

Lorsqu'il entra dans la chambre, Thérèse venait de se lever et se recoiffait. Il fit descendre Virginie en lui disant : « Va à la cuisine et ferme le bureau, je n'y suis pour personne. » Puis il se tourna vers sa fille en ajoutant d'une voix très douce :

— Comment vas-tu maintenant, ma chérie? Es-tu bête tout de même, tu ne comprends pas la plaisanterie.

Thérèse qui, toute tremblante, s'était assise sur son lit, redoutant la colère de son père, ne s'expliquait plus son ton jovial. Pourquoi ce changement qui l'effrayait peut-être plus encore qu'un nouvel éclat? Mais Roger s'approcha d'elle et lui prit les mains :

— Voyons, dit-il, je t'apporte une bonne nouvelle et je vais te l'annoncer tout de suite, cette fois, sans te taquiner. M. le curé sort d'ici, me demander... devine quoi?... Allons, cherche... Mais cherche donc, insista-t-il en obligeant Thérèse à lever son front... Tu ne veux pas chercher, non... Mademoiselle me boude... Eh bien ! je vais être plus gentil que toi, je vais te le dire. L'abbé Moreau est venu

me demander ta main, articula-t-il lentement ; oui, ta main, tout simplement. Oh ! pas pour lui, bien entendu — et il se mit à rire, car il trouvait sa réflexion drôle, — mais pour un jeune homme que tu connais et que tu aimeras bien, j'en suis sûr... Tu ne désires pas savoir qui, ajouta-t-il après un instant de silence pendant lequel Thérèse conserva sa même attitude impassible. Ça ne te fait donc pas plaisir d'être demandée en mariage? Allons, je comprends, tu veux savoir le nom du jeune homme, curieuse, du jeune homme qui a remarqué ta frimousse et en est devenu amoureux, ce qui ne m'étonne point. Eh bien ! celui qui veut faire ton bonheur... s'appelle... Auguste Lancelot...

— Mais père...

— C'est un joli parti — riche et pas sot — car il n'est pas sot ce garçon, chercha à se convaincre M. Roger. Un peu timide, sans doute, c'est une qualité, à mon sens, fils unique, le père lui laisse le domaine et se retire. M. le curé m'a expliqué tout cela et comment serait organisée votre vie. Tu seras une vraie dame ! Enfin, c'est très bien et j'ai accepté, pensant que tu ne refuserais pas de devenir la propriétaire de Brétignolles. Voilà ! Demain nous réglerons tout avec ton futur beau-père et fixerons le jour des noces... Eh bien ! quoi... tu ne parles pas?

Thérèse, en effet, blanche comme une morte, regardait son père, l'air égaré.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi? As-tu entendu, as-tu compris?..Mais enfin, bon Dieu, veux-tu parler à la fin, tu m'exaspères ! Ah ! tiens, avec

tes façons, tu vas encore réussir à me mettre en colère. Allons, réponds-moi... C'est entendu, n'est-ce pas, et tu es contente?

— Je ne veux pas épouser Auguste Lancelot, murmura Thérèse.

— Comment, tu ne veux pas! Et pourquoi cela?

— Je ne peux pas... père, je t'en supplie.

— Tu ne peux pas, tu ne peux pas, ce ne sont pas des raisons.

— Je ne l'aime pas.

— Ah ! ah! ricana le père, tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas, en voilà des histoires ! Ça viendra... on aime toujours l'homme qui vous épouse. L'amour, l'amour... qu'est-ce que tu crois donc que c'est, toi? Tous les hommes se ressemblent, tu sais, l'un ou l'autre... Et puis, tu fais bien la difficile, et pourtant, tu n'en as guère le droit... Avec tout ce qui court sur ton compte !

Et subitement repris par sa rage, Roger saisit sa fille par les épaules en lui soufflant au visage :

— Alors, c'est donc vrai, dis, c'est donc vrai? Tu veux nous faire mourir de honte, ta mère et moi... Eh bien, écoute, raison de plus pour que tu acceptes... C'est entre nous deux, tu entends, ta mère ne sait rien encore et jamais elle ne saura rien, mais tu épouseras Auguste parce que je le veux. Et si tu refusais, j'aimerais mieux te tuer, oui, te tuer de mes propres mains... Je ne te demande plus ton avis : obéis et tais-toi.

Pendant quelques instants, il tourna autour de la chambre, frappant l'air de ses poings fermés ;

puis il se fit plus calme et revenant vers sa fille, il ajouta :

— Après tout, c'est un péché sans grande importance et je te pardonne, car ce n'est pas toi la coupable, tu n'es qu'une enfant. C'est l'autre qui t'a trompée, qui a abusé de toi. Mais tu l'oublieras, tu ne peux l'aimer d'ailleurs, cet individu !. Je te pardonne à cette seule condition, c'est que tu deviennes une femme honnête. Épouse Auguste qui ne demande qu'à t'aimer et tu finiras par l'aimer toi-même.

— Père, père, je t'en supplie ; oh ! c'est épouvantable... si tu savais, implora Thérèse en se traînant à genoux, les mains tendues vers Roger.

— Je veux t'obliger à réparer le mal.

— Mais je ne t'ai pas tout avoué encore... J'ai peur... depuis dix jours...

— Quoi!... Qu'est-ce que tu veux dire? Malheureuse, bégaya Roger. Tu... ah ! ah ! oui, oui... je comprends, ricana-t-il, en se tordant les mains, je comprends... Eh bien ! tant mieux, garce, tu te marieras quand même ; comme cela, il ne sera pas bâtard !

Et il se précipita sur Thérèse qu'il souffleta. Puis il sortit de la chambre.

***

Il fut décidé le lendemain que le mariage aurait lieu un mois après. Thérèse, à partir de ce jour, vécut comme une pauvre égarée, soumise à la volonté hargneuse de son père.

Brisée par sa détresse, incapable de se révolter, elle eut à peine conscience des événements qui l'enchaînèrent sans qu'elle sût exactement ce qu'on faisait d'elle. Elle n'était plus qu'une pauvre petite bête obéissante et stupide, effrayée comme si on lui eût donné des coups, tels ces chiens battus qui filent en se coulant le long des murs par peur de la cravache.

Un instant, elle espéra que Bernardi la défendrait et partagerait ouvertement sa faute, quitte à fuir avec elle vers le libre pays des amours. Elle se sentait prête à le suivre, sans savoir où ni comment, sans se demander ce qui était pratiquement réalisable. Son esprit romanesque bâtissait dans le vide, mais elle s'aperçut que Bernardi n'avait point du tout l'intention de courir vers des aventures dangereuses. Lorsqu'on lui avait annoncé le mariage, il avait été souriant et joyeux, puis avait multiplié les félicitations et les louanges. Depuis, il se réjouissait, à chaque instant, avec M. Roger, du bonheur de la famille, et nul n'était plus aimable pour Auguste Lancelot, admis à la maison où il venait faire une cour silencieuse et timide. C'était lui-même, Bernardi, qui encourageait Auguste à se montrer plus galant envers sa fiancée et qui cherchait à provoquer entre les deux jeunes gens de petites scènes amoureuses, dont la vue l'eût sans doute réjoui. Jamais il ne faisait aucune allusion à Thérèse, jamais il ne lui rappelait leurs baisers, il l'évitait au contraire quand elle était seule. Alors, la pauvre fille, sans pouvoir comprendre cet abandon si facile et cette brusque pirouette accom-

plie avec tant d'élégante désinvolture, découvrit que son amant ne l'aimait plus... L'avait-il jamais aimée?

Après cette question à laquelle elle ne put répondre, elle abdiqua, trop faible pour se défendre contre tous et se sauver du dégoût d'elle-même en refusant de se prêter à ces projets malpropres. Et puis sa conscience s'obscurcit peu à peu, elle ne sentit plus aussi vivement sa honte, ni ne comprit au juste l'infâme comédie qu'on lui faisait jouer. Les yeux hagards, elle marcha sur le chemin où on la poussait. Autour d'elle les préparatifs se firent sans qu'elle eût l'air de songer qu'elle était la future épousée ; elle reçut les compliments et les cadeaux sans joie et sans chagrin, indifférente et comme s'il se fût agi d'une autre.

Mais le père Roger sut expliquer cette attitude.

— C'est l'émotion, dit-il, l'ennui aussi de nous quitter, la chère petite ne veut pas montrer sa joie.

Et Auguste, bon garçon, accepta ces explications d'une réserve qui eût éloigné tout autre fiancé. C'est qu'il trouvait Thérèse si belle et si distinguée ! Elle lui imposait et s'il attendait avec impatience le moment où il pourrait enfin prendre dans ses bras cette belle demoiselle qui consentait à devenir sa femme, s'il la désirait de tout son désir d'homme jusque-là contenu, de tout son sang subitement enflammé, il n'était pas non plus sans une certaine inquiétude. Il se sentait si gauche devant elle, si lourd pour une telle élégance! Et comme il avait conscience de son infé-

riorité, il préférait, pour l'instant, la froideur de Thérèse qui le dispensait d'être ridicule en ne l'obligeant pas à être galant. Il fut donc aussi effacé que possible pendant tout ce mois de fiançailles, si froides que les mauvaises langues du bourg ne se tinrent silencieuses que par déférence pour M. le curé « qui faisait le mariage ! »

Mais Rivaux continuait à bougonner :

— Oui, oui, c'est bon, tous ces calotins s'accordent ensemble pour manigancer leurs malpropretés... Vous verrez ce que je vous dis... plus tard ! Et puis, en attendant, il n'a pas besoin de faire le fier, Monsieur l'adjoint : son gendre ne sera jamais qu'un paysan comme lui ! C'est pas la peine de fréquenter les aristos pour ne pas pouvoir se décrotter mieux que cela !

***

Enfin, le jour de la noce arriva. Ce fut un mariage splendide, une vraie noce de campagne à laquelle furent conviés près de deux cents parents et amis. Le père Lancelot avait bien fait les choses, car il avait pris tous les frais pour lui à condition que la fête eût lieu à Brétignolles, fière de recevoir la nouvelle propriétaire. Vraie journée de triomphe pour le vieux paysan qui promena toute la journée sa joie orgueilleuse !

N'était-il pas juste qu'il fût content de lui, l'ancien petit closier qui, à force de travail, avait transformé son bien, reconstruit sa vieille demeure et qui, maintenant, pouvait offrir à son fils le luxe

d'épouser une « bourgadine » ! Aussi se montra-t-il partout et à tous les Drazéais. Même, à l'issue de la messe, il tint à accompagner les jeunes gens et les jeunes filles qui allèrent en cortège offrir les boules de pain bénit. Il les conduisit de porte en porte, marchant seul devant le couple qui portait la serviette blanche, pleine de bons gâteaux au beurre, et répétant dans chaque maison combien il était heureux et fier !

Mais sa joie fut à son comble au cours du déjeuner, festin remarquable — servi par Raintif sous sa grande tente dressée dans la cour de Bretignolles, — avec une telle lenteur que les convives étaient encore à table à six heures du soir, alors qu'ils s'y étaient mis à midi et demie. C'était le couronnement de sa carrière, car il voyait là, groupés autour de son fils et de sa bru, devant ses parents, paysans comme lui, ceux qu'on appelait les « gros bonnets » du village : le notaire, le médecin, le vétérinaire et aussi « leurs dames » qui avaient accepté d'être de la noce ! Ce qui prouvait bien qu'il y aurait désormais quelque chose de changé à Brétignolles.

D'ailleurs, grâce à l'abondance de la chère et des vins d'Anjou, la joie de tous ne tarda pas à se manifester. La soupe à la poule, le bœuf gros sel, la poule bouillie mangée froide avec une vinaigrette verte et lourde, faite de bon vinaigre de vin et d'huile de pépins de citrouilles, l'obligatoire veau aux carottes, avaient été avalés en silence par les convives. Mais lorsque parurent les dindes rôties et les salades fleuries de capucines, les invités en par-

tie rassasiés, se donnèrent des loisirs afin de ménager leur appétit ! Car il ne fallait pas laisser passer un plat, comme celui-là surtout, sans en prendre une belle portion et on devait encore penser aux desserts alignés au milieu des tables! Il était impossible qu'on ne goutât point à ces superbes œufs au lait bien dorés de caramel, aux œufs à la neige qui nageaient dans leurs immenses plats de crème, aux gâteaux de Savoie, blancs de sucre, aux « fouasses » et aux tartes... il fallait manger de tout et en manger beaucoup pour faire honneur aux hôtes ! Aussi, pour prendre le temps de digérer un peu les premiers plats, les nociers se mirent-ils à blaguer, à crier, à chanter, si bien qu'on les entendait certainement du bourg !

Le plus bruyant fut bientôt M. Roger, un véritable boute-en-train! Parfois on eût dit qu'il forçait sa gaîté, tant ses éclats de rire paraissaient exagérés... Il buvait sec, au surplus, comme s'il eût voulu s'étourdir... Peut-être sentait-il peser sur lui le regard de sa fille, dont les yeux ne le lâchaient pas et semblaient le supplier encore... lui qui seul savait à quelle honte il l'avait condamnée !

Cependant, parmi la gaîté générale, la fête se déroula sans qu'on remarquât la pâleur de Thérèse qui s'efforçait de sourire aux compliments. Après le festin, les jeunes gens descendirent au village, bras dessus bras dessous, par bandes qui barraient routes et chemins, en braillant à tue-tête les refrains ordinaires : « *Ah ! y fallait pas, y fallait pas qu'y aille* », « ou *Mon merle a perdu une plume...* «

tandis que les vieux demeuraient à bavarder en fumant ou s'en allaient prendre l'air un instant en visitant les vignes.

Puis on se remit à table pour dîner, sur le coup de neuf heures et, vers minuit, la grange de Bretignolles ayant été débarrassée, le père Patoué, le ménétrier, qu'accompagnaient toujours Jarry, le « joueux » de clarinette et Baillou, le fameux piston, invita les nociers à la danse en jouant une première polka...

Il fallut que Thérèse ouvrît le bal avec son beau-père, qui fit des grâces comme un jeune homme en se déclarant rajeuni de quarante ans, tandis que Auguste faisait valser Marie Proust, sa belle-mère.

Mais lorsque la mariée eut encore accordé quelques scottisches et quelques mazurkas aux principaux invités, on la tint quitte de politesse. Au contraire, avec des airs malins et des sous-entendus spirituels, les nociers conseillèrent aux jeunes époux de ne point se gêner pour eux... « On savait bien ce que c'était, pardi, on y avait passé avant eux... fallait-y pas que la petite Thérèse, elle aille au bois cueillir la fraise et voir le loup ! » Le père Lancelot lui-même, le vieux bougre, fit des mots, en riant de son propre esprit...

— Ah ! dame, mon gars, déclara-t-il à Auguste, tâche d'être à la hauteur. Un Lancelot, ça fait toujours de la « bonne ouvrage » et il ajouta en pinçant le menton de sa bru... « Tiens, ma p'tite, vlà vout' fleur d'oranger qui commence à se faner et le bouton de vout' couronne qui commence à s'ouvrir. C'est-y drôle tout de même, c'te plante-là ! »

Enfin, voulant être sérieux comme il convient à un père, il ajouta :

— Allez donc, les enfants. c'est vot'tour... Perdez pas de temps, bon Dieu !

— Oui, oui, allez-vous-en... et si vous avez besoin de nous, vous nous appellerez, firent les jeunes gens qui avaient préparé les farces habituelles de la nuit de noces. Ils avaient découvert que les mariés devaient s'en aller coucher au Bois-Lancelot, afin d'être tranquilles... C'était là qu'ils leur porteraient le lendemain matin, au réveil, le chocolat réparateur, servi dans un pot de chambre. Mais avant cette dernière facétie, il fallait s'amuser un brin, comme de coutume, en faisant quelques polissonneries. Aussi avaient-ils décidé que vers les deux heures du matin, au moment qu'ils pensaient bien choisi pour surprendre les ébats amoureux des nouveaux époux, l'un d'entre eux monterait sur le toit de la maison, se glisserait par la lucarne du grenier, descendrait ouvrir la porte aux autres qui, armés de balais, de casseroles, de chaudrons, feraient irruption dans la chambre nuptiale, afin d'obliger Auguste et sa femme à... attendre un peu et les contraindre à danser une ronde avec eux, en chemise !

Déjà, le plus audacieux, celui qui devait grimper sur le toit, avait repéré les lieux dans la soirée avec trois ou quatre camarades. Ils avaient profité d'ailleurs de leur expédition au Bois-Lancelot pour « fourrer » du « poil à gratter » dans le lit des mariés... sous prétexte que les « gratte-culs » étaient recommandés pour les folies des nuits amoureuses.

Tous se réjouissaient à l'avance de leurs bonnes blagues et se promettaient au surplus de pincer les fesses d'Auguste et les mollets de Thérèse... et de ne pas les laisser tranquilles avant le jour « afin qu'ils y voient clair dans leurs affaires ! »

Malheureusement, tous ces beaux projets ne purent se réaliser car au moment où, muni de sa lanterne sourde, le père Lancelot s'apprêtait avec Marie Roger à conduire les mariés, Thérèse qui, jusqu'alors, avait résisté à son chagrin et refoulé ses larmes, se précipita vers son père en râlant :

— Oh ! non, non, papa, papa ! et tomba raide aux pieds de M. Roger.

Il y eut quelques instants d'affolement. Les danseurs s'arrêtèrent net et le père Patoué, debout sur son tonneau, cessa de râcler son crin-crin, tandis que le docteur Frémine, heureusement de la noce, se précipitait vers Thérèse.

Il fallut emporter celle-ci qui ne revenait pas de son évanouissement et on la coucha dans la grande chambre de Brétignolles, sur le lit de son beau-père. Pendant plus d'une demi-heure, le médecin, aidé de Mme Roger, dut lui prodiguer ses soins ; elle n'ouvrait les yeux que pour s'évanouir à nouveau. Enfin, à force de frictions au vinaigre, de tapes au creux des mains, les syncopes cessèrent.

Mais, en dépit des brusqueries de M. Roger qui, la crise passée, voulait conduire lui-même sa fille et son gendre au Bois-Lancelot, disant que ce n'étaient là que bêtises de jeune fille, le docteur conseilla à Mme Roger de rester près de Thérèse, par crainte de nouveaux accidents.

Alors, tandis que les nociers, rassurés, retournaient à leurs danses et à leurs jeux en blaguant l'infortuné Auguste, celui-ci dut s'asseoir sur une petite chaise basse, au pied du lit où Thérèse pleurait silencieusement... pour y passer sa première nuit d'amour...

Et le lendemain, au village, les Drazéais répétèrent :

— Mauvais signe, tout de même... C'était pourtant une belle noce, mais ça fera-t-y un bon ménage? Avec ça qu'il y avait un chat dans l'église pendant la cérémonie... Ça pourrait ben leur porter malchance !

CHAPITRE V

Pendant deux jours, Thérèse refusa d'admettre encore la pénible évidence et resta couchée sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien. Mais elle se rendit compte en même temps de l'inutilité du répit qu'elle s'accordait ainsi. Elle ne pouvait éviter désormais l'inévitable : c'était un fait accompli ; elle était la femme d'Auguste Lancelot et n'échapperait pas à son sort.

Elle eut alors, au cours de ces deux jours de réflexion pendant lesquels son mari fut très respectueux de sa souffrance, l'impression qu'elle était définitivement prisonnière. Il lui semblait, par instants, qu'elle était comme ces pauvres

oiseaux entrés par mégarde dans une maison dont ils cherchent inutilement à s'évader. Ils volent et tournent autour de la salle qui les enferme en se heurtant la tête aux murs, aux vitres qui les trompent, sans pouvoir trouver d'issue. Parfois, las et meurtris, ils vont tomber en quelque coin, le cœur hatelant, les yeux égarés comme s'ils avaient conscience de leur malheur. Puis ils reprennent leur ronde affolée jusqu'à ce que, vaincus, ils meurent à bout de force ou qu'une main les saisisse pour les mettre en cage. Elle-même tournait ainsi autour des événements qui l'avaient enchaînée, mais elle ne pouvait rien faire... elle se heurtait à l'impossible ! Il lui fallait donc se résigner et accepter sa vie.

Pendant ces deux jours, les nociers s'en allèrent les uns après les autres. Il en partait à toutes les heures de la journée, quand ils étaient las de s'amuser et de banqueter, et les derniers quittèrent Drazé le surlendemain du mariage. Les restes du grand festin ayant été servis au déjeuner, la fête était bien réellement terminée : on pouvait retourner au travail !

Le père Lancelot se retira définitivement au Bois, afin de laisser, dit-il, les « jeunes » libres d'organiser leur vie à leur guise, et Thérèse se trouva seule avec Auguste et ses domestiques dans la belle demeure restaurée de Brétignolles.

Alors, le troisième jour, elle se leva, et comme sa mère vint pour l'aider à agencer sa maison, elle n'eut pas le temps de réfléchir à son malheur. D'ailleurs, Auguste avait été obligé de s'absenter

pour aller conduire un invité de Paris qui prenait l'express à la gare de Saumur et Marie Roger n'eut pas trop de tout l'après-midi pour placer, déplacer, replacer les trente paires de draps de toile du pays qui composaient, à son avis, avec les douze douzaines de serviettes, douze douzaines de torchons, douze douzaines de taies d'oreiller et les chemises, jupons, mouchoirs par quantités semblables, le trousseau nécessaire, mais à peine suffisant, d'une maîtresse de maison honorable.

Thérèse, sans rien dire, la suivit et la laissa faire, amusée cependant par son bavardage et ne put se défendre elle-même d'un petit mouvement d'orgueil quand les piles de linge blanc, aux plis soigneusement alignés, furent enfin dressées sur les rayons des armoires et liées de belles faveurs roses régulièrement nouées... Le coup d'œil des quatre grands meubles de noyer ciré, lesquels, portes ouvertes, dégageaient un parfum délicat de lavande et d'iris, ne manquait pas de fraîcheur et de gaîté ! En même temps, c'était « cossu » et Thérèse qui gardait au fond d'elle-même un peu de cet amour-propre de paysanne riche, fière de son bien, eut un instant de bonne humeur. Le petit plaisir qu'elle ressentit lui fit oublier momentanément son désespoir et elle accepta de faire avec sa mère « le tour du propriétaire ».

***

Brétignolles était une vieille bâtisse avec façade vers le sud. On y devinait les vestiges d'un vieux

château dont il ne restait plus que le principal manoir, en forme de gros logis rectangulaire, avec toit en cône tronqué.

Le rez-de-chaussée comprenait trois grandes pièces. Dans l'une, — le salon, dit Marie Roger, et qui était l'ancienne salle à manger, sans doute — la cheminée toute en grizon était remarquable et chargée de deux énormes têtes plates. Aux angles, deux pavillons avaient été rasés à 3 mètres du sol et leurs soubassements formaient deux terrasses, d'où l'on découvrait toute la campagne à l'entour.

Auprès du manoir s'élevait la chapelle, sur le portail de laquelle on relevait les traces d'un groupe mutilé de la Visitation de la Vierge. Elle avait été vendue avec le domaine comme bien national en 1791. Beaucoup plus tard, lors de la division de la terre en cinq ou six lots, le clocher en avait été abattu et le bâtiment lui-même converti en grange. Maître Lancelot l'ayant reçue de l'ancien propriétaire avec cette destination, y rangeait également ses instruments de culture, ses charrettes et ses tombereaux. Même, ayant eu besoin de matériaux pour les réparations de la maison, il avait puisé dans un tas de pierres qu'on appelait « la garenne », lequel était tout simplement formé des décombres provenant du clocher et des ornements de la chapelle... Si bien qu'on pouvait voir dans les murs de la ferme, les débris d'une table d'autel formant les linteaux des portes !

Il y avait mieux encore — mais on ne pouvait accuser maître Lancelot de ce forfait ;— un bénitier

carré, en granit, servait d'auge dans le toit à porcs et, dans le cul-de-four, qui s'arrondissait en saillie, on avait mélangé aux meulières des fragments de croix en syénite rose.

L'ensemble de la maison, malgré ces sacrilèges, gardait grand air. On eût dit qu'il lui restait quelque chose de sa dignité d'autrefois, tels ces êtres déchus qui, sous leurs haillons et les stigmates de la débauche ou de la misère, conservent une élégance de race... Ses murs épais semblaient défier le temps, ses plafonds étaient hauts et sonores et dans sa façade qu'un lierre touffu habillait de vert sombre, apparaissait la trace peinte d'un blason. Enfin, au centre même du logis, s'ouvrait une belle porte Renaissance, en anse de panier, d'où l'on voyait l'avenue d'antiques cormiers qui descendait le coteau en conduisant au village.

— Il est beau, ce domaine, dit Mme Roger, lorsqu'après avoir visité toutes les dépendances, elles revinrent sur l'une des terrasses; regarde d'ici, cette belle vue sur le pays.

Du haut de Brétignolles on découvrait, en effet, toute la vallée du Moulinet, le petit ruisseau serpentant à travers les grasses prairies et dont on suivait le cours à la double rangée de peupliers d'Italie qui se dressaient, raides comme des sentinelles au garde-à-vous. Au loin, dans le brouillard rosé par le soleil couchant, montaient les côtes couvertes de vignes et au sommet de l'une d'elles pointait le minuscule clocheton de Montplacé, la chapelle érigée au VIIe siècle, à l'endroit où, disait-on,

la Vierge était apparue à une bergère. Puis, tout à l'horizon, jalonnant le cirque des collines, on pouvait compter les cinq ou six clochers des bourgs voisins, tous semblables avec leur flèche d'ardoises s'estompant dans la brume.

— Tiens, regarde, reprit Marie Roger, on voit même celui du Vieux-Baugé... celui-là, tout au loin, qui baisse le nez... tu le vois?

— Oui, fit Thérèse, songeuse.

— Je me plairais ici, moi, et tu y seras bien mieux que chez nous, où l'on est encavé dans le bourg. Pour avoir un plus beau point de vue, il n'y a que le château de la Galandière, continua Marie.

A cette réflexion maladroite, Thérèse ne répondit point, mais elle fut tout d'un coup reprise par sa tristesse... Le château?... C'étaient tous ses premiers rêves de jeune fille que lui rappelait sa mère... et ses premiers chagrins... et tout de suite elle mesura le chemin qu'elle avait parcouru depuis... à reculons, jugeait-elle ! De nouveau elle songea au présent, à cette fange dans laquelle elle avait l'impression de se vautrer. Tout à l'heure, il allait rentrer, celui à qui elle devrait mentir, ce soir, demain, toute sa vie ; mentir d'une façon ignoble au point de l'obliger à baiser plus tard le mensonge lui-même, à tenir dans ses bras, avec des caresses paternelles, le fruit du crime... Un frisson la secoua, frisson d'épouvante et de dégoût, et elle se sentit à nouveau prête à défaillir.

— Rentrons, maman, veux-tu? fit-elle d'une voix éteinte.

— Qu'as-tu, ma chérie, tu trembles. Le vent s'élève et commence à fraîchir, il faut faire attention, rentrons, tu as raison. D'ailleurs il est temps que j'aille retrouver ton père et j'entends la carriole d'Auguste dans l'avenue.

***

Auguste était de très bonne humeur et plus loquace que d'habitude. Avec son cousin le Parisien, ils avaient fait un tour en ville avant l'heure du train et pour passer le temps avaient bu quelques bonnes bouteilles de vin blanc qui avaient mis le jeune époux en gaîté !

Au début du dîner, il avait bavardé, racontant sa promenade et questionnant Thérèse sur l'emploi de son après-midi, sur sa santé, s'essayant à être galant. Mais Thérèse était demeurée songeuse, souriant à peine et Auguste, bientôt à bout de ressources, s'était tu. Cependant, à la dérobée, il regardait sa femme, avec des yeux où le désir mettait des flammes. Il n'avait encore osé, depuis deux jours, que lui donner quelques rares baisers, bien fraternels... elle était fatiguée, malade... mais il attendait avec impatience le moment où il pourrait enfin la prendre dans ses bras et la posséder tout entière.

Un grand changement s'était fait tout à coup dans le cœur de ce garçon timide qui — on ne se trompait point au village en l'appelant le puceau — n'avait jamais osé coucher avec une femme. Il avait été trop naïf et trop simple, à la vérité, pour

tenter l'aventure près d'une jeune fille ou d'une femme réputées honnêtes, et quant aux autres, les filles de joie qu'il avait croisées à la ville du temps qu'il était soldat, elles lui avaient inspiré une telle frayeur qu'il les avait fuies comme des démons. On racontait tellement d'horreurs au pays sur ces marchandes de voluptés malpropres ! Paysan sain et bien bâti, il les avait regardées avec dégoût comme des bêtes dangereuses. Et très calme malgré son sang vigoureux, il n'avait jamais pensé qu'il pût connaître l'amour avec une autre femme que la sienne. C'était pour lui une vérité indiscutable, un dogme, sur lequel il avait bâti sans effort et sans trouble comme sans regret ni inquiétude, toute son existence de jeune homme. Ce n'était pas à proprement parler de la vertu, pas plus que de la niaiserie, mais de la belle santé campagnarde. Ayant fait cet acte de foi, il n'avait plus songé à l'amour !

Mais il avait depuis deux jours une épouse légitime ! On la lui avait donnée publiquement, officiellement, avec le consentement de tous : parents, prêtre, maire ; et elle-même avait accepté le contrat ! C'était une chose régulière, un droit de propriété dûment enregistré, légalisé : Thérèse lui appartenait. Il lui était permis de suivre avec elle, désormais, les lois de la nature et de faire ce que tous les maris font avec leurs femmes ! Il le devait même car on se marie pour faire souche, tout en se donnant du bonheur...

Auguste n'avait donc plus aucun scrupule puisqu'il avait le droit de satisfaire ses désirs

avec cette femme devenue sa chose et soumise à sa volonté. Par le seul fait du mariage, il était maintenant un homme nouveau, d'autant plus impérieux qu'il avait plus longtemps attendu son heure.

Lorsque le dîner fut terminé, il demanda gentiment : « Veux-tu faire un petit tour dans l'enclos? » Mais Thérèse prétextant encore un peu de fatigue, préféra se coucher.

— Au fait, tu as raison, fit Auguste, je vais voir si tout est bien par là et préparer le travail des domestiques pour demain. Il faut que nous fassions un dernier sulfatage à la vigne du Bois, m'a dit le père. Mais je ne serai pas longtemps avant de te rejoindre.

Il sortit, donna ses ordres au garçon Victor, puis tout en fumant une des dernières cigarettes « toutes faites » qui lui restaient — car il ne se payait ce luxe qu'aux grandes occasions — il alla jeter un coup d'œil aux granges et aux étables. Lorsqu'il se fut rapidement assuré que tout était normal, que les animaux avaient été bien attachés à leur mangeoire, que les crèches avaient été convenablement garnies, les litières faites, il descendit vers le jardin pour en faire le tour, selon son habitude de chaque soir. Mais, après quelques pas, il s'arrêta et vivement revint vers la maison.

Pendant ce temps, Thérèse était montée rapidement à sa chambre, la plus vaste du premier étage, si vaste que les six chaises et l'armoire à glace paraissaient y danser — et s'était couchée dans son lit, un grand lit carré perdu au fond d'une alcôve. Et pour se donner l'illusion d'être mieux protégée, pour

s'effacer et disparaître, elle avait éteint toute lumière après avoir complètement tiré les lourds rideaux qui enveloppaient l'alcôve et l'isolaient en la transformant en une sorte de chapelle tendue de noir. Elle était ainsi pelotonnée dans la ruelle, le plus loin possible du bord du lit, les yeux grands ouverts sur la nuit et tremblant involontairement au moindre bruit... Elle avait peur... quelque chose la menaçait... elle ne se précisait pas quel danger... mais il était là, tout près... qui la guettait !

La porte s'ouvrit et Auguste entra dans la chambre. Il était monté si discrètement que Thérèse n'avait pas même entendu les marches de l'escalier geindre sous ses pas. Et elle eut envie de crier quand la porte, fraîchement peinte, s'arracha du chambranle, avec un bruit semblable à celui d'une déchirure. Elle étouffa son cri, mais son cœur se mit à battre à coups précipités...

Ayant posé son bougeoir sur la table, près du lit, Auguste murmura : « C'est moi, Thérèse » et sa voix trembla. Thérèse ne répondit pas. Il répéta : « Dors-tu déjà, mignonne? » Il n'eut encore point de réponse. Alors il n'insista plus et se déshabilla, tandis que Thérèse, profitant du bruit qu'il faisait en allant et venant dans la chambre; s'enfonçait plus encore dans la ruelle.

Quelques minutes après, Auguste, toujours silencieux, éteignit la bougie et, à tâtons écartant les rideaux, se coula près de Thérèse.

Il y eut un grand silence dans la chambre, un silence qui parut attentif et tremblant... Les deux jeunes gens retenaient leur souffle et l'un près de l'autre,

sans bouger, le cœur crispé, ils attendaient ! Elle?... elle ne savait pas... rien... l'impossible ou peut-être qu'il dormît tout simplement pour recouvrer un peu de calme... Lui? qu'elle lui parlât... pour lui dire : « Bonsoir » ; qu'elle se retournât, pour qu'il pût avoir l'audace de la prendre dans ses bras... qu'elle s'offrît un peu !

Mais Thérèse ne bougea pas.

Alors, Auguste sentit en son cœur un véritable sentiment de colère. En même temps, la moiteur du lit, la tièdeur de ce corps, là, tout près de lui, exaspéra son désir et ses doigts griffèrent les draps. Quelques instants après, ayant replié la jambe gauche, il toucha involontairement celle de Thérèse dont il devina la forme. Ce premier contact de leur chair lui rendit son espoir, il avait prolongé le frôlement... pour que sa jeune femme vînt à lui. Mais il fut décu... Thérèse ne bougea pas.

Il eut cependant un dernier mouvement de gentillesse et supplia :

— Petite Thérèse, bonsoir, veux-tu m'embrasser?

Thérèse continua de faire mine de dormir. Alors Auguste perdit toute patience, un flot de sang lui monta à la tête... Il était le mari, il n'avait qu'à user de son droit.

Et violemment, il abattit son bras sur Thérèse qu'il attira brusquement sous lui, insinua ses deux genoux entre ses jambes, lui mordit la bouche d'un baiser méchant et, sans se soucier du cri d'horreur qu'elle avait poussé, la posséda toute en lui broyant la poitrine.

...Une heure après, dans la chambre pleine de nuit, montait doucement le ronflement tranquille d'Auguste apaisé. Près de lui, Thérèse, pantelante, pleurait, cherchant à étouffer ses sanglots... le corps meurtri par cette étreinte qui l'avait marquée comme une souillure.

*
* *

A partir de cette nuit où elle avait eu l'impression de descendre au plus profond du dégoût de soi-même, en recevant en sa chair où l'Autre avait fait naître la vie, la salissure de baisers ignobles, Thérèse eut pour elle, pour son corps, une véritable horreur. Elle n'osa plus passer devant les miroirs accrochés aux murs des chambres ni devant les fenêtres où elle devinait sa silhouette. Elle eût voulu s'arracher d'elle-même et se fuir, s'écarter de sa laideur, être une autre femme. Dans la journée, elle se réfugiait dans la grand'salle du rez-de-chaussée dont elle tenait les volets clos car il lui semblait se voir moins nettement ainsi que dans la franche lumière du jour. L'ombre l'effaçait, la supprimait en partie et allégeait sa honte. A peine donnait-elle aux domestiques les ordres nécessaires à la vie de la maison.

Auguste travaillait dans les champs depuis le matin jusqu'au soir. De temps en temps, il faisait une courte apparition à Brétignolles, mais il n'ennuyait point Thérèse et ne lui imposait pas souvent sa présence. C'est qu'il avait d'autres préoccupations dans la journée, d'autres soucis : il

fallait qu'il s'occupât de sa propriété. Sa femme; ensuite, après le labeur. Il lui suffisait de l'avoir à lui, chaque soir, chaque nuit, de la retrouver dans son lit...

La maison, conduite par la vieille Ernestine depuis longtemps dans la place, marchait son train habituel. Pratiquement, Thérèse n'était point nécessaire; ainsi l'avait voulu d'ailleurs le vieux Lancelot pour qui sa bru ne devait être que l'ornement du domaine. Auguste avait donc tout ce qu'il désirait et la vie lui était parfaitement agréable. Il s'épanouit, engraissa, prit du ton et de la voix, se mit à fumer le cigare, à cracher loin...

Mais ce qui mit le comble à sa satisfaction fut — ayant fait certaines remarques à sa femme quelques semaines après le mariage — de pouvoir annoncer aussitôt la « bonne nouvelle »... « Il allait être papa ! »

Il le fit savoir à tout le monde en se rengorgeant. ...Ça n'était pas long avec lui... on était solide à Brétignolles, hein !

Son bonheur fut si béat qu'il ne s'aperçut pas qu'à côté de lui, Thérèse, chaque jour, souffrit davantage et devint plus sombre.

Elle avait un peu de calme et de détente l'après-midi, quand Auguste était parti. Elle passait alors dans la grande pièce-salon en ayant bien soin d'en tenir les volets clos et de s'y enfermer à clef, puis elle faisait une heure de musique à son piano qu'elle avait fait monter à Brétignolles. Parfois elle reprenait quelque chant étudié l'année précédente et, à mi-voix, afin qu'on ne l'entendît pas, chan-

tonnait pour elle toute seule et pour bercer son cœur endolori... Elle chantonnait jusqu'à ce que des pleurs vinssent troubler ses yeux... Laissant alors tomber sa tête dans ses mains en appuyant ses coudes sur le clavier, elle pleurait, doucement, de lourdes larmes qui soulageaient sa poitrine oppressée... Mais le soir revenait, ramenant sa nuit de dégoût et elle devait subir encore de nouveaux viols.

Bientôt sa souffrance devint plus aiguë, lorsqu'elle sentit en elle l'enfant qu'elle portait... La première fois qu'elle perçut cette secousse qui semblait comme une première parole, elle était couchée près d'Auguste et ne put retenir un cri, suivi presque aussitôt de cette exclamation, jaillie comme un réflexe :

— Il remue !

Le brave Auguste se réjouit de cette pré-naissance de leur enfant, déjà vivant près d'eux, alors que Thérèse, au contraire, eut plus de honte encore après ce premier appel... Et d'autres suivirent, plus nets, plus douloureux !...

Auguste ne s'inquiéta point de cette humeur :

— Ne vous tourmentez donc pas, dit-il au père Lancelot et à sa belle-mère, pour les rassurer, elle est très bien, c'est des caprices et ce n'est pas étonnant, vu son état.

Son beau-père lui donna raison.

— Bast ! répéta-t-il; ces femmes enceintes, c'est-y bête ! Faut qu'ça fasse des manières pour se faire plaindre et admirer...

Et sous prétexte que ça l'agaçait, il ne monta plus à Brétignolles.

En réalité, il était très préoccupé de l'état de Thérèse, lui qui savait la vérité, et parfois même il avait peur de son humeur sombre.

— Pourvu qu'elle ne fasse pas de sottises, songeait-il, ces garces de femelles sont capables de tout.

Et tout de même il aimait sa fille ! Ah ! qu'il eût désiré être plus vieux...

— Oui, plus vieux; se disait-il à lui-même, pour que toutes ces affaires-là soient passées. Avec le temps, tout s'arrangera ! C'est à vif en ce moment, et puis, elle est jeune et toute neuve. En vieillissant, elle ne sera plus aussi difficile ni pour elle, ni pour les autres... Seulement il faut pouvoir aller jusque-là ! Si ce gosse était né ! une fois arrivé, il n'aura pas de marque de fabrique, et elle l'aimera. Alors, ça l'occupera ! Tandis qu'en ce moment, elle est quasi-folle, et dame...

Puis il songeait aussi à Bernardi et il se demandait si la présence de cet homme qu'elle avait aimé, et qu'elle aimait peut-être encore, n'était pas la cause principale de son chagrin persistant.

— Elle ne le rencontre pas souvent, puisqu'elle ne vient pas ici, mais tout le lui rappelle à chaque instant. Maud monte à Brétignolles toutes les semaines... Auguste doit répéter les balivernes que Bernardi raconte en faisant la manille ; elle le devine partout et elle ne peut l'oublier... Il faudrait qu'il s'en aille et Thérèse perdrait peu à peu le souvenir de ce qui s'est passé... Ah ! si je pouvais seulement nous en débarrasser !

Mais Bernardi ne parlait plus du tout de quitter

Drazé. Au contraire, la chasse étant ouverte, il avait pris un nouveau permis. L'hiver était la saison pendant laquelle il trouvait la campagne amusante car tous les jours il courait les champs. Et puis l'on faisait de si fameuses parties ! Car non seulement on démolissait beaucoup de gibier de toute nature : poil, plume, lapins, lièvres, chevreuil, perdrix, faisans, cailles, mais encore on coupait les tournées par de « fins gueuletons » que Bernardi, très gourmand, appréciait particulièrement. Avec cela, dans les auberges choisies aux bons coins, on était généralement servi par des filles dégourdies et appétissantes, avec de la poitrine plein le corsage et blanche comme du lait, des joues fraîches et rebondies comme des pommes de reinette et qui justifiaient avec joie le dicton populaire : « Angevin, sac à vin... Angevine !... » Elles ne rechignaient point, à l'heure du cigare, à suivre ces messieurs allumés. C'était la bonne vie, cette large jouissance à pleine chair, sans raffinements de « civilisés » ni piments de malades impuissants.

On mangeait à « gueule que veux-tu » des plats savoureux, fricots cuisinés par de vieilles « maîtresses d'hôtel », véritables cordons bleus ; on buvait sec du fameux blanc ou du rouget à pleins pichets et l'on relevait après cela, derrière les paillers et sans qu'elles fissent de manières, le cotillon des filles... Aussi Bernardi avait-il oublié sa petite histoire avec Thérèse et quand il y songeait, par hasard, elle lui apparaissait comme une simple amusette sans importance. Il n'en avait aucun remords : la fille étant mariée, tout était

pour le mieux. « Après tout, pensait-il, je n'ai pas fait grand tort à ce « couillon d'Auguste » qui ne s'est aperçu de rien ! »

Afin de n'être pas toujours l'invité de ses compagnons, il avait loué une chasse : la Primaudière, sur la commune de Grangé-le-Blanc, et tous les mois il les emmenait à son tour. On tirait des chevreuils, car il y en avait beaucoup dans les bois et c'est lui qui offrait le déjeuner.

Or, un jour, ces messieurs : Roger, Frémine, Camus, le notaire, tantôt le vétérinaire et Bernardi étaient restés à table jusqu'à trois heures de l'après-midi, obligés par la pluie de prolonger leur repas. Cela s'était traduit par quelques bouteilles de plus et quelques cigares et il y avait eu, comme on dit, « un peu de vent dans les voiles » lorsqu'on s'était remis en campagne. Bernardi, entre autres, était comme un jeune cerf ; il courait, gambadait sans même prendre assez de précautions. Ses compagnons gênés lui avaient dit à plusieurs reprises :

— Faites donc attention, bon Dieu, on ne sait jamais où vous êtes, et c'est embêtant : quand un gibier part, on a toujours peur !

Bernardi n'en avait pas moins continué ses courses et ses sauts, battant trois champs ou boqueteaux pendant que les autres en faisaient un. Si bien qu'il fut bientôt séparé d'eux qui le perdirent de vue et ne s'occupèrent plus de lui. On avait rendez-vous, pour le départ, à six heures à la ferme !

Quelques instants après, alors que le jour commençait à brunir, les chiens se mirent à gueuler de

telle sorte, dans un taillis de petits chênes couvert de broussailles, que les quatre chasseurs qui étaient restés groupés se séparèrent et coururent se poster aux quatre angles du bois, afin de tenir sous leur tir les passages par où certainement la bête devait déboucher devant les chiens. Ils n'avaient pas encore de grosses pièces, il ne fallait donc pas manquer celle-là.

Silencieux et immobiles, retenant leur souffle, l'oreille au guet afin de suivre les coups de gueule des chiens et pressentir, sauf crochets possibles, la sortie de la bête, ils attendirent, la crosse du fusil sous le bras, le doigt sur la gâchette, prêts à épauler et à faire feu.

Tout à coup, Roger, à la corne nord du bois, entendit des branchages craquer à 40 mètres devant lui et presque aussitôt il vit apparaître une jeune biche qui, d'un bond, franchit le sentier et, d'un autre bond, grimpa le talus opposé, bordant le chemin. Vivement, mais sans brusquerie, car il était un vieux chasseur éprouvé, Roger avait épaulé, mis en joue et laissé la biche atteindre le sommet du remblai où elle marquerait certainement, pensait-il, un léger temps d'arrêt, presque rien, mais suffisant pour qu'il pût lâcher son coup avec le maximum de chances...

Mais, juste à ce moment, alors que déjà il pressait la gâchette, il aperçut dans la pénombre, à moitié caché par un buisson d'épines, derrière la biche et droit dans sa ligne de tir... Bernardi qui, ayant entendu les chiens, accourait, guidé par leurs aboiements.

En l'espace d'un éclair, Roger vit l'homme... eut un brusque serrement au cœur... il pouvait peut-être encore retenir son coup... mais son instinct brutal de chasseur... sans doute... ou plutôt d'homme tenant enfin sa vengeance, triompha de sa volonté indécise... La biche... la chasse... Thérèse... Bernardi...

Le coup partit. La bête fut atteinte à l'épaule et déboula le talus...

Un cri horrible jaillit et se répercuta en écho, faisant taire les chiens...

Et Bernardi qui avait reçu la plus grande partie de la décharge en pleine poitrine roula près de l'animal râlant.

***

Depuis le mariage de Thérèse, les vilains cancans s'étaient éteints et les « moralistes » du bourg avaient été si heureux de triompher que par une saute d'opinion, la bonne réputation de Bernardi s'était affirmée du fait même qu'on avait pu l'accuser injustement ! Personne ne pensa donc que cette mort pouvait tout au moins paraître bizarre et l'affaire n'eut aucune suite judiciaire. C'était un accident malheureux, tout simplement. A Drazé l'on eut pitié de Maud et l'on plaignit beaucoup ce pauvre Monsieur Roger. Un homme si doux et si bon ! Quelle peine il devait avoir, surtout que Bernardi était son ami. Ils étaient toujours ensemble, au jeu de boules, à la manille... Ah ! cette maudite chasse ! Dire que tous les ans elle était cause de

malheurs semblables... on le disait bien dans les journaux !

Les hommes en furent inquiets pendant près de quinze jours et il y eut un véritable ralentissement dans les courses au gibier ; les plus acharnés ne sifflaient plus leurs chiens de bon cœur et, sur le terrain, restaient distraits. Quant aux femmes, elles ne pouvaient s'en taire.

A la fontaine — véritable salle de rédaction du journal parlé du pays — chaque laveuse faisait à son tour le récit de ce qui s'était passé en ajoutant chaque jour des détails nouveaux et terrifiants.

— Ah ! ma chère, disait la mère Dibon, en tordant ses chemises sur la pierre du lavoir teintée de bleu, paraît que c'pauvre homme, ça l'a fait sauter en l'air plus de 10 mètres haut, dame !

— Oui, répondait la Gauthier, sans s'arrêter de frapper à grands coups de battoir des paquets de linge aplati... oui... et ma pauv' fille, on n'a point voulu le dire, mais y l'avaient couvert d'un drap pour le ramener car y n'avait pu de tête !

— Ah ! crey'vous, s'étonnait la Naine, si petite qu'elle dépassait à peine la selle où elle frottait ses mouchoirs, à bout de bras, avec une énorme brosse en chiendent, c'est pas possible tout ce qu'on raconte.

— C'est pas possible !... Dites que je dis des « menteries » tout de suite... s'pèce de p'tite garce, hurlait la Gauthier en sursautant et en agitant ses grands bras nus, tout blancs de savon, et ses mains aux doigts couperosés et boudinés. Je suis sûre de

c'que j'dis, ventiez ! C'est la Virginie de chez les Roger qui m'l' « a raconté ».

Des disputes semblables éclataient à chaque instant entre les distributrices de vraies et de fausses nouvelles, qui finissaient toujours par s'accorder sur de grands éclats de voix, de profondes lamentations et des : « Si vous croyez tout de même ! » poussés d'un ton plaintif.

A la vérité, cet événement considérable, après le premier moment de stupeur passé, procura aux Drazéais un certain contentement en rompant la monotonie de leur vie. Toutes les feuilles du département avaient raconté l'affaire tout au long dans leurs colonnes en première page, des gens de la ville étaient venus sur place interroger les habitants pour avoir des renseignements, le parquet avait fait une descente — il fallait bien, malgré qu'il n'y eût aucune suite à donner — et même quelques grands quotidiens de Paris avaient mentionné l'accident en indiquant exactement le lieu où il s'était produit. Le bourg en acquérait une véritable renommée !

Et puis, tout ce va-et-vient n'avait point été sans profiter aux commerçants du village. Le « Lion d'Or » avait servi des déjeuners supplémentaires, le bureau de tabac avait vendu tout son stock de cartes postales, le sacristain-épicier tous ses cierges, le jour de l'enterrement. Et quel enterrement magnifique qui avait dû coûter cher ! Tout de même, un mort comme celui-là était autrement intéressant qu'un pauvre bougre de journalier qu'on clouait dans un misérable cercueil de sapin...

Pourtant, malgré cette satisfaction qu'on n'osait avouer, on n'oubliait pas la douleur de la veuve et celle du malheureux Roger. Pendant quelque temps même, il s'organisa autour de celui-ci comme une sorte de surveillance affectueuse... On le suivit sans en avoir l'air et certaines femmes conseillèrent à Virginie, avec des réticences, des mines entendues, de vérifier le fusil de son maître. C'est qu'on ne pouvait pas savoir !... Il devait avoir tant de chagrin... on ne prendrait jamais trop de précautions !

En réalité cette surveillance était bien inutile. M. Roger n'était point tellement angoissé par le remords qu'il songeât, suivant l'expression de ses voisins, à « se détruire ». Il s'était mis assez facilement en repos avec sa conscience et s'il regrettait l'accident, il ne s'adressait aucun reproche. L'instant pendant lequel, là-bas, dans les bois de la Primaudière, il avait peut-être eu conscience du crime qu'il allait commettre, avait été si court qu'à distance il se supprimait complètement. Le geste du doigt pressant la détente était esquissé déjà quand Bernardi était apparu... et l'inévitable s'était accompli. Roger était persuadé de son innocence et l'on put bientôt relâcher la surveillance dont il était l'objet car on constata au bourg qu'il continuait à vivre sans trouble...

D'ailleurs; la mort de Bernardi s'estompa peu à peu, s'éloigna... devint un souvenir... Drazé reprit sa physionomie tranquille et ses petites allures provinciales...

Au milieu de cette grisaille insensible, Maud

elle-même s'habitua assez rapidement à son veuvage. Elle partagea avec ses voisins cette indifférente résignation aux malheurs qu'on ne peut ni prévoir ni empêcher, et gagnée par la passivité des simples que les grands événements, même les plus douloureux, n'émeuvent qu'un instant sans parvenir à leur faire oublier leurs devoirs ordinaires, elle s'organisa une vie exempte de soucis. Douce retraite qui ne manquait pas d'agrément. Elle avait sa maison, ses oiseaux, son jardin, son piano et surtout ses amies... près desquelles elle reprit bientôt l'habitude d'aller bavarder chaque jour... définitivement conquise par la vie médiocre et ratatinée du village.

***

Une seule personne n'oublia pas : Thérèse. Lorsqu'elle avait appris, le soir même, la mort de son ancien amant, elle n'avait cru comme tout le monde qu'à un terrible accident de chasse. Mais, bientôt, un soupçon s'était insinué dans son esprit. La première fois que, sournoisement, il s'était glissé parmi ses pensées ordinaires pour exprimer tout d'un coup, voix sourde et lointaine : « Ton père n'est-il pas l'assassin? » elle était seule dans sa grande pièce, occupée à feuilleter distraitement un album de chants que Bernardi lui avait prêté autrefois. Elle suspendit sa lecture, effrayée comme si un monstre s'était dressé devant ses yeux ; mais, en dépit de ses protestations et de sa révolte indignée, le soupçon s'accrocha sans bruit, avec une

volonté implacable. Elle eut beau secouer la tête dans un mouvement de colère, s'insurger en répétant : « Non, non... oh ! ce serait trop affreux ! » elle n'eut plus de repos. Et, peu à peu, son doute se transforma en une conviction absolue.

Roger avait profité des circonstances pour se venger... il avait tué... Bernardi ! Quelle horreur ! Bernardi... le père du petit être qu'elle sentait vivre en elle... Alors, tout, autour d'elle, lui parut infâme !

Assassin !... son père était un assassin ! Et il osait se promener par le village en souriant comme autrefois, il pouvait encore vivre ! Ce criminel, ce démon, elle devait le respecter, l'aimer, elle avait son sang dans les veines. Mais ils étaient donc tous maudits de Dieu qui les poursuivait de sa colère ! De quelle fange étaient-ils pétris?

Bientôt elle eut un tel dégoût de son sang, de sa race, qu'elle n'eut plus qu'un désir : échapper à cette horreur, anéantir tout ce qui pouvait faire revivre les Roger. L'idée du suicide la hanta, idée fixe qui parut à la jeune femme lumineuse et fascinatrice, telles ces fleurs au parfum enivrant, ces fleurs extraordinaires qui éclatent sur la pourriture des fumiers.

Mourir... mourir ! Il fallait mourir !

Mais elle songea à Dieu et toute sa foi protesta contre le suicide. Elle n'avait pas le droit de se donner la mort et s'il plaisait au Créateur de la faire souffrir, de la salir, elle devait accepter la souffrance et la souillure...

Et pourtant elle ne pouvait supporter la pensée

qu'il lui faudrait toute sa vie subir les outrages quotidiens d'un mari qu'elle n'aimait pas; qu'il lui faudrait voir toute sa vie, l'enfant, la faute vivante, crime et remords sans cesse présents; qu'elle devrait toute sa vie se promener dans cette saleté, jusqu'au jour où, tel un noyé s'enfonçant dans la vase, elle en aurait la bouche pleine et serait étouffée.

Non, il était impossible que Dieu exigeât cela! Mourir... et Dieu pardonnerait. Ah! ce serait si bon de n'avoir plus honte, de dormir purifiée dans la grande nuit, toute seule enfin au tombeau.

Un jour elle se résolut à en finir... Il y avait à quelques centaines de mètres de Brétignolles un petit étang sombre, caché au centre des bois de pins et de chênes, derrière d'épais taillis. Etait-ce une ancienne carrière abandonnée ou une excavation naturelle, on n'en savait trop rien, mais on prétendait que jamais on n'avait pu en toucher le fond. Certains mêmes affirmaient qu'elle n'en avait pas, puisqu'aucune sonde n'avait été suffisante pour l'atteindre. Sournoise, elle dormait sous les broussailles, ses eaux noires d'ombres jamais ridées, immobile, sans expression, sans vie. Trou inquiétant dont on s'écartait, mauvais œil dont on craignait la jettature. Les bêtes elles-mêmes n'y allaient point boire. On l'appelait le Trou du Diable, car, disait la légende, c'était une des portes de l'Enfer. On racontait encore qu'une jeune nonne de Drazé ayant failli à ses serments avait été, une nuit, enlevée de vive force par des démons qui, l'arrachant au couvent, l'avaient

traînée par les cheveux et précipitée dans le gouffre. Le Trou du Diable avait englouti la pauvre fille comme un serpent avale sa proie, d'une seule déglutition, puis il avait aussitôt repris son immobilité.

Thérèse se sentit attirée par cette mare diabolique. Elle aussi devait y disparaître comme la jeune nonne puisqu'elle s'était souillée comme elle...

Une après-midi, elle quitta donc Brétignolles, laissant croire à ses domestiques qu'elle descendait au bourg, puis elle fit un crochet à travers champs et revint vers les bois en se dissimulant le long des haies. Quand elle eut atteint les taillis, elle se mit à courir aussi vite qu'elle put, filant droit sur le Trou du Diable, sans regarder derrière elle. Les ronces et les orties lui fouettaient le visage, lui écorchaient les joues, lui mettaient les mains en sang, mais elle ne se souciait point de ses blessures. Il semblait qu'elle fût devenue tout à coup insensible aux meurtrissures de sa chair. Par les sentiers boueux et glissants — il avait plu la veille — elle allait toujours plus vite ! On était à la fin de l'hiver et les bois avaient encore cet aspect lamentable et sale que leur donnent les déchets pourrissants, les arbres dépouillés, la terre battue et nue, toute cette misère étalée sans voile en attendant le premier retour de la sève. Au milieu de cette nature qui pleurait sa déchéance, Thérèse n'était plus que sa honte et son dégoût. Elle ne cherchait même pas à éviter les flaques d'eau ou les amas de vase, indifférente à

la boue qui lui montait aux jambes et maculait son linge. Un moment, elle tomba et s'allongea dans le chemin, la face dans une ornière. Mais elle se releva aussitôt. Et couverte de fange, de la tête aux pieds, elle se remit à courir comme si la peur de manquer le rendez-vous suprême lui eût donné des ailes. Elle avait jeté sur ses épaules son manteau de laine... bientôt les épines le lui arrachèrent par morceaux ; par morceaux elles déchiquetèrent sa jupe, son corsage, et lorsqu'elle parvint à l'étang, elle n'avait plus sur sa chair, par places nues, que des haillons salis...

Le trou béant l'attendait, gueule ouverte, prêt à la happer.

Mais au bord même de l'entonnoir où, cheveux dénoués, face pâle tachée de sang et de boue, elle était parvenue, Thérèse hésita. Devant cet œil d'eau, noir et morne, qui s'ouvrait sans regard au fond du puits, elle retint instinctivement son élan.

A ce moment, un rayon de soleil perça la brume grise qui flottait sur les arbres et il parut à Thérèse que la forêt s'éclairait soudain, se parant de sourires. Les fûts des pins rougirent, les mousses dépouillèrent leur manteau sombre et se vêtirent de vert transparent, les grands joncs allumèrent leurs lances aux flèches lumineuses glissant entre les branches nues et mille perles naquirent aux pointes des aiguilles. En même temps une vapeur légère, teintée de violet tendre, monta des broussailles ; le bois, tout à l'heure encore si noir et si farouche, s'enveloppa de douceur. Quelques oiseaux accueil-

lirent cette promesse de renouveau en la saluant de piaillements timides qui égayèrent la clairière.

Alors Thérèse sentit en elle brusquement renaître le grand désir de vivre et l'effroi de la mort. Comme elle allait s'élancer vers l'étang qui la guettait de son œil crevé, elle eut un frisson d'horreur... Il lui sembla qu'elle se débattait déjà dans l'eau noirâtre, luttant pour maintenir sa tête, ses yeux, sa bouche à l'air libre. Mais ses gestes désespérés étaient inutiles, l'eau vaseuse emprisonnait ses lèvres, les forçait à s'entr'ouvrir, se précipitait dans sa gorge en un glouglou ricaneur et féroce qui étouffait sa voix... Et elle s'enfonçait, raidie par l'asphyxie aux sombres profondeurs du trou.

Toute sa chair hurla contre cette mort et son instinct triomphant soudain du désespoir qui l'avait conduite jusque-là, elle oublia ses dégoûts, ses remords, tout ce qui n'était que son âme. En elle, la bête surgit en révolte et s'enfuit en poussant un cri effrayant qui secoua la forêt et vint mourir à la lisière des champs... Plus vite encore qu'elle n'était venue, elle traversa les bois comme si la mort galopait à ses trousses. Sans halte, elle courut d'une traite à Brétignolles...

Lorsque, à bout de forces, elle pénétra comme une folle dans la grande salle, elle trouva Auguste qui l'attendait, bouleversé d'inquiétude. Et pour la première fois, après lui avoir affirmé qu'elle était tombée simplement dans le chemin, elle s'abandonna sans résistance à ses caresses...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

L'enfant était né.

Quelques jours après sa prétendue chute, Thérèse avait été prise des grandes douleurs et avait mis au monde, sans accident, un gros garçon d'ailleurs bien constitué.

Auguste n'avait point été surpris de l'événement, malgré la légère avance qui, tout d'abord, l'avait inquiété. Il s'était rangé à l'avis du docteur Frémine et répétait à sa belle-mère :

— Pardi, après une secousse comme celle qu'elle a reçue, ça ne pouvait pas manquer. Encore heureux que tout se soit bien passé !

Fièrement, il ajoutait aussitôt :

— Ça ne l'empêche pas d'être bien bâti quand même !

Et le père Lancelot, très heureux de la naissance de son petit-fils qui renouvelait la race, renchérissait

— C'est de l'ouvrage de Lancelot, ça se voit tout de suite. Un autre n'aurait point supporté un tel atout... mais, nous autres... on n'a point peur des coups ! Puis quoi, ça lui fait gagner du temps, à ce queniot... Comme ça, y sera jamais en retard, ça vaut mieux !

Toute la famille se réjouit donc de l'arrivée de l'héritier, dûment déclaré et inscrit sur les registres de l'état civil : « Devant Nous, Jacques-Auguste Tasselin, chevalier de la Légion d'honneur, maire et officier de l'état civil de la commune de Drazé, a comparu Lancelot Auguste, propriétaire à Brétignolles, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né cette nuit, de lui déclarant et de Roger Thérèse, son épouse légitime, habitant avec lui. Et auquel enfant, il a déclaré vouloir donner les prénoms de Joseph-Armand-Louis. »

Bientôt, on n'eut plus aucune inquiétude pour la jeune maman et la mère Frontière, la sage-femme, fit cette remarque :

— Y a du plaisir à travailler avec des natures comme elle, parlez-moi de nos filles de campagne, ça fait pas de manières comme à la ville. Au bout de huit jours, elles trottent comme des lapins !

Thérèse se leva, en effet, une semaine après l'accouchement ; mais elle ne voulut point descendre à l'église pour le baptême. Elle craignait, dit-elle, de n'être point encore assez solide. Auguste s'y rendit donc seul avec le parrain et la marraine, grand-père Lancelot et grand'mère Roger, son beau-père et la Frontière portant l'enfant avec

orgueil et dignité. Près des fonts baptismaux, quelques personnes entourèrent la famille et le brave curé Moreau fit couler l'eau lustrale sur le front du petit Joseph qui hurla de toute la force de ses jeunes poumons ; ce qui permit à la sage-femme d'affirmer qu'il aurait une belle voix. Après quoi, les cloches, les joyeuses cloches se mirent à chanter ; leurs carillons galopant, se bousculant comme des écoliers en liberté, portèrent la bonne nouvelle jusqu'à l'horizon. En les entendant bavarder dans l'air bleu, au-dessus de leurs têtes, les habitants des plus lointains hameaux dirent :

— Tiens, c'est le petit gars « à Lancelot » qu'on baptise... c'est la fête à Brétignolles...

Or, tandis que sur le parvis, au sortir de la sacristie, le père Lancelot au milieu de gosses hurlant : « Vive le parrain, vive la marraine ! » s'amusait à provoquer des batailles en lançant des volées de dragées, Thérèse, seule dans sa chambre, songeait à l'enfant que le ministre de Dieu venait de purifier et elle pensait que jamais elle n'aurait osé se tenir près de lui pendant la cérémonie. Il lui eût semblé commettre un sacrilège, car elle avait eu tant de honte qu'elle n'avait jamais pu jusqu'ici avouer sa faute au prêtre. La veille de son mariage, au moment de sa confession, elle avait été sur le point de crier toute la vérité à l'abbé Moreau, puis — quelle force l'avait donc retenue ? — les mots n'avaient pu parvenir à ses lèvres ; sa gorge s'était contractée, et elle avait gardé son secret.

Mais ce qu'elle n'avait pu faire ce jour, elle

devait en avoir le courage, maintenant que l'enfant était né...

Durant que les cloches sonnaient toujours, elle s'était agenouillée, murmurant, comme elle l'avait fait jadis : « Seigneur, ayez pitié de nous. » Au bout de quelques instants une grande paix coula en son cœur et, en même temps, il lui sembla entendre une voix impérieuse : « Va te jeter aux pieds du prêtre, ordonnait-elle, il te dira ce que Dieu exige. »

***

Quelques jours après, Thérèse descendit au village pour faire à l'église sa première visite. La veille, le curé Moreau était venu à Brétignolles prendre des nouvelles en passant et elle lui avait exprimé son désir de se confesser, comme il est d'usage à la suite des « relevailles ». Le curé lui avait donné rendez-vous pour quatre heures à la sacristie, puisque ce n'était point jour ordinaire de confession. Elle fut exacte et dut même attendre quelques instants, en prière, dans la chapelle de la Vierge, l'arrivée du curé qui s'était attardé à « berdiner » avec plusieurs de ses paroissiennes en descendant la grande rue. Il s'en excusa avec bonne humeur, en disant à Thérèse :

— Tu comprends, tu ne dois pas avoir de si gros péchés sur la conscience... je pouvais bavarder un brin.

Mais elle ne répondit pas à cette plaisanterie, pas même par un sourire, et sa pâleur étonna le curé

qui songea en passant son surplis : « Toute drôle... Thérèse ! »

A peine d'ailleurs fut-elle aux pieds du prêtre qu'elle éclata en sanglots. Pendant plusieurs minutes, il lui fut impossible de prononcer un seul mot. Le brave curé, surpris d'une telle douleur, regarda sa pénitente sans pouvoir deviner la cause d'un si grand chagrin et répéta doucement plusieurs fois :

— Qu'avez-vous, mon enfant?

Mais les larmes de Thérèse ne cessèrent pas. Alors l'abbé Moreau se fit paternel, et, la tutoyant à nouveau comme il avait l'habitude de le faire, il lui dit :

— Voyons, fillette, pourquoi pleures-tu? tu as donc commis une si grosse faute?

Et posant doucement sa main sur la tête inclinée de Thérèse, il ajouta :

— Parle, mon enfant, sans rien cacher de ce qui te tourmente, c'est Dieu qui t'écoute, et sa miséricorde est infinie.

Puis il ferma les yeux, afin que Thérèse qui venait de relever son front ne fût point gênée par son regard. Il resta ainsi, yeux clos, comme s'il eût été perdu dans le rêve et sans qu'aucun mouvement de physionomie traduisît son émotion tant que la jeune femme, la voix hachée de hoquets, fit le récit de son douloureux calvaire.

Et Thérèse dit toute la vérité qui l'étouffait... depuis son premier désespoir d'enfant, lors du mariage de Paul Tasselin, son désir de se consacrer à Dieu par chagrin d'amour, puis le passage de

Bernardi dans sa pauvre existence de jeune fille, ses relations coupables avec cet homme qu'elle avait aimé, par pitié d'abord, et ensuite parce qu'il lui avait révélé l'amour que toute sa chair désirait ; la scène avec son père, au cours de laquelle son mariage avait été décidé en dépit du soupçon de l'enfant, probablement conçu, la honte et la frayeur qui l'avaient bouleversée à un tel point qu'elle n'avait osé confesser sa faute à ce moment-là et qu'elle n'avait plus résisté aux ordres de son père, malgré son dégoût d'elle-même et le mensonge horrible où elle s'abaissait, malgré aussi la répugnance qu'elle avait de cette union avec un homme qu'elle n'aimait pas, et auquel elle allait se livrer comme une prostituée, dégoût qui n'avait fait que croître depuis son mariage et qui l'avait conduite à désirer la mort, pour que la petite créature, produit de la faute, pérît avec elle. Mais elle avoua aussi sa lâcheté qui l'attachait encore à la vie aujourd'hui, malgré tout, malgré le mensonge permanent, malgré cette malhonnêteté qui consistait à imposer à son mari la paternité d'un enfant qui n'était pas de lui.

Thérèse cria son désespoir sans que le prêtre l'interrompît une seule fois, vidant tout son cœur en hâte, et comme si elle eût craint de ne pouvoir parvenir au bout de ses aveux. Mais lorsqu'elle eut prononcé les derniers mots : « Mon père, mon père, ayez pitié de moi », il lui sembla qu'elle venait d'arracher d'elle-même une partie de sa chair, un grand froid la saisit, elle n'eut pas la force de se tenir le buste droit et elle se laissa tomber sur la

dalle de la sacristie, mains jointes et la tête sur ses bras allongés.

Pendant quelques instants, immenses dans le silence de l'église, le curé marmonna tout bas une prière. Puis, de sa main droite, ayant fait lentement devant sa face le signe de la croix, il ouvrit les yeux, et murmura en cherchant ses mots, d'une voix discrète comme un « chut » prolongé :

— Tu as avoué tes fautes... Dieu ne t'en demande pas davantage... Retourne, ma fille, à ta maison, près de ton enfant et de son père, ton mari... « Chut », continua-t-il, je sais ce que tu supposes, mais tu n'en étais pas sûre... Ton enfant est l'enfant de ton mari, et ton devoir est de l'élever comme tel, en bon chrétien. Accepte ce que Dieu t'a donné, ma fille, et ne cherche pas à opposer ta faible raison et tes pauvres inquiétudes à l'intention divine. Remets-t'en à sa bonté, aveugle en ses mains et dis simplement : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite. »

— Oh ! mon père, fit Thérèse, d'une voix où l'abbé Moreau crut deviner le profond étonnement d'un pardon si facile qu'il avait toutes les apparences d'une complaisante immoralité.

— Oui, mon enfant, reprit le prêtre, les regrets n'effacent pas la faute et les larmes ne lavent point un coupable de son crime. Ce qui est fait ne peut être défait, mais il est trop facile d'avoir la contrition parfaite. Dieu demande autre chose. Il faut racheter le mal pour avoir droit à son pardon... et pour cela, élève dignement ton fils, fais de lui un chrétien qui ne puisse souffrir plus tard de sa nais-

sance. La faute ne t'appartient plus, elle est à Dieu... D'ailleurs, qui peut savoir les intentions du Créateur? Souviens-toi... « l'Ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle serait la mère du Sauveur, et elle conçut du Saint-Esprit »... Qui sait ce qu'il exigera de ton fils, et quel destin il lui réserve...

L'abbé Moreau demeura un instant silencieux, les yeux clos, comme s'il eût écouté une voix d'En-haut, puis il reprit :

— Quant à ton mari, sache encore, ma fille, que ton mariage a été voulu par Dieu... Si tu souffres, accepte ta douleur... Humilie-toi... abaisse-toi vers ton époux, puisqu'il ne peut monter jusqu'à toi... Tu avais péché par orgueil dans tes rêves de jeune fille, reviens à ta place. Tu mériteras ainsi ton repos. Sois bonne épouse, bonne mère, et Dieu te bénira.

Et l'abbé Moreau, ayant prié tout bas, prononça la formule d'absolution en faisant de nouveau le signe de la croix.

Alors Thérèse se releva, sortit de la sacristie et alla s'agenouiller dans son banc, sous la chaire, pour accomplir la pénitence que le prêtre lui avait infligée. Longtemps elle resta, les genoux meurtris par le petit banc de bois, les avant-bras coupés par le dossier de la stalle où elle s'appuyait, égrenant les dizaines et les dizaines de son chapelet... Mais lorsque sa pénitence terminée, elle s'en alla tout engourdie d'âme et de corps, elle eut l'impression que Dieu venait de lui accorder son pardon, parce qu'elle venait de renoncer définitivement à son

péché... C'était fini, plus rien n'existait de la Thérèse aux chimères ; maintenant, elle allait revenir à la terre.

*
* *

Thérèse rentra donc à Brétignolles, fermement résolue à suivre les conseils du curé. Une grande transformation venait de s'opérer dans son âme comme si, après sa prière fervente, elle eût été touchée par la grâce et que le passé eût pesé moins lourdement sur elle. Elle ne doutait plus maintenant de la sagesse de l'abbé Moreau : son devoir était, en effet, de s'obliger à vivre, comme le voulait la Providence et sans regard vers sa jeunesse mauvaise. Devant elle, il y avait comme un grand escalier qui, partant des nuages où son imagination l'avait conduite, en plein vertige, aboutissait à la cour de la ferme. C'était cet escalier qu'elle devait descendre, degré par degré ! La fille de Pierre Roger et de Marie Proust n'était en vérité qu'une paysanne et la vie le lui avait bien prouvé. Elle avait osé croire un instant qu'il lui serait permis de s'échapper ; elle avait rêvé de châteaux et de belles amours, mais la terre ne lâche pas si facilement les siens ! Il faut ruser avec elle, ne pas essayer d'une rupture brutale, car elle sait reprendre ceux qui tentent de s'évader trop vite, sans ménager de transition.

Le lendemain, elle voulut comme pour s'affirmer en sa résolution, se prouver à elle-même toute sa bonne volonté. Levée de bonne heure, elle décida

de prendre effectivement la direction de la maison. Jusque-là, elle ne s'en était point occupée, laissant Ernestine continuer son train-train intérieur et Augustine, la fille de ferme, soigner les animaux. Elle n'avait été, en vérité, qu'une étrangère indifférente, retirée dans la pièce baptisée salon, où était son piano, quand elle ne s'en allait point rêver par les chemins. Mais pour devenir vraiment la maîtresse de Brétignolles, elle devait s'associer à son mari, partager ses peines et ses fatigues et conduire la ferme.

Pour commencer, elle décida de faire le ménage de fond en comble.

— Tu comprends, dit-elle à Auguste, réjoui de la voir en si bonnes dispositions, Ernestine n'est plus très soigneuse et ne regarde pas dans les coins. Maman m'a habituée à ce que tout brille, chez nous ; mais comme je ne peux pas ennuyer notre vieille bonne, je vais la seconder ; c'est bien plus simple et c'est mon rôle... Enfin, Brètignolles a besoin d'être astiquée, je t'assure : depuis la naissance du petit, tout est sens dessus dessous..

Ce fut un véritable branle-bas : on eût dit que Thérèse livrait une bataille. Toute la journée, devant la pauvre Ernestine essoufflée et « n'en revenant pas » de cette énergie soudaine, elle se démena avec une sorte de rage et de frénésie. A midi, quand il revint déjeuner, Auguste la trouva toute frémissante et le teint rouge. Elle s'était enveloppé la tête d'un voile pour protéger sa chevelure ; ses bras étaient nus jusqu'aux coudes et tout roses de sang vif, sa gorge dégagée palpitait.

sous le léger feston de la chemise, qui laissait apparaître la naissance des seins. Elle n'avait pas mis de jupe, et son cotillon court laissait voir ses mollets, tandis que dans les grosses galoches de bois sonnant sur le carreau, ses petits pieds se perdaient comme dans deux bateaux. Elle était vraiment jolie ainsi, et charmante d'abandon ! Ses yeux, d'ordinaire éteints par la rêverie et la mélancolie, brillaient d'un éclat si nouveau qu'Auguste, en la prenant gaiement par la taille et en l'embrassant plusieurs fois goulûment, ne put s'empêcher de remarquer :

— Oh ! Thérèse, comme tu es mignonne... on dirait que tu as allumé tes lanternes !

Elle sourit et ne dissimula pas son contentement, en racontant sa matinée :

— J'ai lavé, dit-elle, le carreau de toutes les pièces du rez-de-chaussée et fait toutes les vitres des fenêtres, avec Ernestine un peu ahurie et bousculée. J'aurais voulu que tu nous voies. Ça m'a beaucoup amusée. Ernestine jetait devant moi, à la volée, de pleins seaux d'eau claire et je poussais mon balai dans le lac. Regarde, le carreau est d'un beau jaune, à présent. Et puis, devant la porte, on ne voyait plus le passe-pieds de briques, la boue l'avait enterré. Maintenant, il est débarbouillé. C'est clair, c'est net. Mais, ce soir, quand nous aurons ciré tous les meubles, fait les cuivres, passé les plaques des cheminées à la mine de plomb et les chenêts au papier de verre, tout sera reluisant et frais dans notre vieux château. Et puis, pour notre salle où est le piano, j'ai une

idée, je badigeonnerai demain le carreau à l'ocre rouge.

Auguste approuva, enchanté, car il était très fier de sa demeure et il ajouta :

— Quand tu auras fini, on dira au père de venir voir, ça lui fera plaisir.

L'après-midi, Thérèse continua en effet son nettoyage. L'âtre, frotté à la brosse, reluisit comme si on l'eût passé au vernis, les chenets brillèrent comme des chandeliers, et au-dessus du large fourneau à braise dont les carreaux de faïence à fleurs bleues avaient retrouvé leur éclat, la batterie de cuisine aligna les fonds de cuivre de ses casseroles, semblables à des miroirs. La vieille huche, aux pieds piqués de vers et le grand buffet de chêne, orné de ses assiettes peintes, furent enduits d'encaustique, si bien que la pièce sombre, avec ses fenêtres étroites et grillées de barreaux de fer, sembla s'éclairer en captant et multipliant le moindre rayon de soleil.

Le lendemain, le salon fut terminé à son tour, mais Thérèse fut moins satisfaite que la veille. Ayant voulu lui donner un peu d'élégance pour le distinguer des autres pièces, elle dut avouer qu'il était difficile d'habiller une salle aussi vaste qui conservait malgré tout, avec ses murs blanchis à la chaux, son allure campagnarde. Elle convainquit bien Auguste de la nécessité de le faire tapisser, mais elle avoua, un peu désenchantée d'ailleurs :

— On aura beau faire, on n'en tirera jamais grand'chose d'extraordinaire... Je ne sais pas pourquoi... Rien ne fait bien dans cette pièce-là,

alors que la cuisine a l'air à son affaire tout de suite. Celle-ci me paraît malheureuse et bête. Les meubles dansent dedans, le piano semble se faire tout petit dans son coin, la table prend des allures de guéridon. On dirait que la petite vitrine de Maud a honte d'être si mignonne : je ne suis pas capable de la mettre d'aplomb sur le carreau mal nivelé... Un salon à Brétignolles !... Tu sais, je fermerai la porte à clef... Après tout, nous ne ferons pas de réceptions !

— Et toi? pour jouer du piano? remarqua Auguste?

— Oh ! j'aurai si peu de temps.

— C'est vrai, fit Auguste, croyant être aimable ; on n'a plus besoin de cela, maintenant que nous sommes tous les deux... on a autre chose de mieux pour nous désennuyer !... Tu vois, moi non plus, je n'ai pas joué de piston depuis notre mariage, si bien que l'autre jour, à la répétition, je ne pouvais plus souffler, je n'ai plus de lèvres !

— Et puis, continua Thérèse en suivant son idée, en n'y allant guère, il n'aura pas besoin d'être fait si souvent... Parce que, tu sais, il faudra faire attention et ne pas me ramener de saleté du dehors ! J'aurai trop de besogne pour pouvoir astiquer tous les jours.

— Que veux-tu donc entreprendre, demanda Auguste en souriant.

— Mais... je veux m'occuper de la ferme... oui, ajouta-t-elle en insistant, ce n'est vraiment pas la peine de conserver deux femmes à notre service... Une seule suffira, avec une petite domestique pour

aller aux champs et faire les corvées. Pourquoi dépenser de l'argent mal à propos? Ne suis-je pas assez forte pour faire le travail avec Ernestine, que nous garderons parce qu'elle est la plus vieille? Nous renverrons Augustine et nous la remplacerons par une gamine.

— Mais, soigner les vaches, les porcs?

— En voilà une histoire, je ne puis pas le faire moi-même? Ce n'est pas si terrible. C'est mon métier désormais, et je m'y mettrai très bien. Si, si, si, je t'assure. Ernestine me montrera les premiers temps, et tu verras. Je suis fermière, n'est-ce pas? Je dois l'être pour de bon. Qu'est-ce que je ferais ici, à regarder les autres travailler? A partir de maintenant, je soignerai les vaches, je m'occuperai des litières, je ferai mon beurre, je surveillerai ma basse-cour. C'est mon rôle... fini de jouer à la dame !

— C'est fatigant tout cela !

— Et tu crois que je ne suis pas assez forte? ne te tourmente pas, j'ai de bons bras qui s'habitueront à la brouette... Et puis, brusqua-t-elle, ne cherche pas à me faire changer d'idée ; tu perdrais ton temps. Crois-moi... j'ai raison... cela vaut mieux...

Et Auguste, convaincu, accepta sans plus discuter.

*
* *

Thérèse fit en effet comme elle avait décidé et, à partir de ce jour, partagea son temps entre les

travaux intérieurs de la ferme et l'entretien de sa maison. Quand elle ne fut pas le torchon en mains, essuyant et frottant pour qu'il n'y eût pas un grain de poussière sur les meubles, — car elle devint d'une propreté de maniaque au point d'obliger Auguste à marcher « sur ses chausses » par crainte de salir « son carreau » — elle s'occupa de ses bêtes. On ne la vit plus au bourg que pour des courses rapides, et le dimanche où elle assistait régulièrement à la messe de sept heures. Les autres jours, elle se hâtait de faire ses achats et de remonter vivement à Brétignolles où elle n'avait pas une minute à perdre. Depuis le matin six heures jusqu'au soir à la tombée de la nuit, elle n'arrêtait pas : tantôt à l'étable — aussi propre que la cuisine, — à la basse-cour où elle multipliait les couvées, au clapier où elle élevait des « nichées » de petits lapins, à la laiterie où elle barattait elle-même son beurre.

Cette dernière opération — quoique une des plus fatigantes — fut peut-être celle qu'elle préféra cependant, car elle se plut dans cette belle salle claire et fraîche que son beau-père avait fait installer et où s'alignaient, autour d'une superbe écrémeuse, les pots de grès, les grandes jattes, les plats de bois blanchis par les lessivages ; elle aima la bonne odeur aigrelette du petit-lait. Après avoir recueilli les premières indications d'Ernestine, elle se chargea seule de la fabrication du beurre et personne d'autre n'y mit la main. Bientôt d'ailleurs, elle eut au village la réputation de fournir le meilleur produit du pays, elle en fut très fière,

et n'hésita pas à le vendre un sou de plus par livre.

Car elle ne travailla pas seulement pour le plaisir et fut rapidement intéressée par le bénéfice que lui rapportaient ses ventes. Elle surveilla les marchés, suivit les cours, mieux au courant de toutes ces questions que son mari lui-même.

Peu à peu, elle se laissa prendre par l'appât du gain et l'amour de l'argent : elle ne se livra plus à ses multiples travaux de fermière par simple distraction et pour obéir aux ordres supérieurs transmis par le curé, mais elle eut le souci de multiplier les ressources de la maison. Au fur et à mesure que la ferme l'accaparait, elle était reconquise par sa nature originelle : la petite fille des « culs-terreux » réapparaissait...

Tout en elle se transforma ; ce fut un brusque revirement. Elle retrouva d'abord la joie des gros labeurs, le plaisir des travaux vulgaires ; elle eut une véritable jouissance à accomplir volontairement certaines besognes qui l'obligèrent à se diminuer, mais où il lui fallut sacrifier — ce qu'elle fit avec une sorte de joie sadique — toutes ses élégances !

Puis elle éprouva, à la suite de lourdes journées de fatigue, le bien-être de manger avec appétit, sans besoin de raffinements, de se coucher bien lasse, mais la chair heureuse, apte aux robustes voluptés qu'Auguste ne lui ménageait pas et qu'elle ne craignait plus, ayant besoin, au contraire, après avoir vécu au milieu des bêtes ardentes et de la nature, de satisfaire son propre désir et d'apaiser ses sens. Et elle chercha elle-même la

caresse rude de son époux, la meurtrissure de ses étreintes brutales, ayant à chaque descente comme un vrai plaisir à déchiqueter un peu plus son ancienne distinction.

Cependant, une dernière fierté lui restait. Elle ne voulait pas aller au marché qui se tenait le vendredi sur la place centrale du village et elle y envoyait Ernestine, préférant ce jour-là faire cuire l'augée aux cochons plutôt que de descendre au bourg. Le marché était, en effet, le rendez-vous de toutes les « bonnes femmes » de la campagne, lesquelles y accouraient des quatre coins de la commune. L'été, c'était comme une sorte de fête hebdomadaire qu'on attendait avec impatience d'une semaine, à l'autre. Les moins riches, profitant de la voiture des plus aisées, venaient en carriole avec celles-ci et ce n'étaient par les routes, au matin, que caquetages de voix claironnantes habituées aux larges espaces. Des bonnets de dentelle jetaient au passage leur blanche légèreté, des fichus de laine mêlaient leur couleur à la lumière tendre du matin, de larges paniers plats, tressés d'osier blanc et recouverts de serviettes fraîches sorties des armoires, déplaçaient leurs taches claires sur l'horizon bleu... Il y avait de la gaieté dans l'air, avec des chants de grelots carillonnant sur les routes et des galopades quand passaient les grandes voitures des beurriers et des coquetiers.

A Drazé, quand elles étaient descendues des carrioles et que leurs chevaux étaient attachés par la corde du licou aux boucles des trottoirs, les femmes cassées en deux par leur panier appuyé

sur la hanche, venaient en suivant la grand'rue pavée se réunir sur la place. Juste au coup de huit heures, Darnaud, le garde champêtre, avec sa ponctualité d'ancien gendarme, donnait le « son de cloche » et la vente commençait, libre jusqu'à dix heures. Pendant deux heures, les coquetiers se faisaient concurrence près des métayères finaudes et souriantes. A l'entrée du marché, barrant la route, leurs employés guettaient l'arrivée des femmes, afin de les accrocher au passage pour brusquer les achats. Ils les connaissaient toutes de longue date et familièrement les prenaient par le bras, par les épaules, risquant des plaisanteries grivoises.

— Hé, la mère Cathelineau, allons... faites pas la méchante, à matin, venez là que je vous bise...

— Tiens, maîtresse Landelle, ça va-t-y les amours? Ah! Nom de Yeu... Vlà pas moins une jolie goule... Y doit pas s'embêter le père Landelle...

Pendant ce temps, ils n'oubliaient pas de saisir les paniers et de voir un peu la marchandise. Mais les compliments, tout en flattant les paysannes, ne leur faisaient point perdre la tête ni baisser leurs prix. Pour le beurre et les œufs, une fois le cours établi, il n'y avait que les ménagères qui acceptassent de payer un sou de plus leur approvisionnement, mais les discussions étaient nombreuses pour la volaille achetée au poids approximatif. Les clients prenaient d'abord les poules par leurs pattes liées de rafia et les soupesaient à bout de bras, en leur imprimant de petites

secousses, tandis que les pauvres bestioles se tordaient le cou d'effroi. Puis ils les relevaient pour leur « tâter le jabot » afin de s'assurer qu'elles n'avaient point de grain dans le gésier et qu'on ne venait pas de les faire manger pour les alourdir... Et c'étaient des marchandages, la vendeuse forçant le poids, l'acheteur diminuant ses propositions, chacun tirant le plus possible de son côté pour céder finalement.

Car on finissait toujours par s'entendre ! Toutes ces discussions, ces plaisanteries, ces bavardages jetaient sur le village deux heures d'animation bruyante, où parmi les éclats de voix, les appels, les rires, jaillissaient les coins-coins des canards, les cris rauques des poules attachées par les pattes et raidies sur la paille des paniers, et, de temps en temps, le braiement d'un âne ou le hennissement d'un cheval...

Puis, dix heures arrivaient ; le père Darnaud sonnait la cloche, et, brusquement, toute cette agitation tombait... Plus de bruit, bientôt plus de mouvement... quand les femmes, après leurs recettes comptées, avaient fait leur tour aux baraques... Peu à peu les carrioles s'en retournaient les unes après les autres, par les routes sonnant à nouveau leurs carillons et, sur le village apaisé, retombait le silence. Deux ou trois chiens rôdaient encore, en quête de débris, puis la vie rentrait dans l'intérieur des maisons, jusqu'au dimanche... à l'heure de la grand'messe.

Thérèse qui, enfant, avait assisté au marché chaque vendredi, puisque la maison de son père

faisait l'angle de la place et de la rue, et qui en avait aimé la joie et le bruit, craignait ces plaisanteries dont elle avait souri autrefois. Par un reste d'amour-propre et peut-être aussi parce qu'elle avait grande confiance en Ernestine pour obtenir le maximum de sa marchandise, elle n'avait pas encore osé aller elle-même au marché. C'était sa dernière coquetterie. Un jour, pourtant, Ernestine étant malade, elle s'y décida...

Alors, la dernière étape fut franchie... Thérèse Roger devint définitivement : Maîtresse Lancelot.

***

Ce fut à partir de ce jour-là, une véritable dégringolade...

— C'est drôle, tout de même, s'étonnèrent les jeunes femmes du bourg, ses anciennes amies, ce qu'elle devient, Thérèse. On ne reconnaîtrait plus la Thérèse de dix-huit ans, pour sûr ! Oh ! c'est ridicule de s'abandonner comme ça... c'est depuis qu'elle est mariée... A-t-elle besoin de travailler comme elle le fait ? On dirait une pauvre journalière, obligée de gagner sa vie ! Elle sera bientôt toute déformée, les épaules lui tombent déjà !

C'était vrai. Même, elle renonça à toute toilette. Pour travailler, à Brétignolles, elle ne pouvait évidemment se pavaner en de beaux atours qui eussent été vite souillés. Elle trottait donc en cotillon et en blouson, toujours sans corset, les pieds nus dans de gros sabots de bois bourrés de paille, en vraie paysanne. Ses petits souliers de

jeune fille eussent été mal à leur affaire, lorsqu'il pleuvait surtout, dans la boue des cours et des jardins ou le fumier des étables ! Mais elle finit, malgré les premières résistances d'Auguste, par s'habituer si bien à sa tenue négligée qu'elle perdit le goût de s'habiller gentiment.

— Bast, dit-elle à son mari, pourquoi faire acheter de belles robes, pour aller où? Je suis bien comme ça. Ce serait de l'argent dépensé inutilement !

Auguste s'inclina, un peu ennuyé tout de même... Sa femme devenait trop semblable aux autres campagnardes... elle «diminuait de valeur». Le père Lancelot fit des reproches à son fils en l'accusant de ne pas s'occuper assez de son épouse ; puis il se permit d'en faire à sa bru, mais il se fit remettre à sa place...

— Vous, grand-père, lui dit Thérèse, occupez-vous de votre « Bois » et laissez-moi tranquille ; je sais ce que j'ai à faire !

Après quoi, le bonhomme tint sa langue. Marie Roger et Maud qui montaient de temps en temps à Brétignolles essayèrent bien, elles aussi, de lui adresser quelques remontrances. Elle leur répondit d'un ton amer :

— Mesdames, n'insistez pas, vous n'avez rien à faire et il vous est possible de penser à vos atours. Moi... on m'a mise en place à la ferme de Brétignolles, il faut que j'y fasse mon travail.

Et, de degré en degré, Thérèse descendit. Elle perdit tout charme. Pourtant elle en avait eu : témoin ce joli pastel qu'elle avait caché dans un

coin de son salon manqué et qui la représentait à quinze ans, mignonne blondinette aux joues roses. Elle lui jetait parfois un regard de côté, avec une moue triste des lèvres, en songeant :

— Est-ce possible?

On eût dit qu'elle s'efforçait de s'enlaidir ! Elle se mit à porter des chapeaux invraisemblables qu'elle fabriqua elle-même pour qu'ils fussent moins coûteux et où hurlaient de se mélanger des coquelicots et des pâquerettes sur des rubans multicolores. Ses robes qu'elle coupa seule, refusant avec entêtement de faire venir des couturières, firent des pointes, des godets, des ballonnets, des fronces, et furent ridicules au point qu'Auguste en fut choqué.

Puis elle s'amaigrit et comme elle était grande, elle prit l'aspect d'une « vraie perche », dit-on au village. Plus de poitrine, plus de taille. Bientôt son dos s'arrondit, ses traits se durcirent, ses joues se creusèrent et ses cheveux tirés sur son front lui firent une figure longue et mince au point qu'elle « aurait pu biser une bique entre les deux cornes », selon un autre dicton du pays.

Ah ! qui eût pu reconnaître dans cette femme jeune encore et qui portait quinze ans de plus que son âge, la jolie et fluette Thérèse... avec laquelle Paul Tasselin avait jadis flirté?

***

Et deux ans après la naissance de Joseph, un petit événement marqua la fin de cette déchéance.

Depuis longtemps déjà, Thérèse n'avait plus ouvert son piano. Un jour, sans en avertir Auguste qui eût protesté, simplement parce que le meuble, trouvait-il, faisait riche dans la maison, elle tomba d'accord avec le nouveau percepteur de Drazé dont la petite fille allait prendre des leçons avec Maud et le lui vendit... Elle traita toute l'affaire en dehors de son mari et fit enlever l'instrument un jour qu'il était absent...

Ce fut vraiment le dernier vestige de sa jeunesse qui disparut. Au moment où, les ouvriers de Brasier le menuisier l'ayant chargé sur une petite voiture à bras, elle le vit passer le grand portail de Brétignolles... et disparaître, cahoté par les ornières du chemin, elle eut un brusque sanglot. Le malheureux, dont la caisse vernie dépassait les ridelles de la grossière charrette, lui apparut comme une victime, quelque condamné qu'on emmenait au supplice... puis, soudain, faisant un retour sur elle-même, elle comprit que c'était elle la condamnée, et des larmes jaillirent de ses yeux.

Mais elle ne s'arrêta pas longtemps à ce désespoir, et, tout de suite, se rejeta dans sa cuisine pour pilonner l'augée qui bouillottait à petit feu devant la cheminée...

Le soir, elle expliqua d'une voix à peine chevrotante, à Auguste qui, prêt à se fâcher, trouvait ridicule cette vente pour laquelle il n'avait point été consulté :

— C'était une trop belle occasion... il fallait la saisir immédiatement. Pourquoi donc laisser de l'argent dormir ainsi?

CHAPITRE VII

Au milieu de tant d'occupations, Thérèse n'avait guère eu de temps à consacrer à son fils dont elle ne s'était occupée que pour lui donner les soins matériels indispensables. Elle ne l'avait pas même nourri. A vrai dire, elle n'eût peut-être pas été une fameuse nourrice, son lait étant peu abondant ; mais elle n'avait pas insisté longtemps et, tout de suite, s'était décidée pour l'allaitement artificiel... Il y avait de si belles et bonnes vaches, à Brétignolles !

Le petit Joseph ne paraissait pas avoir souffert de cette négligence, car il était devenu un bel enfant aux joues fraîches et rondes comme deux pommes de « fréquin ». Il avait poussé tout seul, traînassant parmi les pièces de la maison et jusque dans la cour, son chariot à quatre roues dont la couronne supérieure lui remontait les épaules.

« Pourvu qu'il ait sa « bronnette » à la goule, disait Ernestine, il nous fout la paix ! » Et en effet, Joseph ne criait jamais du moment qu'il pouvait sucer sa tétine. Il tétait donc toute la journée, soit ladite « bronnette », soit la vraie tétine de son biberon à long tuyau de caoutchouc, qu'il emportait avec lui dans ses voyages en chariot à travers Brétignolles, à la poursuite de sa mère, de la vieille domestique, du chien, du chat... de toutes ses fantaisies qu'il ne parvenait jamais à

saisir malgré les appels et les gestes de sa petite main crispée. Quand il put marcher seul, ses promenades furent plus mouvementées. Il n'y eut plus entre son désir et les objets la barrière de bois du chariot ; alors il reconnut, les uns après les autres, tous les recoins de la ferme, toutes les richesses qui s'y cachaient. Il fit de longs voyages à la découverte par les remises et les granges, les étables ou le jardin, toujours sa « bronnette » à la bouche...

Souvent, à force de téter ou de lécher tout ce qui consentait à ne pas lui échapper : fruits oubliés sur les tables ou le bord des fenêtres, noyaux ramassés à terre, cailloux brillants, ou de « tripatouiller » à l'entour des cuviers et des pannes pleins d'eau ou de « lessif », il se barbouillait la figure comme un vrai charbonnier. Mais ses deux yeux restaient rieurs et vifs, au milieu du visage noirci et l'on devinait un joli gamin sous le masque de crasse.

Cependant, Thérèse n'avait jamais eu de tendresse pour le petit. Celui-ci n'eût pas été indifférent aux caresses, mais il ne les cherchait plus, sachant bien qu'à chacune des tentatives qu'il avait osées, sa mère l'avait rabroué. Il poursuivait donc sa vie quasi-solitaire. Auguste l'aimait bien, mais n'avait ni le temps ni le goût de pouponner ; à Drazé, les grands-parents Roger le trouvaient gentil mais mal peigné, mal habillé et ne venaient pas souvent le chercher, si bien que Joseph n'avait de véritable ami que le grand-père Lancelot. Quand celui-ci venait à Brétignolles ou quand le

gamin pouvait s'en aller au Bois, avec lui, c'étaient de bonnes parties ! Au moins, si le bonhomme n'était pas très caressant, répondait-il aux questions de son petit-fils. Et elles étaient nombreuses, celles que Joseph se posait à lui-même inutilement, entre deux visites du grand-père, au sujet de toutes les choses qu'il découvrait. Il les reposait donc à Maître Lancelot qui multipliait les explications, très heureux de la confiance de l'enfant et très fier de le trouver si intelligent... « Car le sacré gosse est « renaré », disait-il ; il comprend du premier coup ! »

C'était vrai et bientôt le petit ne fut pas seulement un joli bambin, malgré le manque de soin, mais il montra une vive intelligence. Et c'est peut-être, sans que Thérèse se l'avouât, ce qui l'éloigna d'elle. Il était trop intelligent et trop beau, cet enfant de l'amour, et le péché par lui toujours présent aux yeux de la coupable, gardait de trop belles apparences. Thérèse retrouvait donc en lui ce passé dont elle ne voulait plus se souvenir et dont elle craignait le rappel, car il la troublait et semblait lui faire honte de sa déchéance actuelle.

Cette mauvaise disposition se transforma même, par la suite, en une sorte de haine. Au plus bas de sa chute, Thérèse voulut, en effet, s'attacher à sa nouvelle condition par des liens définitifs. Il lui sembla que si elle avait un enfant d'Auguste, conçu volontairement et légitimement, elle achèverait de briser avec le passé. A côté de Joseph et comme l'effaçant, elle pourrait voir grandir

le véritable fils de Brétignolles. Alors, vraiment, elle serait certaine d'avoir accompli tout ce que le prêtre lui avait ordonné, elle aurait achevé sa transformation et abjuré son erreur. Cet enfant, elle pourrait l'aimer sans scrupules et sans regrets ; elle n'aurait pas avec lui ce petit pincement au cœur contre quoi elle ne parvenait point à se défendre lorsqu'elle entendait Joseph crier : « Papa, papa », en courant après Auguste.

Ce désir né ne la lâcha plus. Mais Auguste ne tenait point à avoir un second poupon et tâchait au contraire de l'éviter.

— Bast, répondait-il à sa femme, deux « queniots », pourquoi faire ? tu as bien assez d'ouvrage comme ça. Et puis, ce n'est pas nécessaire que Brétignolles soit partagé, plus tard. Un garçon, un Lancelot, il en fallait un après moi. Ça y est, ça suffit.

Thérèse ne discuta pas ; n'avait-elle pas mieux à faire? Cependant, malgré tout son désir et ses habiletés, elle ne parvenait pas à réaliser son vœu. Son humeur s'aigrissait de toutes ses déceptions et c'est le petit Joseph qui en supportait les conséquences. Il avait beau faire, sa mère n'était jamais satisfaite et le pourchassait sans cesse, sous prétexte qu'il était toujours « dans ses jambes ». Lui se dérobait aux disputes et aussi aux taloches en s'en allant par les chemins avec son chien. Il s'amusait à suivre les mésanges, les pinsons, tous les oiseaux ramageant dans les buissons, ou bien il cherchait des nids, fouillait les fourmilières, courait après les lézards, amusé par toute

cette vie intense des broussailles aux lisières des champs. Et il ne s'ennuyait pas, ayant l'habitude d'être seul. Parfois cependant, quand son père n'était pas trop loin, il risquait ses petites jambes dans les terres labourées et allait le rejoindre ; ou bien encore il descendait au Bois où le grand-père musant dans son jardin le recevait avec plaisir...

Enfin, après bien des espoirs déçus, Thérèse fut exaucée et quand elle en eut la certitude, elle annonça la nouvelle à Auguste...

— Tu sais, ça y est, cette fois !

— Penses-tu, répondit-il, tu en as tellement envie que tu crois que c'est arrivé !

Mais elle précisa et Auguste dut se laisser convaincre.

— Oh bien ! fit-il alors en essayant vainement de dissimuler son ennui sous une gouaille plus grossière que spirituelle, tu sais, j'm'en fous, après tout. Ce n'est pas moi qui en aurai le mal, et puisque ça te fait plaisir ! Seulement, je ne sais pas comment tu y arriveras avec tes deux « couasses » et tout le « tabut » de la ferme ! Déjà t'es souvent comme une vraie journalière, qu'est-ce que cela sera à présent...

Le ton d'Auguste indiquait une vraie déception. C'est que, depuis quelque temps déjà, il n'avait plus autant d'admiration pour sa femme. Il l'aimait toujours, sans doute, mais elle s'était tellement rapprochée de lui qu'elle avait perdu une partie de son prestige. Elle n'était plus à ses yeux l'épouse dont on s'enorgueillit et qu'aucune

femme ne peut égaler... Et n'était-ce pas moins l'aimer?

D'ailleurs, elle ne lui procurait plus le même plaisir physique, maintenant qu'il n'avait pas à désirer ses caresses. Son bonheur ne s'embellissant ni d'orgueil ni de curiosité devenait une tranquille habitude, à laquelle parfois il eût été tenté de se dérober. Aussi ne fut-il point, durant tout le temps de la grossesse de Thérèse, attentif et prévenant comme avant la naissance de Joseph. Il sortit même davantage, sous prétexte de suivre les foires et ne demeura guère à la maison.

— Dame ! il faut bien travailler, répondait-il à sa femme, bientôt il y aura ici une bouche de plus à nourrir !

Thérèse ne comprit pas cette indifférence. Elle eût voulu que son mari eût la même joie qu'elle et elle avait envie de lui crier quand il faisait quelque gentillesse à Joseph :

— Malheureux, tu ne sens donc point que celui-là n'est pas ton fils, et que l'Autre aura seul droit à ton affection ! Mais elle se faisait violence pour ne pas jeter la vérité à la face d'Auguste et détournait sa colère sur l'enfant qu'elle obligeait déjà aux plus lourds travaux... tandis qu'elle se ménageait afin de ne pas nuire au petit être qu'elle attendait avec tant d'impatiente inquiétude.

***

Cependant, malgré toutes ses précautions, elle ne put éviter l'accident qu'elle avait tant redouté.

« On aurait dit qu'elle sentait ça », jugea Ernestine, laquelle pourtant ne s'était pas fait faute de répéter partout depuis six mois :

— Ah ! elle en fait des manières pour çui-là ! Dirait-on pas qu'il est plus en sucre que l'autre ! Chaque jour elle va se coucher après midi et elle se lève pourtant sur les neuf ou dix heures ! C'est comme si qu'elle avait peur de le perdre ! Pour le premier, on aurait juré au contraire qu'elle voulait le décrocher... c'est pas la même chose « au jour d'aujourd'hui »...

Or, un soir, vers huit heures, alors qu'Auguste n'était pas encore revenu de la foire du canton, Thérèse s'était installée en l'attendant sur sa chaise longue, cadeau de son beau-père. Elle sommeillait devant la cheminée où flambait un beau feu de bois. On était à la fin d'octobre, il avait plu une partie de la journée, et, selon l'expression d'Ernestine, il « berouassait », c'est-à-dire qu'un gros brouillard tombait. « Avec ça, y fait noir comme dans le cul d'un loup, et le vent de « galarne » n'est point chaud. Le maître ne doit point être à son « amain » sur la route ! » ajoūta-t-elle en rentrant des étables.

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore là, fit Thérèse. Je me demande ce qui a pu lui arriver en route ».

A ce moment, Pâtureau, le vieux chien de berger caché sous la table, se mit à grogner en entendant dans la cour des pas qui ne lui étaient pas familiers, puis il se leva et lança un coup de gueule, car on frappait à la porte.

— Vas-tu te taire ! Allons, ici, Pâtureau, dit Ernestine, tandis que Thérèse, toute somnolente demandait : « Qui est là ? »

— C'est moi, Virginie, fit une voix angoissée, ouvrez-moi vite !

Et le verrou à peine tiré, Virginie, écartant Ernestine sans prendre même la peine de répondre à sa réflexion... « T'es pas folle de courir les chemins sans parapluie par un temps pareil, t'es toute « guédée », se mit à crier, reniflant et pleurant :

— Oh ! ma petite Thérèse, il faut venir vite au bourg... tout de suite... Vot' pauvre père... Ah ! je m'en doutais ben, qui devait nous arriver un malheur... Y a une sale chouette qui n'a cessé de « oualer » toute la nuit dans le jardin ! Hé ben, la preuve que c'est ben vrai que ça porte malheur !

— Mais qu'y a-t-il, coupa Thérèse ?

— Il y a que votre père y se trouvait tout mal à son aise avant de dîner, mais il a voulu manger quand même, comme à son ordinaire...

— Et puis... ah ! tu me mets sur le gril...

— Eh ben, voilà ! Après son dîner, il s'a trouvé plus mal et il a voulu aller se coucher. Mais il y avait pas seulement dix minutes qu'il était au lit qui s'a mis sur son séant en disant à votre mère : « Ah ! Marie, que j'ai mal... je ne peux pu trouver mon respir... » Et tout de suite ça s'est mis à y renâcler dans la poitrine, comme un vrai soufflet de forge... Et pis, ça n'a fait que de s'augmenter... Alors Madame m'a envoyé chercher le Dr Frémine... Il est venu tout de suite... Seulement quand

il est arrivé, dame, not' maître était sans connaissance... Et j'crois ben que ça ne va guère mieux... ventiez plus mal. Alors, comme avant de perdre les sens il vous a demandée, je suis venu vous « qu'ri ».

— Papa ! murmura Thérèse.

— Ah ! j'oubliais, reprit Virginie, vot' homme est chez nous : il s'était justement arrêté en revenant de la foire. Alors vous pensez qu'il est demeuré ! Et il m'a dit de vous attendre pour revenir avec vous, vu votre état.

— J'y vais, fit Thérèse ; le temps de prendre mes sabots et mon capulet. Attends-moi, Virginie ; donne-moi le vieux parapluie, Ernestine. Vous mangerez, et tu enverras Joseph au lit.

En sortant, les deux femmes se guidèrent pendant quelques instants dans la lumière jaune que, par la porte ouverte, jetait sur la cour de Brétignolles la lampe de la maison. Mais lorsque cette porte fermée par Ernestine, seul le pauvre falot de Virginie éclaira le chemin, elles furent tout d'un coup surprises par la nuit noire et comme étourdies par l'ombre. Virginie marchait devant, plus assurée que Thérèse qui, les bras écartés, avançait en hésitant parmi les pierres roulant sous ses sabots.

— Faites ben attention, Thérèse, vous êtes « mal subtile » en ce moment et la route est mauvaise ; suivez mon lumignon.

— Mais je n'y vois absolument rien, je vais droit devant moi... ou je le crois plutôt. Le vent souffle dans mon parapluie avec ça et je voudrais pourtant me presser...

— Vous feriez mieux de me donner le bras, voyez-vous.

— Non, non, je suis plus libre de mes mouvements, toute seule. Laisse-moi faire !

— A vot' amain !

Mais lorsqu'elles se furent complètement engagées dans l'avenue des cormiers, Thérèse perdit sa direction. Sans s'en rendre compte, elle dépassa la ligne des arbres en tirant peu à peu sur sa gauche. Bientôt, elle fut au bord même du fossé et c'est alors que, trébuchant sur un tas de terre abandonné et affaissé provenant de lointains nettoyages, elle se tordit le pied, perdit l'équilibre et, malgré ses efforts et ses contorsions pour « se rattraper », tomba lourdement, le ventre en avant, dans le fossé plein d'eau et creux à cet endroit d'au moins 80 centimètres.

Au cri qu'elle poussa, Virgine s'arrêta, comprit, et fouillant l'obscurité de sa lanterne, découvrit Thérèse qui, s'étant évanouie dans sa chute, demeurait tout entière dans l'eau et dans la vase...

Virginie était une gaillarde, forte comme un homme, un « grand cheval » selon l'expression de son maître. Elle bougonna :

— Nous vlà ben encanchées, j'y avais ben dit de me donner le bras.

Mais, sans perdre de temps, elle saisit Thérèse par les épaules et la tira sur le bord du fossé. Après quoi, l'évanouissement ayant cessé, elle dit :

— Bougez pas, je cours à la ferme chercher une « bérouette » pour vous ramener, car vous

n'êtes pu bonne qu'à aller au lit à c't'heure.

Malgré son désir de descendre au bourg, près de son père, Thérèse dut en effet se coucher. Le froid, l'émotion l'avaient saisie et elle souffrait dans le ventre. Il fallut la changer — tout son linge était trempé — la frictionner, lui mettre des bouillottes aux pieds, et Virginie seule courut à Drazé, afin de prévenir Auguste de l'accident.

D'ailleurs, lorsqu'elle arriva, M. Roger, terrassé par une attaque d'angine de poitrine, venait de rendre le dernier soupir sans avoir repris connaissance.



Thérèse fut très frappée par la mort brutale de son père et les circonstances qui l'avaient empêchée d'assister à ses derniers instants. Elle ne put se défendre d'une véritable frayeur superstitieuse : une puissance surnaturelle avait dû certainement la jeter à terre pour lui interdire cet ultime entretien. La mort les avait séparés avant qu'ils pussent ensemble pleurer sur leurs fautes, sur le mal qu'ils s'étaient fait et qui avait détruit leur ancienne tendresse. Et maintenant, c'était fini. Elle ne pourrait plus retrouver en son souvenir l'image chère du père qu'elle avait tant aimé autrefois. Il demeurerait pour elle... celui qu'on n'ose pas juger, mais dont on ne cherche plus le baiser. Et qui, de lui ou d'elle, cette puissance avait-elle voulu frapper surtout? Lequel des deux était le plus coupable? Aussitôt elle pensait à la mort de Bernardi et sa

terreur augmentait... La commotion fut si violente — peut-être fût-ce également la conséquence de la chute — que le jour même de l'enterrement de M. Roger, Auguste, en toute hâte, dut faire quérir la Frontière ! Et comme le malheur est un grand oiseau dont les deux ailes portent toujours deux douleurs à la fois, le fruit si affectueusement préparé par Thérèse ne parvint pas à maturité. La Frontière ne put rien que recevoir mort-né ce pauvre petit enfant tant désiré. Tous les espoirs, tous les projets d'un coup s'anéantirent et au moment même où Thérèse eût eu le plus grand besoin de réconfort.

Ce fut alors une période de désarroi, comme si une dernière bourrasque d'orage passait sur Brétignolles. Thérèse, désespérée, fut pendant quelques jours entre la vie et la mort... tellement découragée qu'elle ne désirait plus rien que s'en aller... Elle s'abandonnait, presque heureuse à la pensée qu'elle allait être débarrassée de tout, des ennuis, des inquiétudes, des remords, du travail, du mouvement, de tout l'effort de vivre. Le calme, la paix, le silence !

S'effacer, n'être plus rien ! Ne plus sentir, ne plus souffrir... Dormir !

Cependant, sa constitution robuste triompha. Peu à peu, elle se sentit revenir de l'espèce de région blanche où elle s'en était allée et en même temps que ses forces reparurent, ressurgit son désir de vivre. Aussitôt, le mieux fit des progrès sensibles, et bientôt elle put aller et venir. Puis elle fut reprise par les soucis de la ferme ; elle des-

cendit à la cuisine, s'intéressa aux différents travaux qu'elle accomplissait elle-même auparavant, voulut les surveiller... Elle accompagna Ernestine, lui donna la main... si bien qu'insensiblement, elle retrouva toutes ses habitudes sans s'en apercevoir et par le seul fait que la vie est un grand fleuve au courant duquel on ne résiste pas.

Mais elle garda de sa maladie et de son chagrin une humeur maussade, un caractère impossible, dont le trait dominant fut de détester tout ce qui pouvait être joli ou souriant. Elle eut surtout contre Joseph une sorte de rancune haineuse, comme si le pauvre petit eût été la cause de tous les désastres qui venaient de secouer la maison.

Elle lui fit dès lors une existence insupportable. Ah ! le chérubin était beau ! ah ! il était intelligent ! ah ! il vivait, lui ! cet enfant de malheur, cette graine étrangère venue au hasard se semer dans le champ de Brétignolles ! Eh bien ! il la paierait, sa chance... et sa place usurpée... comme son nom !

A partir de ce moment, elle l'obligea aux besognes les plus lourdes. C'est ainsi que dès l'âge de huit ans, c'est lui qui dut baratter au moyen de la vieille baratte à pilon qui lui brisait les bras, porter les seaux d'eau pour remplir la grande auge de pierre où les bestiaux venaient boire au milieu de la cour, pomper pendant une heure chaque soir au lourd balancier de fonte de la fontaine pour que s'emplissent les cuviers du jardin où l'on puisait l'eau des arrosages quotidiens, appor-

ter à la cuisine les pleins paniers de pommes de terre qu'il allait chercher dans la grange, sans compter toutes les autres corvées : commissions au bourg, portage du lait...

Parfois, Auguste, qui n'était pas un méchant homme, avait pitié du gamin et disait à Thérèse :

— Tu lui en fais trop faire, tout de même.

Mais elle répondait :

— Ne te tourmente pas, je ne lui en donne pas plus que sa force... Et puis, il faut bien qu'il s'habitue au travail ; il n'aura que cela à faire toute sa vie !

Parmi ses occupations, l'une d'elles ravissait cependant le petit, à la belle saison : c'était la garde des bestiaux aux champs. Quelle joie de partir avec Pâtureau et le troupeau des grandes vaches par le chemin creux qui descendait aux prairies bordant le Moulinet. Le gourdin à la main, et tandis que son chien gambadait autour d'elles pour les maintenir en ordre, il s'en allait en sifflant, très fier de son autorité sur ces belles bêtes qui obéissaient à sa voix et qu'il faisait rentrer dans le rang, la tête basse, rien qu'en les menaçant de sa colère. Elle avaient toutes leur nom qu'il connaissait et qu'elles entendaient, lorsque la petite voix flûtée les morigénait.

Quand, enfin, elles étaient disséminées dans la prairie, chacune ayant choisi sa place et que, bien tranquillement, le mufle bas, tout entières absorbées par leur besogne, elles tondaient lentement l'herbe courte, dans une immobilité que troublait à peine le balancement de leur queue

chassant les mouches, Joseph les abandonnait à la garde vigilante de Pâtureau. Il faisait d'abord son petit tour au long des haies, cueillant des noisettes ou des mûres et retrouvant ses amis, les oiseaux. Puis il allait jouer au bord du ruisseau où il avait toujours quelque nouvelle embarcation à lancer : simples radeaux faits d'une planche surmontée d'un mât porteur d'une oriflamme en papier, barques creusées dans une écaille de sapin, cuirassé ou torpilleur fabriqué avec quelque vieille boîte de conserve... Enfin, lorsqu'il était las de tous ces jeux, il allait s'allonger sous un grand pommier, près de la barrière de la prairie et, tout en surveillant les animaux, tirait de sa ceinture un manuel de classe ou un livre de lecture que son maître lui avait prêté. Et tout haut, il en lisait les beaux chapitres, les nobles récits des hauts faits de nos gloires nationales ou les beaux contes dont les héros l'enthousiasmaient. Sa jeune imagination l'emportait loin du présent ; il se laissait bercer par le silence chantant de la campagne et bientôt il n'était plus le petit Joseph couché dans l'herbe sous le pommier, mais un grand général : Turenne, Condé, Kellermann ou un grand artiste : Palissy, Claude Gelée, un grand médecin, un grand savant, un grand écrivain, un grand homme politique !... Et ses beaux rêves multipliaient son désir d'apprendre. Apprendre, savoir beaucoup de choses pour en faire de plus belles encore, guider ses camarades, les éclairer, leur montrer le chemin, être un chef, peut-être, un apôtre, un conducteur d'hommes... C'était son

ambition... pour l'avenir, si sa mère voulait le laisser libre de travailler dans les écoles, afin qu'il fût digne de son rôle.

Mais voudrait-elle? Sa mère qui était si méchante avec lui... et qu'il aimait bien pourtant, parce qu'enfin, c'était tout de même sa maman !

*
* *

Pour l'instant, malgré les travaux nombreux dont il était chargé, Joseph devait aller quand même régulièrement à l'école. Sa mère ne pouvait l'employer que de grand matin, de six heures à huit heures, et le soir après quatre heures. Ah ! pour ça, Auguste avait été très net, il ne fallait pas manquer la classe, surtout pendant la mauvaise saison. Encore, vers la fin de l'année, pouvait-on tolérer quelques absences et une assiduité plus élastique, au moment des foins, par exemple, mais tout le reste du temps les heures d'école étaient sacrées. Le grand-père Lancelot était absolument de cet avis. Il l'avait bien montré pour son fils, puisqu'il l'avait même envoyé au collège — ce qu'à son idée, on devrait faire pour Joseph ! Ce serait à voir, mais à tout le moins fallait-il qu'il eût son certificat d'études à onze ou douze ans. Douze ans au plus tard, s'il ne voulait avoir la réputation d'un petit « point fin », c'est-à-dire d'un enfant d'intelligence fort médiocre. Avec son certificat d'études, son honneur serait sauf, il tiendrait sa place dans Drazé où comme son père, son grand-père, il pourrait devenir une des têtes principales. Et pourquoi pas conseiller municipal?

Joseph se rendait donc chaque jour à la petite école. Et il y allait avec amour. La classe commençait à huit heures et demie. A sept heures et demie, il partait de Brétignolles, quelque temps qu'il fît, sa gibecière sur le dos. Au « carrefour du Beurre », il retrouvait la bande des camarades, venus de tous les coins, des hameaux de Bouée, des Ferrières, de la Benoîtière, par la route de Saumaize qui les drainait tous au bout des chemins de terre. Et la troupe des gosses aux sabots de bois ferrés, sonnant sur le pavé, traversait le bourg en hâte, afin d'avoir encore quelques instants de jeu avant le coup de sifflet du maître. C'est qu'il y avait toujours une partie de « moine » ou toupie en train, un coup de « canettes » ou billes à reprendre, quelque grand tournoi de balle au chasseur à préparer. Bientôt, en effet, dans le silence du bourg, montait une clameur claire et aiguë, coupée de cris stridents, d'appels inintelligibles, tandis que par les rues du village galopaient quelques retardataires dont la musette battait les fesses à chaque pas...

Puis, tout à coup, roulait un long coup de sifflet, nerveux et sec, qui semblait couper le bruit d'un seul trait. La clameur brusquement tombait, et c'était un moment de silence absolu. « La demie », murmuraient les marchands au fond des boutiques, les ouvriers à l'atelier, les ménagères à leur fourneau, qui savaient l'exactitude du maître : M. Souillet. C'était, en effet, la demie de huit heures que celui-ci venait de siffler, ponctuel, jamais en retard d'une minute. Aussitôt les jeux cessaient, et deux

par deux, sans un mot, mais sans gêne cependant, silencieux parce qu'il fallait qu'ils le fussent et que leur maître vénéré le leur demandait, les gamins se mettaient en rang sous les grands tilleuls de la cour de récréation. Un chant s'élevait, pas toujours juste, mais si frais dans l'air matinal et léger qu'il demeurait charmant ; refrain connu de tous au surplus et que sifflottaient les pères et les frères au travail.

Après quoi, c'était de nouveau le silence et l'on n'entendait plus dans le village laborieux que le bruit du marteau sur l'enclume du maréchal, le bourdonnement de la scierie, le chant d'un couvreur sur un toit, le cahot de la charrette du meunier descendant le pavé, et le lent carillon de la clochette au collier de son cheval.

Dans la petite école, les enfants attentifs buvaient les paroles du maître. Tous le craignaient, mais comme on craint un Dieu, en l'adorant. Il était pour eux — et pour leurs parents — l'exemple, le devoir vivant. Cet homme-là était une manière de saint laïque, auquel on n'avait jamais pu adresser un mot de reproche, tout de dévouement et de conscience. Quelles que fussent les opinions des gens, tous l'estimaient, et plus même que le curé Moreau, « un digne prêtre cependant », disait-on. Mais, du fait de sa vocation, le curé ne pouvait être différent de ce qu'il était, tenu par son caractère sacré au devoir de perfection, alors que le maître étant un homme comme les autres avait parfaitement le droit d'être comme tout le monde.

C'était donc par volonté, pour l'exemple, parce

qu'il était un être de rare qualité, qu'il était l'honnêteté et la pureté mêmes... Sa famille qu'il ne quittait jamais, sa classe dont il ne sortait pas, sa mairie où tous venaient lui demander conseil : c'était toute sa vie. Jamais il n'allait au café, et tout juste se permettait-il de temps en temps une ou deux parties de boules. Ses loisirs, il les donnait à sa femme et à ses enfants pour de courtes promenades. Et pourtant, il était toujours souriant, n'ayant rien de sombre ni de monacal, toujours affable, toujours prêt au dévouement, sans fierté ni rudesse, aussi agréable et « causant » avec les petites gens qu'avec les bourgeois...

Et quel éducateur ! Quelles générations il préparait ; quel amour du travail il leur donnait à tous ses gamins ! En dehors des nombreuses connaissances qu'il leur enseignait, il les marquait de son empreinte. Sortis de ses mains, il n'était plus possible qu'ils ne fussent pas meilleurs, et il n'y avait plus moyen qu'ils devinssent tout à fait mauvais : ils étaient sauvés...

Cette petite école, toute simple et timide derrière sa grande sœur plus fière, la mairie, créait l'avenir. Modeste, elle se cachait sous le feuillage de quatre grands tilleuls, sans qu'on la vît de la route. Point de façade : pour la connaître et l'aimer, il fallait venir à elle, franchir son seuil, s'asseoir à l'une de ses petites tables aux pupitres noirs. Mais alors, elle souriait par ses fenêtres claires, ouvertes sur la fraîcheur d'un jardin plein de roses, ses murs blanchis à la chaux et sans taches, ses beaux tableaux muraux aux vives couleurs et la

double porte vitrée de sa bibliothèque au-dessus de l'estrade.

Il faisait bon chez elle, parmi les camarades. Chaque enfant s'y sentait à l'aise, mieux peut-être même qu'à la maison paternelle ; il y subissait comme une sorte d'enchantement ; elle était si gaie avec ses fleurs, si jeune avec tous ses petits, si douce et bonne avec la tendresse de son maître. Et l'on y faisait de si belles choses en s'y instruisant sous la direction de M. Souillet, dont le savoir n'avait d'égal que la patience ! Peut-être avait-elle déjà, plus que son aînée, l'église, la confiance de tous, car tous venaient vers elle, même ceux qui répondaient en même temps aux appels du clocher. C'est qu'elle donnait aux enfants autre chose que cette grande sœur : elle leur apprenait la vie, elle la leur faisait aimer saine et ardente à l'effort et portant sa récompense en soi, dans la satisfaction du devoir accompli. Les petits ne comprenaient pas bien ce qu'ils éprouvaient, mais se sentaient, grâce à ses leçons, plus énergiques. Ils savaient aussi — presque d'intuition — qu'ils devaient cette sécurité à M. Souillet et que si la grande église de l'abbé Moreau restait l'âme de rêve, l'âme d'au delà du village, la petite école était devenue sa conscience actuelle, celle qui exigeait l'honnêteté et l'effort immédiats.

Pour Joseph, personne au monde n'était au-dessus de son maître, et lorsqu'il avait prononcé : « M. Souillet l'a dit », toute discussion était inutile. M. Souillet, en retour, l'aimait comme son meilleur élève : il le trouvait supérieur à ses camarades et

surtout différent, plus délicat, plus distingué de manières, et plus délié d'esprit. Aussi, se plaisait-il à s'occuper particulièrement de lui.

Et quand l'enfant eut obtenu son certificat d'études, puis fait une année complémentaire de classe, M. Souillet considéra que son devoir était de communiquer à Thérèse et à Auguste les désirs du petit... Joseph voulait continuer à s'instruire : il était un sujet tel qu'on pouvait lui permettre cette ascension... sans risquer de le déclasser.

— Oh ! pourvu que maman veuille bien, monsieur, fit Joseph, lorsque M. Souillet lui confia qu'il allait en parler à sa mère Oh oui ! je serais content ! Ce n'est pas que cela me déplairait de travailler la terre... pourtant, j'aimerais tant aller au collège.

— Je ferai mon possible, reprit M. Souillet, mais ne te fais pas trop d'illusions... et dis-toi bien qu'après tout, un homme peut être heureux et utile, quelle que soit sa profession.

*
* *

Thérèse consultée refusa net, et Auguste déclara se désintéresser de la question.

— Vous n'y pensez pas, monsieur Souillet, répondit-elle ! Je vous remercie de votre proposition, mais, vraiment, il n'y a pas moyen. Songez aux dépenses où cela nous entraînerait : nous ne sommes pas assez riches ! Il faudra que Joseph gagne sa vie le plus tôt possible...

M. Souillet voulut esquisser une objection.

— Écoutez, ma chère amie, vous n'avez que lui, et...

Mais alors Thérèse prit un ton bref qui ne permit pas au maître de continuer.

— Non, monsieur, n'insistez pas. Brétignolles a besoin de bras et Joseph est maintenant assez vigoureux pour nous aider, ce qui nous permettra de ne plus gager de valet de ferme. Au surplus, pourquoi voulez-vous qu'il s'en aille risquer son bonheur ailleurs ! Il est très bien, chez nous. Ne sera-t-il pas plus tard son maître, ici?

C'était très juste, évidemment, et M. Souillet dut le reconnaître. Thérèse pouvait dissimuler son mauvais vouloir sous de très bons arguments.

— Joseph est intelligent, dites-vous — je n'en suis pas si sûre que vous — mais cependant, je veux bien vous croire. Eh bien ! tant mieux... il n'est pas dit que seuls doivent cultiver la terre les sots et les incapables. Il faut bien qu'il reste des gens d'esprit parmi nous. Après tout, un paysan vaut un ingénieur.

— C'est très vrai, ma chère amie, je ne vous proposais autre chose que pour suivre les goûts de l'enfant. Il ne s'agissait pas de l'arracher à la terre par dédain de celle-ci. Je suis tout à fait de votre avis, il faut des paysans instruits, mais n'est-ce pas une raison de plus pour laisser Joseph...

— Non, non, coupa Thérèse, il en sait assez maintenant et je ne veux pas qu'il aille se mettre des idées de grandeur dans la tête. Il a son certificat, c'est bien. A présent, il restera à Brétignolles, son temps d'école est fini.

Il ne fallait pas espérer la faire revenir sur sa décision, et Joseph dut, en effet, quitter la petite classe où il avait connu de si belles heures. Adieu, les belles leçons du maître, adieu la joie d'apprendre...

Le jour où, pour la dernière fois, il franchit le seuil de l'école, il eut un véritable chagrin et pleura de gros sanglots en embrassant M. Souillet. Celui-ci voulut le consoler :

— Ne te désole pas, mon petit bonhomme, lui dit-il, ta vie sera belle quand même. Un paysan intelligent peut être le plus heureux des hommes, s'il aime sa terre et s'il sait accueillir les mille beautés que lui offre la nature. Malheureusement, la plupart du temps, il marche en aveugle, insensible aux merveilles qui l'enveloppent ; il ne sait ni voir, ni entendre. Regarde, toi, et écoute. Tiens, si tu veux, je n'ai pas trop de travail ce soir, nous allons faire une promenade en bavardant. Et ce ne sera pas la dernière, mon petit Joseph, car j'espère bien que tu reviendras souvent me voir. Tu sais, la porte de l'école est toujours ouverte à ceux qui l'aiment. Un homme intelligent est toujours un écolier et la bibliothèque est là qui, mieux que moi, répondra à tes questions. Je te dirai simplement où aller chercher les réponses pour que tu ne perdes pas ton temps. Au fond, c'est tout mon rôle. Ainsi, nous serons toujours ensemble, comme tu nous vois avec quelques-uns de tes anciens.... trop peu nombreux. Ah ! je voudrais tant que, dans le village, cette petite maison blanche soit le cerveau collectif. Car vois-tu, petit, le malheur,

actuellement, c'est que les villages n'ont plus d'esprit, ils sont comme des corps sans tête, ou plutôt ils ne sont plus que des corps sans âme. Autrefois, l'église fut ce cerveau et ce cœur, mais elle ne satisfait plus, on la délaisse, on ne croit plus à ses enseignements. M. le curé est un brave homme, mais son temps est passé, je le sais bien. Seulement, à côté du temple oublié, il faudrait édifier la nouvelle maison fraternelle où tous viendraient s'asseoir. Aujourd'hui, ajouta le maître à mi-voix comme s'il se fût agi d'une confidence pénible, il n'y a plus d'heures réfléchies, plus d'instants de méditation, plus de vie spirituelle ; on ne fait plus que des affaires, on est toujours comme hors de soi. Il faudrait qu'il y eût des heures de pensée commune où les individus se rapprocheraient les uns des autres comme autrefois ils priaient ensemble. Sinon, ce sera le triomphe de l'égoïsme et de la sécheresse... Tu te joindras à nous, et tu nous aideras à reconstituer l'âme dispersée de notre pays... C'est ma mission, à moi, mais je ne puis rien si vous ne m'aimez pas et si vous ne m'écoutez plus.

— Oh ! monsieur, je vous comprends.

— Ce serait si beau, reprit M. Souillet, si notre petite école devenait notre nouvelle église !...

Tout en marchant, ils avaient gagné la pleine campagne en suivant les chemins creux, et ils étaient arrivés au sommet d'une côte. Tout à coup, M. Souillet dit simplement à Joseph en montrant le couchant.

— Regarde !

Au bord de l'horizon baissait le soleil qui semblait enfoncer lentement son disque rouge cerise dans un immense brasier. Le ciel était splendide. Au-dessus de cette lueur d'incendie, naissait une véritable mer aux eaux calmes et d'un vert-émeraude où couraient des rochers d'or et des falaises de rubis. Puis, au-dessus encore, sous des balayures de nuages bleus, s'étendait une forêt profonde qui semblait dévorée par le feu. Des flammes jaunes et ocre s'élançaient, se joignaient, s'éteignaient pour se rallumer soudain, et c'était une véritable féerie de lumière.

— Regarde, répéta M. Souillet. Heureux celui qui peut ainsi que nous se baigner dans la source de toute beauté ! Heureux le paysan dont l'âme vibre : il est le plus riche des hommes... Le plus riche et aussi le plus fier, s'il comprend toute la grandeur de son œuvre. Ah ! un paysan qui serait artiste ! Et pourquoi ne le serait-il pas tout comme un ciseleur, un orfèvre, un sculpteur? Les belles œuvres vivantes qu'il crée chaque saison, et qu'elles sont magnifiques celles qu'il expose au « salon » de nos lumineux étés ! Superbes peintures de ses champs, admirables natures de ses jardins, délicieux coins de fleurs de ses parterres, fresques sublimes de ses blés ! Quelle joie pour ses yeux, quelle joie pour son âme. S'il savait !... Il faut qu'il finisse par savoir ! Je rêve d'un temps, vois-tu, Joseph, où l'ouvrier de la campagne sera le premier des ouvriers par l'esprit, comme il l'est déjà par son travail. Le jour où ayant saisi toute la beauté de sa vie, tout le charme de son existence, il

saura se dégager de sa lourdeur, cultiver son intelligence et son goût... ce jour-là, il ne quittera plus la terre, car il sera plus heureux et plus libre surtout que son camarade des villes, que le marchand dans sa boutique, l'employé dans son bureau, l'ouvrier dans son usine. Plus libre, tout le jour, moins las, moins abattu le soir, et s'en allant, sa journée faite, lire le livre de son choix dans l'ombre de son verger, sous la tonnelle de son jardin. Petit! qu'il serait heureux, celui-là!... Ah! si les paysans voulaient n'être plus des « culs-terreux »!

Ils descendirent tout doucement vers le village, coupant à travers champs, puis remontèrent ensuite vers Brétignolles. Et chemin faisant, le maître continua son monologue, car Joseph l'écoutait religieusement en buvant ses paroles.

— Non, non, il ne faut pas te désoler, mon petit garçon. Tu m'avais demandé d'en parler à ta mère... je l'ai fait, mais au fond, je suis bien content que tu restes parmi nous...

Quant à tes études, au lieu de les faire dans les livres, tu les continueras en regardant les choses. C'est aussi bien, et veux-tu toute mon idée, c'est mieux même. Car tu peux me croire quand je t'affirme qu'il y a des hommes qui ont appris beaucoup de choses dans les livres et qui sont de grands sots. Et puis, ils n'ont pas de cœur, ce sont des bouquins, pas plus... et pas même joliment reliés. Ils appellent ça : être instruits, mais si c'était vrai, ta mère aurait raison, il vaudrait mieux ne rien savoir.

Après un temps d'arrêt où M. Souillet, le front

plissé, sembla discuter avec lui-même avant de poursuivre son petit sermon, il reprit en souriant :

— Mais, tant pis si je radote, ce qui fait qu'on les dédaigne et parfois qu'on les méprise, nos braves paysans, c'est qu'ils ont de vilains défauts... dont il faut se méfier : l'inélégance de leurs manières, la grossièreté de leurs gestes et de leurs paroles, traduisent trop souvent la grossièreté de leurs sentiments et leur âpreté. Garde-toi, petit, protège ton cœur... Le travail de la terre ne nécessite pas, comme on paraît le croire, cette lourdeur et cette vulgarité. Cracher loin, parler fort, jurer, appesantir sa marche, être réfractaire aux joies de l'esprit, n'aimer que les bas plaisirs... pourquoi cela? La distinction ne doit pas être l'apanage des bourgeois intellectuels et il ne tient qu'aux manuels de se hausser au niveau de ces derniers. S'ils y réussissaient, je t'assure que ce classement des métiers en métiers inférieurs et métiers supérieurs disparaîtrait tout de suite. Il n'y aurait plus que le Travail, tous les travailleurs se valant...

Ils étaient rendus à la grande porte de Brétignolles. M. Souillet ne voulut pas entrer, bien que Joseph l'en priât.

— Non, pas ce soir, un autre jour, tu comprends, un autre jour. Voilà, je t'ai conduit jusqu'au seuil de ta porte. Tu vas la franchir maintenant... C'est fini, tu n'es plus un enfant... Va, mon grand garçon : sois un brave homme...

Et, ouvrant ses bras, M. Souillet serra son élève sur son cœur, en l'embrassant comme un fils.

Puis, Joseph poussa le grand portail... et le maître redescendit lentement vers le village en rêvant. Il songeait à l'avenir, à cette transformation paysanne dont il avait fait le but de sa carrière. Parfois, il murmurait des phrases inachevées :

« Ce que l'Église n'a pas su faire... Mon cher curé Moreau... Il faut que les fils soient plus beaux que les pères... C'est la vraie force du pays... Rien n'est possible sans la masse paysanne... On l'oublie, cela. Progrès, oui, mais pas sans eux... ils sont tout ! »

CHAPITRE VIII

Joseph, réconforté par les chaudes paroles de M. Souillet se mit à l'ouvrage sans trop de regret :

— Après tout, songeait-il, c'est vrai : il n'y a pas de beaux ou de vilains métiers, pas de professions nobles et de professions basses ; il y a le Travail. Et toute œuvre est belle qui est utile et concourt au bien-être général. C'est à l'ouvrier d'ennoblir sa tâche.

D'ailleurs, il était bien résolu à ne point imiter la plupart de ses camarades.

— Méfie-toi, lui avait encore dit M. Souillet, on désapprend vite quand on cesse d'apprendre.

Aussi, Joseph avait-il la ferme intention de faire son métier de cultivateur avec amour, certes, mais

de se ménager des loisirs afin de pouvoir lire — surtout lire ! — et suivre les conférences et les cours du soir que faisait M. Souillet.

Elles étaient très variées, ces conférences ! Non seulement — selon son expression — le maître « entretenait » les quelques anciens élèves qui venaient le retrouver pour qu'ils ne perdissent point les notions d'orthographe acquises, ni les premiers éléments de mathématiques, mais il les poussait un peu plus loin. Il étudiait avec eux les grandes questions d'histoire générale, afin qu'ils considérassent la vie des peuples d'un peu plus haut, et pussent s'élever au-dessus de l'anecdote et des histoires de clocher... Élargir leur horizon, le cercle où ils s'enfermaient toujours... Il essayait surtout de leur donner le goût des belles œuvres d'art. Avec une lanterne à projection — payée de sa poche ! — il faisait défiler devant leurs yeux les plus beaux chefs-d'œuvre de nos artistes, depuis les superbes temples antiques, les magnifiques cathédrales, jusqu'à nos modernes essais. Pour les tableaux des maîtres, il s'était fait lui-même, en glanant dans les revues, les « Illustrations » et, toujours en les achetant de ses propres deniers, une riche collection de belles reproductions.

Enfin, certains soirs, ils lisaient ensemble, et M. Souillet les commentait, les pages de nos grands écrivains. Parfois, entre eux, très simplement, pour se distraire avec intelligence, les élèves interprétaient les personnages des pièces, jouant chacun leur rôle. M. Souillet n'embarrassait pas ces soirées d'explications pédantes et lourdes ; il disait juste

les quelques mots nécessaires pour éveiller l'attention des jeunes gens et préparer leur esprit et leur cœur. Puis il les laissait ensuite se pénétrer d'un peu de beauté. C'étaient une heure ou deux dans une atmosphère de délicatesse et de charme. Car ce qu'il voulait, c'était moins qu'ils connussent les belles œuvres — simple satisfaction de curiosité s'ils n'en tiraient d'autre profit — mais en vérité qu'ils pussent affiner leur goût et leur faculté d'émotion.

Enfin, quelquefois aussi, pour varier, il leur faisait des conférences scientifiques et pratiques sur les découvertes qui pouvaient avoir trait à l'agriculture, car il se tenait au courant des nouveautés par ses revues et faisait profiter « ses enfants » de ses propres études.

Ah ! vraiment, ceux qui suivaient les enseignements de cet homme admirable qui avait consacré toute son intelligence, tout son cœur, toute sa force à sa petite commune, pouvaient se dégager de leur héréditaire grossièreté. Paysans ! oui, sans doute, mais quels beaux jeunes hommes ! Et quelle rénovation si tous étaient ainsi retournés près de leur maître !

Malheureusement — M. Souillet s'en attristait souvent, quoiqu'il sût combien sont lents tous progrès et qu'on ne change pas le caractère d'un peuple en une génération — ils étaient trop peu nombreux. Les autres, une fois partis avec le mince bagage de leurs treize ans, ne revenaient pas plus à l'école qu'ils ne continuaient à fréquenter l'église. Ils dédaignaient l'une comme l'autre, préférant

les bals et les assemblées ! Il en faudrait du temps, à ce compte-là, pour que le monde paysan fût aussi beau qu'il le rêvait ! Cependant, le maître ne perdait point son courage, ni sa patience...

« Cela fera tache d'huile, songeait-il... tous les ans, il en revient de nouveaux. Pour peu qu'on puisse continuer ainsi, mon successeur aura tous les enfants de mes élèves et l'œuvre sera achevée. Je verrai cela quand je serai en retraite. »

Joseph qui ne pouvait comprendre, les premiers temps, la nonchalance et la sottise de tant de ses camarades, sut bientôt par lui-même quels obstacles se dressaient devant la bonne volonté des meilleurs. Il lui fallait presque du courage pour descendre le soir au bourg, après sa journée faite.

C'est que le métier n'était pas ce que M. Souillet pouvait croire. Ah ! bien sûr, considéré de loin, il s'embellissait, s'enveloppait de poésie, parce qu'on ne le voyait plus dans tous ses détails pratiques : la boue de l'hiver, le fumier, les lourds travaux par tous les temps, par la gelée rendant les doigts gourds, par la pluie trempant les vêtements, par le plein soleil, cuisant la face et le dos, les longues journées de labour au printemps et de semailles à l'automne, les heures brûlantes de juin et de juillet où il faut en hâte faucher, faner, moissonner ; les battages d'août avec leur poussière et leur crasse, les vendanges de septembre, sans compter toutes les autres besognes harassantes, cassant les reins, brisant les membres, tordant l'échine : hersages, binages, arrachages de pommes de terre, récolte des fruits, nettoyage des fossés,

pansage des bêtes aux premières heures matinales. Tout cela, pour le spectateur, était plein de charme agreste et de pittoresque... Mais c'était beaucoup moins drôle pour les acteurs eux-mêmes, qui, levés avant le soleil, trimaient tout le jour et n'avaient guère le temps de contempler les beaux paysages de neige ou les fraîches couleurs du printemps, les voluptueux après-midi d'été remplis du parfum capiteux des vergers, les soirées languissantes des automnes dorés. Le travail toujours, toujours, les pressait, sans loisirs, ne leur permettant point de s'arrêter pour saisir les belles apparences... La campagne ! sans doute, elle devait être très jolie, mais la coquette réservait ces sourires aux étrangers, aux passants, aux riches qui venaient simplement s'y reposer à l'ombre des grands arbres pendant leurs vacances. Ils avaient le temps d'en jouir, ceux-là! Ils pouvaient même s'amuser à jouer « au jardinier » ou « au fermier », jardiniers pour rire, grattant quelques planches de radis, fermiers d'occasion et durant quelques jours, pour changer d'habitudes et sans aller jusqu'à l'obligation ! Mais pour les vrais campagnards, la besogne était toujours si rude et la terre exigeait un tel travail qu'ils n'avaient plus ni le temps, ni le goût d'admirer les beaux spectacles qu'elle offrait aux autres... Ils se battaient avec elle, et sans être toujours sûrs de la victoire.

Joseph était souvent si fatigué qu'il eût préféré se coucher plutôt que de se rendre à l'école. Il lui fallait faire un effort de volonté pour ne pas se jeter au lit et dormir comme une brute sitôt le repas

du soir terminé. Mais il sentait que s'il ne réagissait pas, il allait s'alourdir progressivement. Déjà, malgré lui, ses gestes étaient plus embarrassés, ses pas plus pesants et il souffrait de cet empâtement physique auquel succéderait, s'il n'y prenait garde, un engourdissement certain de son esprit. Il s'expliquait maintenant que M. Souillet eût tant de peine à grouper ses anciens élèves autour de lui, malgré l'affection que tous lui conservaient. Il lui en faudrait de la patience... si les méthodes de travail ne changeaient pas... si les paysans ne trouvaient pas le moyen de s'organiser pour moins peiner physiquement et pouvoir se redresser de temps à autre en regardant le ciel, au lieu de rester courbés sans cesse vers le sol !

Car une fois pris par la terre, la plupart des jeunes gens se laissaient aller, ils perdaient peu à peu le goût des délicatesses, la boue qu'ils avaient aux mains laissait sa trace. Leurs doigts calleux ne se plaisaient qu'aux grossières besognes et dédaignaient de feuilleter les livres, leur cerveau bientôt manquait de souplesse, ils suivaient difficilement les explications de leur maître et devenaient hostiles à toute idée nouvelle. Ceux qui, enfants, avaient été les plus alertes, finissaient comme les autres, et se laissaient gagner par la monotonie de leur existence ; ils aimaient leur routine et leur esprit se rétrécissait au point de ne plus rien chercher au delà des limites de leur petit domaine. C'était vrai pour tous ces aînés à qui Joseph songeait : Patoué, du Chêne ; Sapian, des Chaussumeries ; Hocdé, du Chardonneret ; Cuille-

rier, de Bourdigal et tant d'autres qu'on avait cités, il y avait six ou sept ans, comme des « petits gars » très intelligents. Ah bien ! oui, s'étaient-ils ankylosés pourtant ! Bien vendre leurs produits, mettre de l'argent de côté afin d'acheter quelques lopins de terre pour « s'arrondir », devenait toute leur ambition; ils n'avaient plus d'autre idéal. Et comme distractions, la partie de cartes ou de boules — ce qui n'est pas condamnable, assurément, — mais pas une distraction spirituelle, pas une lecture en dehors du *Petit Journal* ou du *Petit Parisien*, et encore, le dimanche ! Aussi ne savaient-ils plus parler que de leurs choux, de leurs carottes, de leurs navets ou de leurs bêtes... Comme ils étaient rapidement devenus lourdauds, tant au moral qu'au physique, braillards, criards, amateurs de gros rires, de grandes lampées, courant les filles... sans élégance de sentiment ! Braves gens, certes, quoique bien « personnels » et égoïstes, courageux, travailleurs, durs à la besogne, ils avaient de grandes qualités... Mais Joseph se sentait mal à l'aise dans leur compagnie et malgré qu'il n'eût point voulu les dédaigner, il vivait de plus en plus seul, replié sur lui-même. Il ne fréquentait personne et préférait, lorsqu'il avait quelques heures de repos, le dimanche, rester à lire dans sa chambre.

— Un honnête garçon, disait-on à la fontaine, en parlant de lui ; mais un peu ours, encore plus que son père quand il était jeune.

— Oh ! c'est pas le même tempérament, répondait une laveuse. Auguste était timide, mais pas

fier comme celui-là... Joseph est bien plus « glorieux » que son père; il ne «cause» à personne.

— Ça, c'est vrai, renchérissait une troisième... et on dirait qu'il n'est point de « cheux nous ». C'est drôle, après tout, pourtant, c'est jamais qu'un fils de paysan !

***

Joseph eut bientôt d'ailleurs d'autres sujets de dégoût qui rendirent son caractère plus sombre encore, surtout qu'il fut obligé de garder sa peine tout entière pour lui. Jusqu'alors il avait confié à M. Souillet ses petits ennuis avec sa mère, les agacements de celle-ci, son manque de tendresse, son humeur acariâtre et ses exigences. Et l'affection de son maître l'avait souvent consolé. Mais il dut taire les causes de ses nouveaux chagrins... car il s'agissait de son père. Il n'avait jamais reçu de celui-ci beaucoup de caresses, mais il n'avait jamais non plus été malmené par lui. Auguste aimait bien « son gars », mais sèchement, comme le père Lancelot l'avait aimé lui-même. On avait autre chose à faire, entre hommes, qu'à s'embrasser et se dire des douceurs. N'était-ce pas ridicule?... ces manières-là étaient bonnes pour les bourgeois! On était père et fils, c'est-à-dire qu'on avait l'un pour l'autre une bonne affection puisqu'on travaillait l'un pour l'autre, et qu'on avait les mêmes intérêts ; il n'était pas utile de perdre son temps à se le répéter. On le savait. C'était une affaire entendue : « Bonjour — Bonsoir. — Ça va? — Pas

malade? — Alors, c'est bien. — Au travail ! » Il faut réserver pour les grandes occasions : certificat d'études, première communion, tirage au sort et mariage, les preuves d'affection un peu plus tendres...

Les deux hommes s'étaient donc bien entendus jusqu'ici. La vie à Brétignolles était possible sans être gaie. Mais peu à peu, et sans qu'il y eût de raison apparente, Auguste changea de caractère et d'allures. L'existence, d'abord pénible, finit par devenir intolérable, avec des scènes violentes presque chaque semaine entre Thérèse et son mari.

Celui-ci avait connu un très grand bonheur, au début de son mariage. Non seulement il avait eu la révélation de l'amour sensuel, si ardemment attendu en dépit de sa timidité, mais cette joie lui avait été donnée par une femme que son imagination lui avait montrée plus belle et plus fine que toutes les autres ; une de celles dont il n'aurait jamais espéré cueillir même un baiser... Et c'était cette jolie, cette délicate fille à la peau douce et parfumée que lui, Auguste, il avait couchée dans son lit...

Mais sa fringale s'étant peu à peu calmée, il eût fallu que son sentiment entretînt son désir. Or, au contraire, son adoration devint beaucoup moins vive par la faute de Thérèse qui s'appliqua à s'empaysanner, perdant ainsi à ses yeux une partie de son charme. Auguste, qui avait acquis beaucoup d'assurance, osa regarder les autres femmes avec plus d'audace ! Et les comparaisons ne furent pas en faveur de la sienne. Dès lors, il ne fut plus

retenu à la maison, où Thérèse l'ennuyait souvent. Il se mit à courir les foires sous prétexte de marchés plus avantageux et pour faire, disait-il, le commerce des bestiaux. Puis, ses absences se multiplièrent au fur et à mesure que Joseph grandissant put le suppléer au travail, et Thérèse eut beau murmurer et bougonner, elle ne réussit pas à le retenir.

Bien entendu, toutes ces sorties furent occasion de dépenses et d'amusements. Souvent, Auguste rentra très tard et échauffé... avec un peu de vent dans les voiles.

Ces jours-là, il n'était pas méchant, mais braillard, taquin ; il se donnait du ton et aimait à se faire servir. Thérèse n'accepta pas les choses avec patience ; au lieu de s'y prendre habilement, elle le reçut avec colère, et le résultat fut juste à l'opposé de ce qu'elle voulait. Aux sorties suivantes, Auguste rentra plus bruyant encore. Un beau soir même, il revint complètement ivre, couché dans le fond de sa carriole. La jument l'avait heureusement ramené toute seule, trouvant d'instinct sa route. Elle vînt s'arrêter juste à l'entrée de la maison, ayant l'air d'inviter les gens à descendre son maître...

Thérèse fut prise d'une rage terrible en voyant son mari en cet état, au point que malgré les timides remarques de Joseph, elle ne voulut pas qu'on prît la précaution de le déshabiller et de le mettre au lit. La jument dételée, la voiture, avec le patron endormi, fut rangée à sa place, dans la remise.

— Il y cuvera son vin, déclara Thérèse, mais je ne veux pas de lui dans ma chambre. Les étables sont faites pour les animaux, les maisons pour les gens!

Auguste passa donc la nuit dehors, — c'était l'été, heureusement, — mais le lendemain, profondément humilié, il eut contre sa femme une sourde rancune qui lui donna tout à coup l'envie de la gifler. Et plutôt que de se laisser aller à ce geste, il descendit au bourg, faire la manille chez Raintif.

A partir de ce moment, ce furent entre les deux époux de perpétuelles querelles, à propos de rien, à propos de tout. Auguste, en somme, ne disait pas grand'chose, mais Thérèse ne cessait de crier, jusqu'à ce que, las de ses reproches, il s'en allât sans rien dire... Le « Lion d'or » n'eut plus de meilleur client. Son travail fait, il partait chaque soir et rentrait tard pour souper seul et se coucher. Mais la vie était devenue insupportable pour Joseph placé entre ces deux êtres sans cesse en bataille, quand enfin une dernière histoire mettant le comble à son dégoût, lui fit prendre une suprême résolution.

*
* *

Auguste, au cours de ses sorties, ne se gênait pas pour « courir la gueuse ». Le timide puceau d'autrefois était maintenant un véritable don Juan campagnard. Il avait de l'argent et savait la manière de fléchir les plus rebelles vertus. Dans ses tour-

nées par les fermes, pour acheter bœufs et vaches, ou dans les différentes villes où il suivait les marchés, il s'était assuré les bonnes grâces de femmes et de filles toujours prêtes à jeter leur cotillon par-dessus les haies — opulentes filles de ferme ou gaillardes servantes d'auberge, coquettes et de sang chaud. Oh ! elles ne manquaient point et ne faisaient pas de manières! Ça le changeait de son acariâtre épouse qui, depuis sa dernière grossesse mal réussie, s'était encore amaigrie et parcheminée, et ne l'admettait plus dans son lit lorsque les chopines et les « fillettes » le rendaient trop entreprenant.

A ces amours faciles, Auguste avait pris le goût de la luxure et de la débauche. Cependant, il avait eu jusqu'alors la pudeur de choisir ses maîtresses assez loin de sa demeure et pas même « sur Drazé ».

Or Ernestine ayant vieilli, Thérèse se décida, malgré son désir d'économie, à prendre une domestique de plus, comme autrefois, et à l'assemblée de la Saint-Jean, elle « loua » une fillette de seize ans, Marie Lecoutre, dont les parents étaient de pauvres journaliers de Belval. Dès l'âge de huit ans, Marie avait dû s'en aller en place : elle était l'aînée de sept petits frères et sœurs, il fallait qu'elle gagnât sa vie le plus tôt possible. On l'avait donc gagée comme petite « pastoure » pour la nourriture et trois paires de sabots par an, chez maîtresse Naulet. Mais quand Marie avait eu ses dix ans, Lecoutre avait voulu faire augmenter ses gages et maîtresse Naulet s'y était obstinément refusée. Lecoutre s'était entêté, et la petite Marie était sortie de sa place.

Alors, elle s'était gagée ailleurs et à partir de ce moment, comme la plupart de ses pareilles, avait changé de place tous les ans, passant de ferme en ferme, sans s'attacher à ses maîtres. Elle avait donc grandi sans caresses, car toujours chez les autres où rien ne lui appartenait en propre, pas même son lit ! Encore avait-elle eu la chance de ne point tomber chez des patrons brutaux qui l'eussent pu battre. Cela ne lui était jamais arrivé, mais personne non plus ne l'avait embrassée depuis ses huit ans. Sa vie d'enfant avait été toute blanche, toute froide, sans émotion, sans joie ni douleur. Et sa mère l'avait auparavant si peu dorlotée que son cœur était tout vide, sans qu'elle pût savoir si un jour il se remplirait de tendresse. C'était comme une cloche qui, n'ayant jamais vibré, eût ignoré toute la richesse de son métal.

Mais lorsqu'elle arriva à Brétignolles, elle allait avoir seize ans ! l'âge où l'on ne peut plus vivre sans affection. La petite fille indifférente et insensible faisait place à l'adolescente chez qui naît spontanément le besoin d'aimer.

Malheureusement, la pauvre gamine était sans défense. Elle ne savait rien de la vie, c'était une vraie plante des bois, poussée toute seule ; on ne lui avait jamais parlé que pour le travail. Son intelligence n'était point capable de contrôler ses instincts, de la guider habilement au mieux de ses intérêts, et elle devait fatalement subir la loi de ses désirs.

Un autre danger la menaçait d'ailleurs, maintenant qu'elle était femme : elle était jolie et d'une

saine vigueur de brune. Ses yeux étaient très noirs, un peu trop chauds, et leur regard ardent. Il semblait qu'elle fît naître autour d'elle comme une vibration... on ne pouvait la regarder sans trouble. Sa chevelure dégageait naturellement une odeur pénétrante, comme si elle l'eût parfumée des senteurs sylvestres au matin. Et comme elle ignorait tous ses charmes, elle demeurait sans coquetterie, mais sans fausse pudeur, ce qui la rendait plus attrayante encore. Elle allait et venait, par la ferme, montrant ses beaux bras nus légèrement ambrés, ses épaules et sa jeune poitrine découverte et libre, laissant deviner tout son corps souple sous ses légers vêtements.

Tout de suite, Joseph fut charmé par Marie, — il avait dix-sept ans ! — mais il n'osa avouer ses premiers émois à la jeune servante. Elle-même le trouva de son goût... Quand elle était près de lui et qu'il la regardait, elle avait comme un chatouillement par toute sa chair, et sa poitrine se soulevait. Elle eût voulu qu'il la serrât très fort et lui fît du mal, ou l'embrassât, ou la mordît, ou la caressât doucement, ou la battît, elle ne savait pas très bien au juste. Seulement, il était le maître... elle avait l'habitude d'attendre les ordres. C'était à lui de commander, d'exiger tout de suite. Oh ! elle lui obéirait avec tant de joie, quoi qu'il ordonnât ! Pourquoi ne lui demandait-il rien?

Souvent, elle surprenait son regard fixé sur elle, sur sa nuque, sa poitrine, ses hanches, un regard qui la possédait et la faisait frissonner de

plaisir... puis qui s'échappait aussitôt, comme honteux d'être deviné.

Les deux jeunes gens restèrent ainsi l'un près de l'autre, vécurent l'un à côté de l'autre sans se rien dire, ni rien oser, l'un trop timide, l'autre trop soumise. Mais, dans le silence, tandis que l'amour de Joseph s'embellit de poésie et qu'il rêva de tendresses pures, de chastes baisers, l'inquiétude sensuelle de Marie s'exaspéra au contraire. Elle eut de brusques désirs, des envies brutales d'offrir sa chair. Lorsqu'elle était seule dans les pâtures où paissaient les bêtes, elle se roulait dans l'herbe, dont elle cherchait la fraîcheur calmante ; puis elle se dressait, laissant la brise glisser par l'encolure vague de sa chemise et frôler ses seins de caresses légères ; elle aspirait à pleins poumons, bouche et narines ouvertes, l'âcre parfum qui venait des bois, tout chargé de voluptueux effluves. Et lorsque, rentrée à Brétignolles, elle retrouvait Joseph qui ne devinait pas l'appel inconscient de ses yeux, elle avait contre lui de sourdes colères qui la poussaient à se venger de son dédain.

***

C'est alors que survint le douloureux événement qui, faisant perdre à Joseph tout espoir et tout courage, le chassa du pays...

Dès les premiers jours, après l'installation de la jeune domestique à Brétignolles, Auguste avait remarqué la beauté de Marie et le charme provocant de la jolie fille que l'innocence rendait plus

désirable encore. Par un dernier scrupule, il avait essayé de se donner le change, en faisant plusieurs tournées de débauche. Mais les maîtresses qu'il avait revues ne lui avaient point fait oublier la jeune servante dont il se sentait de plus en plus épris et qui, demeurant chez lui, lui offrait la perspective de voluptés faciles. Son désir s'exaspéra au point qu'il n'eut bientôt qu'une pensée : séduire l'enfant, et au besoin, l'obliger à subir sa passion si elle ne se donnait de bonne volonté.

Il chercha d'abord à l'attirer en se montrant aimable, pour que disparût entre eux toute gêne de patron à domestique. Il se fit obligeant, ne lui commanda pas de trop lourdes besognes et se permit même quelques caresses significatives. Quand il passait près d'elle, il lui pinçait le menton, lui donnait des tapes légères sur les fesses, lui chatouillait le cou. Mais la fille feignait de prendre ces gestes pour les plaisanteries d'un maître bon garçon, et se sauvait en riant.

Auguste s'agaça de la malice de la jeune fille. Après avoir fait inutilement des avances, il guetta tout simplement l'occasion de brusquer les choses. Et à la campagne, l'espace est si libre qu'elle ne pouvait manquer d'être facile !

Un jour, en effet, sachant que Thérèse était au bourg, chez sa mère, Auguste laissa Joseph avec le garçon Victor, occupés à tailler une vigne et revint à Brétignolles. Ernestine était à la fontaine avec les laveuses, Marie devait être seule...

Il la trouva dans la grange en train de couper des betteraves.

Alors les choses se passèrent très rapidement. Marie ayant sursauté quand « le maître » était apparu à la porte de la grange, il lui dit :

— Je te fais si peur que cela ?

— Ah ! ma foi non, mais je vous croyais avec les hommes. Y a personne ici, la maîtresse est au bourg.

— Je le sais, fit Auguste, c'est pour cela que je suis rentré... je voulais voir si ton galant était venu te retrouver.

— Mon galant ! coupa Marie en riant, je n'en ai point, vous le savez bien. Je ne suis pas « assez bien de chez moi » pour cela !

— Oui, mais t'es jolie et ça vaut mieux que d'être riche. Avec des yeux comme les tiens, une goule comme ça, une poitrine pareille... ce doit être fameux de faire l'amour, et j'en sais qui paieraient cher. Tiens, regarde-moi ces nichons tout blancs, ajouta-t-il en s'approchant et en glissant ses doigts par la chemise entre-bâillée... c'est ferme et mignon.

Puis, avant que Marie ait eu le temps de se reculer et de dire un mot, il la prit dans ses bras et lui ferma la bouche d'un baiser.

Elle voulut cependant résister :

— Ben, qu'est-ce que vous faites? dit-elle faiblement... Si on nous voyait... Oh non ! pas ça, ajouta-t-elle en réponse à un geste précis de son patron.

— Bast, reprit Auguste, sans desserrer son étreinte, y a pas de danger, puisqu'il n'y a personne ici. Laisse-moi te biser un brin... je suis revenu pour

ça... t'es si mignonne, tu me fous le sang en folie... Et puis quoi, t'es d'âge à connaître l'amour... Veux-tu être à moi, je te donnerai tout ce que tu voudras.

En même temps, ses doigts exploraient le corps de Marie qui frémit et murmura très faiblement avec des larmes dans la voix :

— Oh ! non, non, faites pas cela !

Mais déjà Auguste sentant fléchir la résistance de la petite bête voluptueuse, l'enlevait dans ses bras et l'emportait au fond de la grange, dans le fenil. A grandes enjambées, il passa sur les bottes de foin renversées et s'enfonça, toujours portant son fardeau, vers le coin le plus obscur. Et ses lèvres mordaient les lèvres de Marie, tout éperdue, n'osant crier... d'ailleurs soumise déjà au mâle qui, l'ayant posée sur le lit souple d'herbe sèche, s'empara d'elle en lui murmurant à l'oreille :

— Je te veux, ne te refuse pas, et tu seras la maîtresse ici.

* * *

Après cette première chute, Marie n'osa pas se révolter. Auguste la poursuivait sans cesse, aux champs, à l'étable, ou, le soir, lorsque tout le monde était couché, soit qu'il fît sa ronde habituelle pour voir si tout était en ordre dans la maison et les dépendances, soit qu'il se glissât jusqu'à la chambre où couchait la jeune fille derrière la laiterie, en revenant de chez Raintif, sa partie faite.

Marie subissait cet homme qu'elle ne pouvait aimer, mais qui était le maître. Est-ce que les filles de son état n'étaient pas nées pour obéir, et faites, quand elles étaient jolies et appétissantes, pour être bousculées sur les foins. Certaines, d'ailleurs, en étaient très fières... c'était leur seul privilège d'être celles que les hommes préféraient à leurs ménagères, les vraies amantes, filles libres, faisant l'amour pour l'amour, pour la joie de se sentir vivre, sans vice ni retenue, mais tout entières abandonnées, chair offerte et palpitante. Elles n'avaient rien, pas le moindre sou à elles, elles n'étaient que des domestiques, mais elles étaient les plus riches dans leur pauvreté, car elles offraient de magnifiques fêtes à leur corps.

Elle, la petite Marie, avait du chagrin, mais elle ne pouvait se refuser, car elle savait bien qu'on la chasserait. Où irait-elle? Que diraient ses parents? Elle serait battue ! Alors, muette et résignée, elle acceptait les brutales étreintes de son patron, et souvent pleurait en songeant à la joie qu'elle eût eue de se donner tout entière à l'autre... le fils... qu'elle aimait de tout son cœur et qu'elle fuyait sans oser le regarder.

Joseph sentit que quelque chose l'avait éloigné de Marie. Quoi? il ne pouvait supposer la vérité mais au chagrin qu'il ressentait déjà, il ne pouvait manquer de connaître que la brisure était grave. Et il voulut savoir !

Un jour que Marie était dans le grand champ de choux verts, derrière la maison, en train de casser les larges feuilles dont se devaient, le soir, nourrir

les vaches, il l'aperçut, le dos courbé au-dessus de l'océan laiteux des vastes palmes, et s'en alla la rejoindre, sous prétexte de rapporter le lourd paquet des feuilles nouées dans son tablier bleu.

— Passe-moi cela, Marie, dit-il, quand il fut près d'elle. C'est lourd et tu n'as pas pris la brouette.

Elle le laissa charger le fardeau sur sa tête et marcha, sans parler, dans le sillon parallèle.

Alors, il dit d'une voix émue, mais en s'efforçant de sourire :

— Je ne sais pas pourquoi, Marie... on dirait que tu me fais la tête depuis quelque temps.

— Moi? Où prenez-vous cela, Joseph? fit-elle toute rougissante.

— Où je le trouve, Marie... tu me fuis. Je ne puis plus t'approcher, à peine te parler... il me semble que ça te déplaît.

— Oh ! non, ça ne me déplaît pas, interrompit-elle d'une voix malheureuse.

Joseph s'arrêta un instant et fixa la jeune fille, mais elle continua de marcher, la tête basse.

— Marie, reprit Joseph, écoute-moi... Je veux te dire une chose que je n'osais pas...

Mais Marie ne s'arrêta pas et feignant de n'avoir rien entendu, hâta le pas car ses yeux se remplissaient de larmes, puis se mit à courir vers la ferme.

Alors Joseph, navré, n'insista plus... Se moquait-elle de lui? Sans doute s'était-il trompé sur les sentiments de la jeune fille, et il eut contre elle un brusque mouvement de colère.

Il devait être bientôt fixé.

Un soir, il s'était attardé à bavarder — la conférence terminée — avec M. Souillet qu'il avait aidé à rouler son écran à projections et à ranger ses vues. Il était plus de minuit lorsqu'il rentra à Brétignolles où depuis deux heures déjà tout le monde devait dormir. Auguste lui-même était sans doute revenu de chez Raintif.

Lorsqu'il eut poussé le portail doucement, et en appelant tout bas le grand Bosquet — le chien de berger successeur du vieux Pâtureau — afin qu'il ne se mît pas à hurler, Joseph se dirigea à pas légers vers la porte principale du bâtiment.

Tout à coup, il s'arrêta, surpris. Une lumière filtrait sous les contrevents d'une des fenêtres des servitudes. Y avait-il quelqu'un dans la laiterie... à cette heure? Mais ce n'était pas même la fenêtre de la laiterie qui était éclairée : c'était... la chambre de Marie... près de l'étable aux bœufs. Que pouvait-elle faire? Était-elle malade?

Pourtant, dans la maison, tout était tranquille et éteint. Chez sa mère... chez Ernestine également. Alors !... un soupçon lui coupa le cœur d'une douleur aiguë qui lui fit du mal comme un coup de couteau, et, malgré sa volonté, il ne put résister au désir de s'approcher... pour être certain, pour se faire plus de mal encore, ou pour se libérer au contraire de ce soupçon mauvais.

Sur la pointe des pieds, en se coulant le long des bâtiments, il vint jusqu'à la fenêtre au bas de laquelle poussait un buisson d'aucuba. Puis il écouta... Rien, seul le vent murmurait à la pointe

des cormiers, apportant du lavoir le clapotis de la chute d'eau du Moulinet. Dans la chambre, point de bruit.

Poussé par une curiosité dont il se faisait honte et qui conduisait ses mouvements en dépit de sa résistance, il eut l'idée d'écarter lentement un des volets de bois, car il venait de s'apercevoir que Marie ne les avait pas accrochés.

Mais au moment où il allongeait le bras, la lumière s'éteignit dans la chambre. Il entendit des allées et venues furtives, mêlées de chuchotements. La porte donnant sur la laiterie s'ouvrit... puis celle de la laiterie même qui fut refermée à clé, de l'intérieur... Un homme apparut, hésita un instant, surpris par l'obscurité et, à grands pas souples, coupa à travers la cour vers la fontaine pour revenir ensuite par un crochet à angle droit vers l'entrée de la maison principale.

Joseph, accroupi derrière la touffe d'aucuba, n'avait pas fait un mouvement, afin de n'être pas découvert. Tout d'abord, il n'avait pas reconnu, dans l'obscurité, l'homme qui sortait de chez Marie, mais lorsqu'il le vit franchir la porte d'entrée, il comprit. Son père ! Son père !

L'horreur et le dégoût nouèrent sa gorge, il ne put crier. Ses poings se crispèrent, tendus vers la maison qu'il maudit, puis vers la chambre où il eut envie tout à coup de se précipiter pour prendre à la gorge celle qui y était endormie déjà, probablement, et qui avait sali sa jeunesse, sali son rêve... la petite Marie jolie, fraîche comme une fleur de printemps, et qui avait accepté de se vautrer dans

son lit de fille, avec cet homme... son père ! Il eut aux lèvres des mots ignobles qui lui parurent empester sa bouche et pour ne pas tuer cette garce qu'il se prenait à haïr, il s'enfuit, sans savoir, à travers champs...

Après avoir couru longtemps, il revint inconsciemment vers la maison, mais ne voulut point monter à sa chambre et s'en alla se jeter dans le fenil... Alors ses nerfs peu à peu se détendirent et sa colère cédant à son chagrin, il se mit à pleurer. La nuit passa sans qu'il quittât son coin où, blessé au cœur et désespéré, il mesura tout son malheur. Comme il se trouvait seul, abandonné ! A part son maître — qu'il voyait si peu ! — et son pauvre vieux grand-père Lancelot, bien cassé depuis quelque temps, il n'avait point d'amis. Cette solitude lui était très pénible et pourtant il sentait bien qu'il serait de plus en plus différent de tous ceux qui l'entouraient ! Il n'avait point leurs goûts, il ne trouverait jamais à la campagne le bonheur qu'il avait espéré. Sans doute, M. Souillet avait-il raison de vouloir que le monde paysan s'élevât au-dessus de sa condition actuelle, mais il n'était pas près de réaliser son rêve ! Car Joseph avait l'impression qu'autour de lui, tout n'était que fumier et boue. Quel homme serait assez puissant pour nettoyer le village ? Pour lui, c'était fini, il n'y pouvait plus vivre et il allait quitter Brétignolles... Partir, le plus vite possible, de cette maison où il n'avait jamais été heureux... partir pour n'y plus jamais revenir !

Déjà le petit jour blanchissait le seuil de la

grange, Joseph quitta son lit de foin, sa décision prise. Il avait dix-neuf ans et ne craignait pas l'ouvrage... A la ville, il irait gagner sa vie, domestique chez les autres, plutôt que de rester ici; il ne voulait revoir ni son père, ni sa mère, ni Marie... Alors, il monta doucement à sa chambre, fit un petit ballot de son linge, prit les quelques sous qu'il avait gagnés et mis de côté, et s'enfuit à toutes jambes vers la gare, où il prit le premier train du matin.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

Et la guerre éclata !

C'était par une chaude après-midi ; Drazé ignorant les événements était au travail, silencieux et actif. Seuls, inquiets et nerveux, M. Tasselin, M. Souillet qui remplissait les fonctions de secrétaire de mairie, et quelques autres notables du village tenus au courant par la lecture quotidienne de leur journal ou par leurs relations avec les autorités du département, prévoyaient l'imminence de la grande catastrophe. Et M. Tasselin disait aux amis qui l'entouraient :

— A quoi bon nous leurrer? c'est hélas certain, nous aurons le message officiel probablement ce soir !

On eût dit que si les hommes ne se doutaient pas encore de ce qui se préparait, la nature sentait s'approcher la grande mort. La campagne était triste et haletante sous le soleil trop vif. C'était

une de ces après-midi de chaleur lourde, où la lumière brûle l'herbe et les feuilles, roussit les pampres, flambe les buissons de genêt dans les landes, et jette sur les routes blanches comme des coulées de métal ardent qui dévore les yeux du voyageur.

Tout se tait, les fenêtres sont closes et les contrevents tirés aux façades de tuffeau des métairies éclatantes de blancheur; les granges et les étables, portes fermées, semblent désertes; les fermes silencieuses, inhabitées. On les croirait abandonnées si, au pas des portes incendiées de soleil, des « bouillées » de dahlias n'inclinaient leurs couronnes flétries et sur les fiches des égouttoirs, les pots à lait, goule renversée, ne séchaient leur grès brun. Avec, peut-être, sur la haie des enclos, quelques pièces de linge — chemises ou mouchoirs — jetant leurs taches blanches, un chat qui bondit à travers le chemin, un coq isolé se promenant à pas lents et précieux, c'est tout ce qui indique que les maisons ne sont pas sans vie.

Mais cette vie s'est éloignée pour les derniers travaux de l'été, les plus pressants... Ce sont les dures journées de moisson qui ne laissent personne au repos. Tous, les petits comme les grands, malgré la chaleur qui tarit les sources, ont leur tâche à faire et ne rentrent que fort tard, harassés, les bras rôtis, la nuque et le dos cuits, la gorge et la poitrine en feu...

Il règne un tel silence sur les routes que le voyageur a l'impression de traverser un pays désert, dévoré par l'incendie et qu'une gêne, comme une

sorte de crainte mystérieuse de je ne sais quel danger imprécis, augmente son malaise physique. Il lui tarde d'arriver au village proche et il se coule le long des haies pour hâter le pas...

C'est sur un de ces silences que, tout à coup, éclata la voix du tocsin aux lentes et lourdes affirmations, répétant en son bourdonnement martelé de coups de poing, la cruelle vérité.

Il y eut, par la campagne, un premier moment de stupeur. Les travailleurs courbés sur la terre se redressèrent et se regardèrent sans comprendre.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Sur toute la commune, ce fut une minute de complète immobilité. Puis, les bras au front pour abriter leurs yeux, les travailleurs essayèrent de voir autour d'eux la cause du tocsin... Accident? Incendie? Il ne semblait pas. Tout était tranquille jusqu'à l'horizon. Pourtant les clochers maintenant se répondaient de village à village, mêlant dans l'air tout secoué de frissons, leurs bourdons, leurs vagues de voix... et les cloches insistaient, insistaient...

Et, sans qu'on sût par où était venue la nouvelle — peut-être avait-elle été jetée tout simplement au passage par un cycliste — partout jaillit ce cri étouffé : « La guerre ! la guerre ! » On eût dit que, spontanément, toute la campagne eût connu son malheur.

Alors, on abandonna le travail afin de venir au bourg, savoir si la nouvelle était exacte. Lâchant leurs outils, les paysans en sabots accoururent au village par toutes les routes, le cœur battant,

la gorge serrée... « La guerre ? Vraiment ? » Mais non ! C'était tellement énorme qu'aucun n'y voulait croire encore...

Ils durent se rendre à l'évidence dès leur arrivée au « pavé ». Tous les villageois étaient sortis des maisons et, par groupes, bavardaient à voix basse. Déjà des femmes pleuraient. Enfin, à la mairie, dans la boîte aux affiches de mariage — cruelle ironie — Darnaud avait cloué la dépêche de mobilisation... Il n'y avait plus aucun doute. Les hommes assommés, sans savoir au juste ce qui leur arrivait, relisaient la dépêche plusieurs fois et regardant les nouveaux venus, murmuraient : « C'est vrai, ça y est ! » Puis, tête basse, ils s'en retournaient, et tout en songeant encore : « C'est pas possible, c'est pas possible », revoyaient en pensée, dans leur livret militaire, le fascicule impératif avec ces mots : « Partira le deuxième jour. »

On n'eût jamais pensé que cela pût se réaliser « pour de bon »... Militaire ! on l'avait été pendant son temps de service, et puis aussi pendant cette farce des vingt-huit jours qui étaient comme des vacances et des parties de plaisir ; on l'avait été parce qu'être soldat, pour un homme, cela faisait partie de sa vie et qu'il le fallait, pour se dégourdir en passant par la ville avant de s'installer, se marier et travailler sérieusement. Une manière de collège pour tout le monde, avec de grandes séances de jeux : les écoles de tir, les manœuvres où les ennemis étaient des copains avec lesquels on buvait de bons coups après la

bataille... Sans doute, les chefs, parfois, avaient prononcé des paroles enflammées : « Quand la guerre éclaterait, l'heure de la revanche sonnerait ! » mais c'était bien obligé qu'ils parlassent ainsi. C'était leur métier qui le voulait, comme celui du curé qu'il parlât de l'Enfer ! On les avait écoutés, avec un sourire, raconter leurs blagues, le principal étant de ne pas se faire « foutre dedans » pour une plaque de ceinturon mal astiquée ou un paquetage mal monté. Voilà qui comptait ! Avec les permissions de vingt-quatre heures ! Le reste, la guerre : baliverne !

Vérité aujourd'hui. Demain, le départ, deux jours de vivre pour rejoindre et puis, ensuite... l'inconnu, la bataille... Savait-on ?

Oui, mais... et la maison, les affaires ? quelles dispositions prendre ? Comment s'organiser ? Il n'y avait pas même moyen, puisqu'il fallait partir le lendemain... « Ah ! nom de Dieu ! »

Alors tant pis, c'était fini. Adieu ! On laisserait tout en plan, ce n'était pas la peine de réfléchir, puisqu'il n'y avait rien à faire... Le hasard ! On verrait après... si...

Mais la soirée fut triste au village ; la nuit tomba plus silencieuse... Les rassemblements s'étaient d'eux-mêmes dispersés. Après les premiers moments de désarroi bruyant qui avaient jeté les gens les uns au-devant des autres, peu à peu chaque famille s'était repliée sur elle-même, en silence. Personne n'était sorti après le dîner, les portes étaient restées closes... Et dans chaque maison, tandis que les gosses jouaient, l'homme avait pris

sa femme dans ses bras sans rien dire, en la serrant plus fortement que jamais sur son cœur...

Car jamais peut-être les époux ne s'étaient autant aimés !

*
* *

Les trois jours qui suivirent furent bruyants et l'on aurait pu même les croire joyeux ! Deux trains spéciaux emmenant vers le chef-lieu du département, centre régulateur, les mobilisés de la région, passaient à la gare de Drazé, l'un à huit heures, l'autre à midi, et durant toute la matinée des carrioles sillonnaient les routes. Il en venait de toutes les fermes de Drazé et des communes voisines, chargées de jeunes hommes que conduisaient leurs pères. Dès la barrière de leur enclos franchie, voulant paraître forts malgré leur chagrin, ils se mettaient à brailler et à chanter pour s'étourdir, car ils apercevaient au seuil de la maison la silhouette de la femme ou de la fiancée dont ils avaient eu tant de peine à se séparer. Mais leur chant s'enrouait dans leur gorge et ils étaient obligés, en arrivant au Café de la Gare, de se donner du ton, bien que Raintif les y eût déjà conviés au passage du Carrefour. En attendant le train et jusqu'à la dernière minute, il fallait se réjouir et le cabaretier ne parvenait pas à satisfaire tous ses clients. Les bouteilles et les « fillettes» filaient avec une rapidité incroyable : on trinquait avec tous les nouveaux venus.

Et tous ces pauvres gars que l'émotion du départ bouleversait et qui, malgré eux, pensaient encore à

celles qu'ils venaient de quitter avec les petits, se laissaient facilement gagner par l'énervement, plutôt que par l'ivresse.

Bientôt, leur vieux fond d'enthousiasme facile et de crédulité les poussait aux extravagants espoirs de brillantes chevauchées, de victoires superbes où ils se couvraient de gloire comme les grands ancêtres de leurs manuels d'histoire dont ils avaient lu les hauts faits du temps qu'ils allaient à l'école. Sans savoir exactement pourquoi ils partaient en guerre et parce que leur surexcitation les rendait batailleurs, ils se sentaient pris tout à coup d'une haine ardente contre l'ennemi, et l'âme assoiffée de violences. Ah! ils allaient voir, les Prussiens, avec leur sale Guillaume, si on n'allait en faire qu'une bouchée. Berlin ! bast ! on irait au petit galop, en leur mettant, à ces salauds, les tripes au vent. Et parmi les gueulements, les gros mots, les injures à l'adresse des Pruscos — car on ne connaissait point encore le mot : Boche — dans la grande salle du café et sur la route où la salle déversait son trop-plein, montaient des lambeaux de chants guerriers :

Jamais les Prussiens n'auront
Les gars de la classe,
Jamais les Prussiens n'auront
Les gars du canton !

ou la malheureuse *Marseillaise* estropiée dans ses paroles, hurlée à pleines voix fausses, mais dont le

rythme et les éclats mettaient comme toujours du feu aux veines des braillards.

Puis, c'étaient de gros rires où il y avait comme un écho du glouglou des bouteilles bues, des plaisanteries terribles, avec déjà le ricanement mauvais des vengeances sanglantes :

Guillaume, Guillaume, il est foutu...
On lui coup'ra... les c....... au ras du c... !

Conduits par leur habitude de rendre dociles et domestiques leurs animaux en les châtrant, tous ces paysans ne voyaient, en effet, que cette sanction suffisante pour punir l'unique responsable de la guerre, l'homme-monstre, le démon...

Bientôt un coup de sifflet, long, net, arrogant et que l'écho prolongeait... et le silence se faisait brusquement, comme si cette voix soudaine qui déchirait l'air eût glapi : « Assez ! »

Puis, au petit pont coupant la ligne à 600 mètres, apparaissait tout à coup, altière et ventre en avant, la machine soufflant ses lourds flocons de fumée noire et la longue queue des wagons dociles, empressés à suivre. Une demi-minute encore et le train entrait lentement en gare. Alors, les portières s'ouvraient au milieu des drapeaux et des branchages courant le long de la rame; sur le quai, sautaient les mobilisés ramassés à Lézigné, Durtal, Bazouges et les environs. Et les hurlements reprenaient, mais trop fort, trop « gueulés », sonnant faux... cris lamentables de gens qui voulaient braver, qui avaient bu pour la plupart, afin de ne

point paraître faibles et lâches devant leurs camarades... et dont l'âme, au fond d'eux-mêmes, était désolée. Oh ! le cœur gros des hommes qui n'osent pas pleurer parce qu'on se moquerait d'eux et la lourdeur des larmes qui tombent sur le cœur. Aussitôt, le Café de la Gare se vidait. Par paquets d'abord, les gars de Drazé s'en allaient vers le train qui semblait les attendre, mais presque tout de suite, à peine le passage à niveau franchi, ils se divisaient, s'émiettaient, par deux, père et fils... pour les dernières accolades.

Et le train repartait, drapeaux flottants, parmi les clameurs où se cachaient des sanglots.

***

En peu de jours, le village se vida, perdant toute sa force. On eût dit un être vivant dont le sang s'évadait par une blessure large ouverte, et sans qu'il fût possible d'enrayer l'hémorragie. Les gros départs enlevèrent tous les hommes jeunes : l'énergie véritable de Drazé, et le bourg fut tout de suite comme un pauvre corps inerte, paralysé, à demi mort.

Cependant, sa plaie suinta longtemps encore, inguérissable. Mais ce ne fut plus qu'un écoulement silencieux. Les vieilles classes partirent, à leur tour mobilisées, et les maisons qui, les dernières, avaient conservé leurs maîtres, les perdirent les unes après les autres, fermèrent leurs ateliers, leurs granges, gagnées par le silence de leurs voisines.

Alors la machine complexe qu'était la commune

s'arrêta, complètement détraquée. En plein labeur, les rouages principaux sautant, son mouvement fut paralysé. Drazé ressembla au vieux moulin abandonné dont il ne restait plus, sur le Moulinet, que l'axe de bois vermoulu de la grande roue à aubes, quelques palettes au bout de deux ou trois rayons rigides comme des bras de squelette et quelques tiges de fer rongées par la rouille. Tel fut le village avec son carrefour vide, ses grandes routes désertes, ses fermes closes, ses charrues abandonnées au coin des champs, couchées sur le côté, au bout d'un dernier sillon, ses tombereaux qu'on n'avait pas eu le temps de remiser et dont les bras levés semblaient implorer le ciel. Tout travail fut suspendu. Aussi bien, après les dernières javelles rentrées par ceux qui n'étaient pas partis tout de suite, pouvait-on croiser les bras. Bientôt, avec l'hiver, viendrait l'époque du repos : les préparations, les labours, on s'arrangerait pour les faire... s'il était nécessaire. Mais « Ils » seraient bien revenus avant ce temps-là, tout de même ! Ça n'allait pas traîner cette guerre, avec le matériel moderne. Six semaines, deux mois : pour la Toussaint au plus tard, les hommes seraient certainement rentrés. L'arrêt de la vie n'était donc, croyait-on, qu'une syncope dont Drazé allait bientôt sortir : il était inutile de se tourmenter pour le travail. D'ailleurs, eût-on voulu faire la besogne que cela eût été impossible pour l'instant : les fermes étaient démontées, plus de bras et plus de harnais. La mobilisation avait pris les travailleurs et les réquisitions enlevaient maintenant

les meilleurs animaux. Sans doute payait-on ceux-ci un bon prix : l'argent ne manquait point, mais bien des travaux ne pouvaient être faits. Il fallait donc attendre puisque de toute façon on ne pouvait rien de mieux.

Ainsi, durant les premiers mois, rien ne vint distraire le village de sa tristesse. S'il y eut quelques individus qui, profitant justement de ce qu'ils étaient membres des commissions de réquisition, s'offrirent au canton de fines parties ; si ces dames, Maud en tête, qui avaient organisé un petit hôpital bénévole avec une dizaine de lits ramassés dans le village, se réjouirent de recevoir quelques blessés légers, trouvant ainsi l'occasion de rompre la monotonie de leur existence ; ces « bourgadins » insouciants qui n'avaient personne des leurs à la bataille, furent peu nombreux.

Et l'angoisse du bourg grandit encore quand les premières nouvelles se précipitèrent.

Ce fut d'abord la mort de Baillou, le premier atteint, ce bon rigolo de Baillou dont le piston avait fait sauter tant de filles ; puis la blessure de Jarry et celle de Belleuvre à qui l'on dut couper la jambe. Coup sur coup, on apprit ces trois malheurs ! Pour Baillou, ce fut Joseph Lancelot, engagé à son régiment, qui écrivit à M. Souillet afin que celui-ci prévînt la mère, car on ne savait quand la dépêche officielle parviendrait. La pauvre mère Baillou qui n'avait que ce « gars-là » et qui était elle-même infirme, eut un tel saisissement que pendant huit jours on se demanda si elle n'allait pas trépasser... Elle allait mieux mainte-

nant, mais qui la ferait vivre désormais ?

Et le petit Jarry, blessé... pauvre gosse : un si beau petit jeune homme ! Heureusement, ça ne devait pas être trop grave, puisque lui-même avait pu avertir ses parents, par un bout de carte. Une balle dans la joue !... il fallait espérer qu'il s'en tirerait, mais comment reviendrait-il ? Quel dommage pour une « jeunesse » comme lui.

Quant à Belleuvre : une jambe coupée ! Avec ses six « queniots » à la maison, quel désastre encore si celui-là...

Mais alors, la guerre ?

Après ces trois premiers malheurs, il sembla qu'un vent de mort se mît à souffler sur le village. Chaque famille se sentit menacée. La première illusion qui avait amoindri la peine du départ, illusion sur la durée et les dangers courus, fit place à la cruelle vérité. On avait pensé au début que ceux qui partaient avaient bien plus de chances « d'en revenir » que « d'y rester », que ce ne devait pas être si effrayant que voulaient bien le dire les vieux de 70 — lesquels en racontaient, en racontaient, alors que cependant il n'y avait pas eu tant de malheurs. Mais on sentait soudain que la situation n'était plus la même et qu'on allait connaître de bien plus grands chagrins. Déjà, les coups portaient directement. La mort connaissait Drazé, elle l'avait clairement montré en frappant presque en même temps trois de ses enfants. Et ce n'était qu'un premier avertissement, il fallait en convenir.

Ce fut alors une frayeur permanente, car l'on comprit que la guerre n'était pas cette promenade

militaire, ardente, joyeuse, tambours battants, clairons sonnants, drapeaux déployés, cette équipée chevaleresque où les héros étaient beaux comme des anges, où la gloire faisait ruisseler sa lumière sur les champs de bataille, superbe exaltation de l'homme soudain promu au rang des dieux... mais une fangeuse aventure... larmes et sang, douleur et mort...

L'hiver s'acheva sur ce désespoir. Ce furent les mois désolés où le village sombra du haut de son espérance et de sa foi en une victoire rapide au plus profond découragement. L'ivresse du départ qui avait laissé traîner après elle un peu de confiance s'étant complètement dissipée, le plus morne ennui lui succéda. On se demanda quand finirait cette histoire lamentable, quand reviendraient les hommes, et quels étaient ceux qui auraient cette chance?

Chaque semaine, chaque jour la douleur devint plus vive, car on apprit de nouveaux désastres. Quand Drazé n'était pas atteint, c'était un hameau des environs... La mort vorace rôdait, tournoyait, et maintenant lâchée, telle une bête fauve, ravageait le pays.

Alors on se demanda pourquoi tant de sacrifices.

N'allaient-ils pas être inutiles, puisque rien ne changeait et ne faisait prévoir la fin? Au contraire, les jeunes classes partaient. « 14 » était rendue là-bas, « 15 » appelée ; les gamins allaient rejoindre leurs pères. Il ne restait plus avec les femmes, les enfants et quelques malheureux

infirmes, que les vieillards et une poignée d'hommes déjà vieillissants.

Dans Drazé, enveloppé de silence, les gens n'osèrent plus s'aborder, craignant toujours de provoquer des larmes. Il n'y avait point de paroles possibles parce qu'on ne pouvait se contenter de consolations banales. La douleur rapprocha jusqu'au silence les villageois qui jamais, peut-être, n'avaient été aussi sincères dans leur affection. Ce fut un moment de courte durée, mais pendant lequel il n'y eut dans le pays qu'un seul cœur pour souffrir. Toutes discussions, toutes rivalités disparurent ; les jalousies s'effacèrent, les haines s'éteignirent, les mesquines dissensions politiques parurent plus stupides encore, et les ennemis de la veille se serrèrent affectueusement la main...

Il n'y eut que Rivaux, l'intraitable et farouche Rivaux, qui ne voulût pas comprendre et qui voyant M. Souillet et l'abbé Moreau pleurer ensemble leurs pauvres enfants martyrs, déclarât :

— Souillet, y devient chouan et ça ne m'étonne pas ! Comme si y ne savait point que tout c'qui arrive, c'est la faute aux curés !

*
* *

Mais vint le printemps... et un grand changement se fit. La terre ne permit plus, en effet, qu'on l'oubliât davantage.

Elle avait laissé les siens se consacrer assez longtemps à leur peine, elle exigea qu'ils reprissent leur travail. La mort, sans doute, continuait

à faucher, mais en face de sa rage de destruction, la terre qui était la vie dressait sa vérité. La guerre n'était qu'un accident, devant lequel, si douloureux qu'il fût, ne pouvait s'effacer la nécessité de continuer d'exister et par conséquent de produire. Instinctivement, ceux qui étaient demeurés au village, sentirent ce besoin ; ils entendirent le muet appel du sol abandonné, des outils délaissés, des champs désolés. Pauvre campagne si gaie d'habitude sous sa robe printanière, fraîche et fleurie, elle avait conservé cette année son vêtement de grisaille des chaumes non labourés ! Qu'elles étaient tristes à parcourir les terres sales dont on n'avait pas fait l'ordinaire toilette et qui étaient mangées de ronces et de mauvaises herbes !

Il n'était pas possible de les laisser ainsi. Est-ce que les mères ne débarbouillaient plus leurs enfants, malgré leur chagrin? Et puis... il fallait bien manger ! Et les soldats, qui donc les nourrirait si les paysans restaient plus longtemps les bras croisés? Tous les hommes là-bas, c'était très joli, on n'avait oublié qu'une chose, c'est que, même pour les faire s'entre-tuer, il fallait commencer par les faire vivre !

Alors, la vie reprit peu à peu, le village sortit lentement de sa torpeur. Il fallait s'arranger, on s'arrangea. Enfants, femmes, vieillards, tous se mirent à la besogne ; on releva les charrues inclinées sur leur versoir ; on abaissa les brancards des tombereaux, quelques vieilles juments restées à l'écurie parce que trop âgées pour l'armée re-

prirent du service et, tant bien que mal, en s'aidant de ferme à ferme pour les labours et les gros charrois, on parvint à effectuer les travaux les plus urgents.

Les fermières firent leur besogne et celle du mari absent : hommes et femmes à la fois, doublant leur fatigue, puisque cela était nécessaire. Avec leurs gamins, elles allèrent le jour aux champs, labourer, herser, semer, n'hésitant devant aucun travail de force, les muscles raidis, volontaires et têtues ; et le soir, elles accomplirent leur seconde journée, métayères avisées gouvernant les étables et les maisons. Alors on put voir, accrochés au flanc des côtes, de maigres attelages à deux vaches, dirigés par un enfant et tirant une charrue que deux bras de femme s'épuisaient à faire mordre la terre ; au creux des chemins boueux, des chariots cahotants, des tombereaux enfoncés dans les ornières jusqu'au moyeu, conduits par un charretier en jupon ; dans la cour des fermes, pliant sous la faix, des femmes encore, coltinant des sacs de blé ou de pommes de terre et chargeant leurs charrettes pour les expéditions.

Autour d'elles, dont la force physique se trouvait comme soudain accrue afin d'être en harmonie avec leur courage, se rangèrent, obéissants, les grands-pères, les anciens maîtres retirés et les tout jeunes fils. Tous admirent la direction des femmes qui avaient acquis le droit de commander en affirmant tout simplement leur volonté laborieuse...

Et, bientôt, la terre eut reconquis tous les pay-

sans qui sentirent moins leurs deuils et retrouvèrent leur habituelle philosophie.

— Faut prendre son mal en patience, que voul' vous... ça ne servirait de ren de se quiémanter, pisque j'n'y pouvons ren !

Cette parole de la mère Baillou elle-même, qui s'était résignée depuis la mort de son fils, exprima la pensée nouvelle du village.

***

Cette résignation où déjà s'endormait la douleur, fut bientôt comme de l'indifférence. Le bel élan fraternel qui, au début, avait uni les cœurs et joint les mains, ne put se renouveler sans cesse; chaque famille se remit donc à vivre pour soi, rentrée par la force des choses en son égoïsme. On ne pouvait pas répéter toujours les mêmes mots de condoléance, si bien que les mauvaises nouvelles finirent par être accueillies comme si elles eussent été attendues...

— Le petit Dru a été tué, ils l'ont appris hier, dit-on un soir.

— Ah ! un fils unique, c'est dommage.

— Poirier, des Chaussumeries, doit être disparu ou prisonnier, les parents n'en ont plus de nouvelles depuis un mois...

— Sa chance avait trop duré, ils y passeront tous !

C'était tout ; silencieux, les gens retournaient à leur travail comme si l'excès même des malheurs contre lesquels ils ne pouvaient rien les eût frappés d'insensibilité...

D'ailleurs, les temps devinrent très favorables. Non seulement l'espoir ressurgit aux premiers sourires d'une victoire qui, bien que très lointaine encore, s'affirmait certaine grâce à de nombreux secours désintéressés, mais, baume merveilleux, les bas de laine déjà grossis par les allocations se gonflèrent de plus en plus. Les trente mille francs répartis chaque semaine par le percepteur, rien que dans la commune, avaient puissamment contribué à adoucir le chagrin des Drazéais dont tant s'étaient affirmés nécessiteux; mais la patience de ceux-ci devint encore beaucoup plus grande lorsque, en profitant des circonstances, simplement, ils constatèrent que la guerre... les enrichissait ! Jamais ils n'avaient connu de si belles ventes ! Et faciles ! Tout partait à des prix inespérés : le foin valait deux cents francs les mille kilos, l'avoine cent vingt francs le quintal, les pommes de terre vingt-huit francs l'hectolitre, le beurre plus de cinq francs la livre. Pour tous, ce fut la perspective d'une belle aisance prochaine et pour quelques-uns même de la richesse, si bien que la grande Tueuse ne fut plus la Maudite. Elle avait du bon, car si elle tuait les fils, elle paraissait vouloir, par compensation, enrichir les pères ! C'était la guerre, bien sûr, mais y pouvait-on quelque chose? A quoi eût servi de se lamenter, alors qu'on avait une si belle occasion de se rattraper de ses malheurs !

Bien entendu, cette félicité se traduisit par un renouveau de bonne humeur. Les gens se remirent à vivre normalement. Après les premiers mois de déséquilibre, la nature reprit nécessairement le

dessus, non seulement victorieuse sur le sol où poussaient à nouveau les moissons, mais dans le cœur des individus reconquis par leurs besoins. C'est alors qu'éclatèrent à Drazé — comme partout ailleurs, comme à la ville — ces fameux scandales ! Scandales au nom des préjugés qui veulent que l'homme soit un pur esprit et prétendent maîtriser l'instinct, essence même de la vie. Mais en dépit de toutes conventionnelles morales, et malgré toutes règles empiriques, ce fut l'instinct qui triompha. Il restait au village des femmes jeunes, il restait des hommes, hommes et femmes se cherchèrent inévitablement, car l'esprit ne peut qu'un moment dominer la chair. On ne peut pas plus empêcher l'homme de désirer l'amour, que le soleil de faire germer la graine. Le monde avait été disloqué, les familles brisées, les cadres détruits où vivaient les individus, si bien qu'un moment, comme dans une terre fraîchement labourée les herbes semblent disparues, les hommes étaient restés ensevelis sous leur chagrin ; mais de même que peu à peu les herbes reparaissent, perçant le sol, les individus sortirent de leur stupéfaction pour renaître à la vie.

Et les paysans eurent tellement le sentiment de cette éternelle vérité que par une sorte d'accord tacite, ils fermèrent les yeux sur leurs réciproques débauches.

Au bourg seulement, dans certaines maisons, de vieilles filles parcheminées et envieuses distillèrent une critique fielleuse, mais qui ne franchit pas le seuil de leurs demeures bougonnes... Ailleurs, on se

contenta de sourire. Hé oui, c'était entendu, la belle cabaretière du Lion d'Or couchait avec le clerc de notaire et Raintif était cocu ; la plantureuse fermière du Gué, maîtresse Landry, trompait son homme absent avec son domestique, un jeune gars réformé « avec une patte en moins »; la grande Mme Lecouteux, la laitière, se consolait de son veuvage avec Hyacinthe, le marchand de vaches ; la Piron calmait les tourments de la séparation, en se laissant caresser par le « mégéyeux » Chasles, ce vieux paillard ; la petite Salé, des Herbinettes, était enceinte et « ça lui avait pris bien de saut » après la permission de son mari, dont l'ouvrage avait dû être commencé par son cousin... et tant d'autres dans la campagne ! Il s'en passait encore plus qu'on n'en savait... mais pouvait-il en être autrement? Et les soldats eux-mêmes se gênaient-ils quand ils descendaient au repos?... Il y a des devoirs impossibles !

Et c'est ainsi que peu à peu les Drazéais vécurent loin des horreurs de la guerre. La terre à l'abri des bouleversements retrouva sa vigueur et son aspect verdoyant sous les moissons nouvelles... Les chemins creux, tout embaumés et pleins de fleurs, s'enfoncèrent à nouveau au sein d'une campagne riante où n'arrivait jamais le moindre écho de la bataille ; les prés se parèrent de pâquerettes et de boutons d'or sous la caresse du soleil ; les routes s'allongèrent paresseusement entre les berges moussues douces à leur sommeil ; les passereaux piaillèrent dans les haies et les buissons, indifférents et légers ; les alouettes s'élancèrent à

la conquête du ciel bleu ; les futaies et les sapinières où roucoulaient les ramiers murmurèrent leurs mélodies amoureuses ; les blés poussèrent superbes et droits... la vie coula, la vie toujours... La Vie !

Évidemment, là-bas... mais loin, très loin...

Et grâce à cette belle endurance du peuple paysan, les jours, les mois, les années passèrent. On supporta la guerre sans faiblir.

CHAPITRE X

A Brétignolles, Thérèse était demeurée seule. Quelques jours après le départ de Joseph, Marie avait reçu ce petit mot :

« Je suis parti parce que je t'aimais... Je t'en supplie, ne reste pas à la maison. Va-t'en aussi, tout de suite... sauve-toi ! Tu m'as fait beaucoup de chagrin, mais ce n'est pas de ta faute... Je te pardonne. »

La pauvre fille s'était mise à pleurer en murmurant tout bas : « Pardon, pardon. » Puis elle avait obéi à l'ordre de Joseph sans que rien pût la faire changer de décision, ni les menaces, ni les supplications d'Auguste. Et le jeune homme avait avait alors reçu à Tours, une carte postale coloriée avec cette devise : « Je pense à vous » et ces seuls mots : « Je suis partie. »

Thérèse avait d'abord été indignée par ce départ

brusqué, surtout que Marie avait répondu à ses demandes d'explication :

— J'peux pas vous dire, c'est pas de votre faute, mais j'peux pas rester !

Et elle s'était ensuite enfermée dans un mutisme têtu.

Thérèse avait cru, par suite de la coïncidence avec le départ de Joseph, à une histoire entre les deux jeunes gens, puis des bruits lui étaient revenus — auxquels elle n'avait attaché d'ailleurs aucune importance : elle était sans jalousie ! Enfin, elle n'y avait plus pensé, car trois mois après la guerre éclatait et d'autres plus graves préoccupations l'avaient inquiétée.

Dès le second jour de la mobilisation, Victor, le garçon de ferme était parti. Auguste avait rejoint lui-même un peu plus tard son régiment territorial à Angers. Les premiers mois, employé comme G. V. C. dans la région, il avait pu, grâce à d'assez nombreuses permissions, venir par-ci par-là jeter un coup d'œil à ses affaires. Mais, un beau jour, il avait été embarqué avec d'autres « pépères » pour retrouver son régiment occupé sur l'arrière-front de Champagne à des travaux de terrassement. Pour comble de malheur, la vieille Ernestine étant tombée malade avait dû entrer à la « Communauté » — sorte d'asile de vieillards — et Thérèse s'était trouvée complètement seule pour diriger sa maison. Le grand-père Lancelot avait beaucoup vieilli et pouvait tout juste donner quelques coups de râteau ou de binette au jardin.

Thérèse n'avait pas hésité. Comme toutes les

autres femmes de la campagne, elle s'était mise courageusement à la besogne, aidée seulement d'un gamin de quinze ans et d'une petite bergère. Labeur au-dessus de ses forces, sans doute! Mais qu'importe... ce qu'il fallait, c'est que la terre de Brétignolles ne fût pas abandonnée.

***

Tout entière accaparée par son travail, Thérèse n'avait pas été très émue par la guerre. L'éloignement d'Auguste ne lui avait causé aucun chagrin; elle vivait même beaucoup plus tranquille depuis qu'elle n'avait plus à redouter ses retours bruyants des marchés et des foires.

Quant à son fils... elle n'avait pensé à lui qu'au début, quand elle en avait reçu ce seul mot bref : « Adieu, je m'engage. Embrassez mon grand-père que je ne reverrai peut-être plus. » C'était tout, pas d'autres baisers. Il était parti brusquement et le ton de l'adieu disait assez que l'enfant n'avait emporté avec lui aucune tendresse. Tout de même, Thérèse avait frissonné à la pensée de cette indifférence, un instant plus près de ce fils toujours malmené, bousculé, et, là-bas, sans les doux souvenirs qui devaient tant réconforter ses camarades! Ne la maudirait-il pas s'il lui arrivait malheur... au lieu de prononcer ce doux nom, doux comme une fleur aux lèvres : maman?..

Mais le travail ne lui avait pas permis longtemps ces analyses délicates. Levée le matin avant l'aube, dès trois heures en été, elle ne se couchait jamais

avant onze heures du soir, lorsque, la besogne quotidienne étant terminée, le grand-père et les deux petits domestiques couchés, elle avait, après avoir conduit elle-même ses chevaux à la prairie, vérifié si tout était en ordre. Jamais elle n'avait plus de quatre heures de sommeil. Et elle devait penser à tout, à ses bestiaux dont il lui fallait couper la nourriture, préparer les litières, nettoyer les étables, à ses porcs dont chaque matin elle faisait cuire l'augée de pommes de terre et de son tout en cuisinant les aliments pour la maison, à sa basse-cour, à ses terres qu'elle devait fumer, labourer, herser, ensemencer, sarcler, à ses prairies qu'elle fauchait, à ses vignes qu'elle sulfatait seule, l'arrosoir sur le dos, à ses vendanges, aux engrais qu'elle allait choisir et acheter selon les terrains, aux assolements qu'elle ménageait pour ne point appauvrir son sol, aux ventes à débattre avec les marchands de bestiaux et de fourrages qui cherchaient à « l'entortiller », aux expéditions à la gare, sans homme pour l'aider. Elle n'avait pas une minute de répit et il lui eût fallu être partout à la fois, maniant tous les outils les uns après les autres : la faux, la serpe, la fourche... sa charrue, sa moissonneuse ; conduisant ses charrettes, ses tombereaux ; tour à tour ménagère, cuisinière, laitière, laboureur, semeur, moissonneur, charretier, débardeur, homme de peine !

Travail surhumain, certes... mais elle en recevait une grande joie, chaque jour accrue et devant laquelle disparaissait toute fatigue ou inquiétude : sa terre ne souffrait pas, Brétignolles était

aussi belle que si les hommes avaient été là !

Ce qui était plus beau encore, c'est que l'argent tombait de tous les côtés ! Le tiroir du coffre de l'armoire était plein de billets, de liasses de titres, de bons de la Défense.

Afin de pouvoir le fermer, elle avait même été obligée d'en enlever une partie qu'elle avait mise au hasard dans une vessie de cochon, une « bousine » liée d'un vieux lacet de soulier... Et déjà la bousine se gonflait !

*
* *

Un soir, trois ans après le départ d'Auguste, Thérèse voulut pourtant se rendre compte de ce qu'elle avait gagné. Jusque-là, elle n'avait pas eu le temps de faire ses additions et elle avait «fourré à même»... Mais c'était bien simple de s'y retrouver puisque ce qu'ils possédaient avant la guerre, elle l'avait laissé dans le casier au fond du coffre : en titres et en billets une dizaine de mille francs constituant sa dot. Avec la propriété de Brétignolles, c'était bien là toute leur fortune en effet. (Sans doute le grand-père Lancelot avait-il une douzaine de cents francs de rente, mais comme il avait donné sa closerie à son fils, il gardait les revenus liquides pour lui.) Alors Thérèse compta le surplus, en vidant le coffre et la bousine sur son lit.

Et bientôt elle ne sut plus si elle était heureuse ou si elle avait peur. Ce n'était pas possible ! Ah ! tout de même, heureusement qu'elle avait fermé

ses portes, tiré ses rideaux, baissé la lampe, il ne fallait pas qu'on le sache! Car il y avait bien là, réellement, des billets ; elle les pouvait palper, retourner, ce n'était pas un rêve... c'étaient bien vraiment, éparpillés sur la grosse couverture de laine rouge, des papiers de toute nature... 1000 francs... 100... 50 ; coupures de 20... 10... 5 et même de la monnaie ! Elle en fit le compte en se penchant sur son lit pour que l'ombre de son corps les rendît moins visibles et en les épinglant par paquets... C'était à n'y pas croire et en vérité, effrayant, car il y avait exactement, sans compter les 10 000 d'avant-guerre, 74 637 francs, 50 centimes! 74 000 francs... d'argent libre. Mais alors, si cela continuait ainsi, elle atteindrait... 100 000 ! Cent mille francs ! Ç'avait toujours été dans son esprit comme le gros chiffre de la fortune définitive. Un monsieur qui avait 100 000 francs était vraiment un riche. Ce n'était plus l'aisance. Cent mille francs ! serait-il possible qu'elle les eût à son tour? Il suffisait d'une bonne année encore, une seulement... et au train où allaient les choses il apparaissait que la guerre durerait au moins cela, peut-être plus. Elle les aurait donc, elle les dépasserait... Les dépasser? Pourquoi pas?... Encore deux ans de guerre, avec les intérêts accumulés, les bénéfices nouveaux et les 150 000 ne seraient peut-être pas si loin ! Il y avait trois ans de faits déjà... ce ne serait pas si long deux années de plus !

A ce moment, Thérèse s'effraya du souhait qu'elle allait formuler. A la hâte, empilant les

billets sans ordre, elle s'empressa de remettre le tout dans l'armoire. Puis, fermant celle-ci à double tour de clé, elle se coucha, satisfaite mais gênée par une pointe d'ennui qu'elle ne parvint pas à chasser. Le sommeil l'emportant elle n'en saisit pas bien la cause... et les mots « cent mille francs » se mirent à danser devant ses yeux au milieu d'un vol de billets bleus où des figures grimaçaient sur un fond tout rouge, comme du sang. Du sang ! Elle eut une violente secousse au moment où elle allait s'endormir définitivement, et se redressa comme mue par un ressort. Un fond rouge? Un instant elle frissonna, puis bientôt elle comprit : c'était tout simplement la couverture de laine. Alors elle se recoucha et s'endormit.

Mais sa nuit fut courte et agitée, coupée de cauchemars. Elle s'éveilla le lendemain toute mal en train, fiévreuse, inquiète sans raison.

— T'as l'air mal d'accord, fit le grand-père Lancelot. Tu devrais pt'être te reposer un brin, ma fille... c'est pas un métier que tu mènes !

Thérèse ne voulait pas s'arrêter et répondit :

— Me reposer, grand-père, je n'ai point le temps. Et puis, je ne suis pas fatiguée, non, je ne saurais d'ailleurs trop vous dire ce que j'ai... mais il me semble qu'il y a quelque chose de mauvais dans l'air.

— Oui, fit tristement le bonhomme... et y a une « forzaie » qui a « subié » cette nuit dans les corniers... Signe de malheur !

***

Leurs pressentiments ne les trompaient pas, car bientôt la mort frappa autour de Thérèse avec une telle rage continue qu'on eût dit qu'un mauvais sort avait été jeté sur la maison. En vérité, les coups portés l'étaient si brutalement, si régulièrement, avec un acharnement tel, qu'ils ne paraissaient plus être simplement le fait du hasard, mais plutôt les gestes volontaires d'un mauvais génie mystérieux.

Telle fut, du moins, la croyance des villageois et bientôt celle de Thérèse.

Coup sur coup, elle perdit Auguste, tué par une bombe d'avion à Bar-le-Duc alors qu'il était au repos dans cette ville ; son beau-père, que la mort de son fils acheva et qui succomba en une nuit à une attaque de congestion ; sa mère, Marie Roger, qu'une fluxion de poitrine attrapée en suivant sous la pluie l'enterrement du père Lancelot, emporta en huit jours.

Pendant un mois, elle fut comme enveloppée par la mort qui semblait tourbillonner autour d'elle, sinistre, immense chauve-souris dont les ailes noires venaient jusqu'à frôler son visage. Seule, dans sa grande maison silencieuse, où ses pas résonnaient sous les plafonds hauts, elle frissonna devant la blancheur des linceuls aux lits froids, grandes taches livides sous l'œil fixe de l'étoile-veilleuse des défunts.

Alors, tout en continuant à travailler avec la même ardeur, elle fut arrachée à sa vie quotidienne

et à ses préoccupations matérielles. Devant cette porte trois fois ouverte sur le mystère de l'Au-delà où Dieu, croyait-elle en sa foi restée vive, punissait les coupables sans qu'on pût lui dérober la moindre faute ni se justifier par d'hypocrites intentions, devant ces trois rappels successifs, coups frappés sur son toit pour lui annoncer que, là-haut, le juge suprême n'appréciait pas les actions humaines de la même façon que les hommes, Thérèse songea à son salut. Superstition ou religion — les deux peut-être — après l'avoir jetée à genoux au pied des lits mortuaires, lui firent implorer le secours des défunts pour attirer sur elle la bienveillance de Dieu. Car si elle n'avait rien à se reprocher quant à son travail, elle sentait une grande inquiétude au fond de son cœur. L'âpreté de son existence, l'avarice, le souvenir des fautes passées, sa jeunesse et surtout sa conduite envers son fils — son fils qu'elle n'avait pas aimé ! — la troublaient profondément.

Durant ces longues nuits de deuil, en veillant ses morts, elle comprit combien elle avait été méchante par dépit, volontairement dégradée ; comment, ne pouvant élever jusqu'à elle le paysan qu'on lui avait imposé comme compagnon, elle s'était forcée à descendre jusqu'à lui et enlaidie. Et celui qui en avait souffert, au point de quitter le village et de s'en aller loin du foyer comme un orphelin, était ce fils dont elle eût dû être si fière cependant !

Petit paysan intelligent et courageux, Joseph s'était tout de suite fait remarquer, en effet, par

sa vaillance et son opiniâtreté silencieuse. Sans forfanterie, comme sans faiblesse, il avait été de ceux qui avaient donné toute leur force, sans chercher à esquiver leur devoir ni à lâcher leurs compagnons par d'habiles manœuvres. Aux durs endroits toujours, avec les « terreux », ses frères, il avait été un des admirables enfants des belles campagnes de France, prêts à toutes les douleurs, à tous les sacrifices, sans autre ambition que de ne point démériter d'eux-mêmes. Mais, n'ayant pas cherché à sortir de son rang, il était demeuré parmi la masse des héros anonymes, plus grands encore dans leur sublime abnégation, mais que nulle distinction ne présentait à l'admiration et à la louange des foules. A peine avait-il gagné les modestes galons de sergent, là où d'autres plus habiles avaient cueilli les croix, les médailles et les grades. Alors Thérèse, dont la vanité n'avait pas été éveillée, avait continué à vivre sans que son cœur s'attendrît à la pensée de ce petit qui faisait simplement sa part dans l'immense épopée, au milieu de dangers et de misères qu'elle ne pouvait même soupçonner !... Il était à la guerre, comme tout le monde, ce n'était pas une chose extraordinaire.

Et voilà que maintenant, ayant été un moment arrachée à sa vie inférieure où elle n'était que la terreuse traînant ses sabots dans la boue des champs et la paille des fumiers, elle songeait avec regret à tout l'amour qu'elle n'avait su ni donner, ni mériter.

A ce regret se mêla tout à coup une grande

angoissé. Depuis six mois, Joseph était prisonnier et blessé. Par quelques rares cartes, il lui avait appris qu'il avait été atteint à la cuisse, légèrement, disait-il, et qu'il était bien soigné dans un hôpital allemand. Quand elle avait reçu ces nouvelles, Thérèse, loin d'éprouver du chagrin, avait pensé négligemment :

— Eh bien ! tant mieux pour lui... le voilà à l'abri ! et elle s'était remise au travail sans plus d'émotion.

Mais en relisant ces cartes qu'elle avait tout de même conservées, elle remarqua quelques menus renseignements qui lui avaient échappé :

Entre autres, cette phrase, qu'elle lisait maintenant comme si une main invisible l'eût intercalée dans la missive depuis sa première lecture : « Le chirurgien me rassure, il ne croit pas que je boiterai ».

Elle se demanda tout à coup si Joseph ne lui avait pas caché la vérité, et, par un brusque renversement, fut d'autant plus tourmentée qu'elle avait été jusqu'ici calme et indifférente... N'avait-il point la jambe coupée? Tout le monde lui demandait de ses nouvelles avec des airs de mystère. Avait-il écrit? Savait-on au village... des choses qu'elle ignorait? Lancée sur cette voie de suppositions où la poussait son remords, elle finit par avoir la certitude que Joseph était beaucoup plus gravement atteint qu'il ne le disait.

Et Thérèse pleura car elle eut cette idée fixe que si Dieu ne lui permettait pas de revoir son fils, c'est qu'elle était damnée.

*
* *

Quelque temps après, M. Souillet, qui n'avait jamais cessé de voir Thérèse car il conservait l'espoir de ramener son élève préféré à Brétignolles, vint un soir, tout triomphant, avec une bonne lettre de celui-ci.

— Ah ! vous allez peut-être le croire, votre fiston, cette fois, dit-il, puisque vous prétendez qu'il n'avoue la vérité qu'à moi.

— Oh ! certes, à vous seul, coupa Thérèse mélancolique, comme lorsqu'il était petit. Vous avez été plus « ses parents » à vous tout seul, que nous deux... Si tous les gamins de Drazé vous ont écouté comme lui !

— Ce n'est pas sûr, interrompit tristement M. Souillet ; pourtant, il doit y en avoir quelques-uns tout de même... Hélas ! qu'en ont-ils fait de mes beaux petits gars et que seront ceux qui reviendront? Que seront-ils et que feront-ils? Les résultats que j'avais peut-être obtenus ne seront-ils pas perdus? Et alors, tout sera à refaire... et je n'aurai pas le temps... Mais, ajouta-t-il après avoir passé sa main sur son front comme pour chasser l'idée importune, il ne s'agit pas de cela, au contraire, puisque je vous apporte d'excellentes nouvelles. Enfin, en voilà toujours un de sauvé !

Dans sa lettre, Joseph donnait, en effet, des détails précis qui ne laissaient aucun doute sur sa guérison. Il était décidément hors de danger, sans crainte de complications. Même il se levait, et commençait à aller et venir.

— Hein ! fit M. Souillet, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir. Elle respire la sincérité, cette lettre. Alors, êtes-vous contente ? Le croyez-vous maintenant qu'il reviendra... Sans doute, il dit : « Je ne serai pas tout à fait propre à la voltige », mais voyez, il ajoute « je serai cependant bon à quelque chose encore, malgré ma patte légèrement raide : c'est le principal ». Eh bien ! vous n'avez pas l'air satisfaite...

— Si, si, je suis contente de cette lettre-là, répondit Thérèse, bien sûr; cette fois, il n'y a point de doute, il est sauvé. Seulement, ce n'est tout de même pas brillant, cette jambe !

— Mais il reviendra, il n'y a que cela qui compte, coupa M. Souillet d'une voix légèrement impatiente.

— Oui, pour repartir. C'est à vous qu'il a écrit tout cela, voyez-vous, ce n'est pas à moi... Oh ! je comprends ; c'est tout petit qu'on apprend à aimer sa maman... à vingt-deux ans, c'est déjà trop tard.

— Vingt-deux ans... vingt-trois bientôt, murmura le vieux maître. .

— Oui, alors, vous comprenez, l'amour dans son cœur, c'est comme si vous vouliez faire pousser du blé dans une lande.

Elle se rendait compte, à cette heure, que le devoir d'aimer n'existe pas et qu'elle ne récoltait avec justice que ce qu'elle avait mérité. Par sa seule faute, Joseph ne reviendrait pas les bras ouverts comme ceux qui étaient partis avec toute une provision de caresses. Ceux-là serreraient

contre leur poitrine la tête de la vieille maman retrouvée, et baiseraient ses yeux en larmes... Lui repartirait, la laissant mourir seule, dans son coin. Et continuant sa pensée en l'exprimant tout haut, elle ajouta :

— Plus tard, il vendra tout. Il n'y aura pas même ça, — et elle désigna d'un geste courbe du bras toute la propriété, — ça qui m'a perdue, à qui j'ai vendu ma vie. Comme dernière punition, je saurai avant ma mort que lorsque je serai partie et pour qu'il ne reste rien de ma misérable existence, tout sera éparpillé... Il n'y aura personne pour continuer derrière moi. Brétignolles ira à des étrangers, d'autres que nous seront maîtres ici. Que feront-ils de nos vignes, de nos champs, de nos arbres? Tenez, ce sera comme à la Futaine, où tous les grands peupliers, sur le bord du Moulinet, ont été coupés par les héritiers — des citadins ! — pour faire de l'argent. On en fera autant ici et les marchands de bien dépèceront notre terre.

— Enfin, mon amie, interrompit M. Souillet que ces dernières considérations où surnageait l'âme paysanne de Thérèse impatientaient, vous êtes drôle tout de même. Hier vous vous désoliez, craignant de ne plus revoir votre fils, aujourd'hui vous vous désolez encore parce qu'il revient. Que vous faut-il?

— Il me faut ce qui me semble encore impossible : la certitude de son affection, et je ne sais pas ce que je pourrais bien faire pour la mériter. Ah ! M. Souillet, il n'est pas à moi cet enfant. Depuis sa naissance — je ne sais comment vous dire cela —

c'est comme si Joseph n'avait jamais été vraiment mon fils. Je lui ai donné la vie, et pourtant il m'est pour ainsi dire étranger. Oui ! il est d'une autre espèce que moi, que nous tous ici. C'est pourquoi nous ne nous sommes jamais accordés, je le sens bien à présent. Nous étions presque forcément comme deux ennemis.

— Qu'est-ce que vous racontez là? fit M. Souillet.

— Ah ! il vaut mieux tout vous dire, à vous qui l'avez élevé. Je suis sûre que vous comprendrez, car vous êtes bon et sage... Vous me viendrez en aide ensuite... Et puis, je suis trop vieille maintenant pour avoir honte.

Alors, Thérèse entraînant M. Souillet près de la grande cheminée de la cuisine, l'obligea à s'asseoir, puis se tassa à quelques pas de lui sur une chaise basse. Elle n'avait allumé qu'une petite lampe Pigeon, posée à l'écart, sur la huche. Point de bruit au dehors. C'était un soir calme de septembre. Dans la vaste salle, des ombres grises flottaient sans lourdeur, jetant comme un voile translucide sur les choses. Ni violence, ni dureté : une atmosphère légère, où les objets s'estompaient dans une sorte de clair obscur confiant et discret, rendait faciles les confidences. Et Thérèse, pendant près d'une heure, sans que le vieux maître l'interrompît, confessa sa vie. Elle dit toutes ses fautes, toutes ses colères, toutes ses douleurs, sans que M. Souillet eût un mot, un geste de blâme, car il n'avait que de la pitié pour cette misère morale franchement avouée et cette pauvre existence

gâchée. Encore une qui s'était enlizée dans la boue, comme tant d'autres. Et Thérèse ajouta :

— Comprenez-vous, monsieur Souillet. Joseph est à l'Autre, il est de sa race, pas de la mienne. Ce que je lui ai donné ne compte pas. Il me fait songer à une fleur d'un autre pays qui, par hasard, se serait égarée dans un de nos champs. Il a poussé ici, mais notre sol n'a pas modifié son caractère... Joseph n'est pas de chez nous, et ça me fait de la peine maintenant ; c'est comme si je n'avais point d'enfant. Il a vécu sur moi, mais il n'a rien pris de mon sang. Ne sentez-vous pas que je ne me trompais guère quand je vous disais : « Naturellement ennemis ! » Lui, fils de nomade...

— Oh ! vous exagérez !

— Si peu ! Fils de chanteur, d'artiste si vous voulez, fils de la ville par son père, de la ville où l'on nous déteste...

— Vous la détestez !

— Je ne dis pas non, mais raison de plus pour que Joseph ne soit pas à moi... Il ne le sera que lorsqu'il aura été reconquis par la terre, quand il aura dit, après son retour : « Je reste et reprends le travail ici, je suis un paysan ! » Alors, oui, ce jour-là, je serai heureuse parce qu'il sera complètement des nôtres : l'Autre ne le tiendra plus...

Et M. Souillet, songeur, répondit :

— Oui, je comprends, il n'est point de chez vous tout à fait, sans doute, mais c'est peut-être tant mieux, chère amie... Je suis certain, ajouta-t-il pour conclure, qu'il vous restera cependant. Alors, ce sera parfait.

Et M. Souillet, sans préciser davantage ses espoirs. s'en alla en songeant :

« Cet enfant de la ville, comme elle dit, sera le paysan de l'avenir ! »

***

Quelques mois après cette conversation, une grande nouvelle vint agiter le village, surprenant les Drazéais : le château était à vendre ! Quelques-uns s'en réjouirent méchamment ; d'autres, peu nombreux, se lamentèrent — décidément, tout était bouleversé — mais la plupart ressentirent une secrète joie à constater la chute des bienfaiteurs auxquels ils devaient tant de reconnaissance. Les Tasselin avaient rendu trop de services dans la commune, et trop de gens étaient leurs obligés, pour que leur abaissement ne fût pas agréable à ceux-là mêmes qu'ils avaient soutenus. N'était-ce pas le bon moyen, pour ces derniers, de se libérer? On ne doit plus rien, en effet, que son dédain à qui ne peut continuer ses bienfaits.

D'ailleurs, les paysans furent satisfaits dans leur vanité en apprenant la dégringolade des châtelains. C'était bien leur tour, à ces richards, de connaître la gène. Dame ! n'avaient-ils pas été assez longtemps ceux que l'on salue, casquette basse, avec humilité? C'était bon. maintenant, de se sentir libéré de tant d'années de politesse obséquieuse et sans dignité. Rivaux, qui ne désarmait pas malgré ses soixante-cinq ans, pouvait donc triompher avec éclat :

— Hein, j'vous l'avais-t-y pourtant pas toujours

dit ! Il a perdu ses plumes, vot'chouan ! Et vous en étiez si coiffés ! Nous a-t-y assez éclaboussés avec sa calèche et son automobile !

Aucune voix ne s'élevait pour protester. Au contraire, l'on souriait aux plaisanteries grossières du vindicatif républicain qui espérait maintenant reprendre la mairie... quand on ferait des élections nouvelles, après la guerre !

Ainsi, les Tasselin vendaient leur gentilhommière ! Sans doute y avait-il dans les raisons de cette décision, une part à faire au désespoir où les avait jetés la mort de deux de leurs fils, tués à l'ennemi. Plus rien ne les attachait au pays, car de leurs quatre enfants, il ne leur restait qu'une fille, laquelle était au couvent cloîtrée, et leur fils Paul, alors officier dans les services automobiles et menant la grande vie à Paris. Mais, à la vérité, la fortune des Tasselin avait été tellement diminuée par suite de la destruction des usines du Nord de la France où ils avaient une grande part de leurs capitaux, et la dégringolade des fonds russes, qu'ils se voyaient contraints de réduire considérablement leurs dépenses. Leur propriété ne rapportait plus des revenus suffisants — d'ailleurs les fermiers mobilisés ne payaient pas leurs fermages — et le château coûtait trop cher d'entretien. C'était un joli petit domaine, mais il eût fallu réduire les bosquets et les pelouses, faire défricher la terre, permettre aux grosses cultures de s'étendre jusqu'aux perrons pour en tirer un profit véritable. Et M. Tasselin qui ne se sentait pas le courage de détruire ce qu'il avait tant aimé, préféra vendre.

De cette manière, si des mains étrangères profanaient son parc et plantaient des pommes de terre ou des choux autour du vieux manoir, ne verrait-il pas du moins consommer le sacrilège. Il s'en irait, vaincu mais fier, du village où il avait vécu en grand bourgeois généreux, avec beaucoup de mélancolie cependant au fond de l'âme, car il sentait bien autour de lui cette indifférence gouailleuse des gens qui ne songeaient pas même à son grand chagrin de père ! C'était donc là toute leur gratitude ! Cette population qu'il avait soutenue, secourue, guidée — et ses fonctions de maire lui avaient parfois coûté très cher — c'est ainsi qu'elle reconnaissait les services rendus? Drazé, par lui, avait été embelli ; une école neuve avait été construite dont il avait fourni le terrain, un superbe hôtel des postes avait remplacé la bicoque de la place de l'église, et le téléphone installé ; on avait percé de nouveaux chemins vicinaux, si bien qu'il n'y avait plus de fermes perdues au fond de la campagne, sans autres dégagements que d'infâmes chemins de terre, impraticables l'hiver... Et tant d'autres améliorations avaient été réalisées sous sa direction intelligente ! Tout cela, aussi bien que les secours discrets aux particuliers, — des familles entières nourries et habillées — était oublié, voire critiqué.

— Ben sûr, ça ne lui coûtait rien à lui, c'était pas son argent qui valsait ; il ruinait la commune tout simplement, en en mettant dans sa poche. Pardi, avec les entrepreneurs, on sait ben comment que ça se passe !

Et les discours de Rivaux étaient écoutés... et on lui répondait :

— Oh ! pardié oui, t'as ventiez ben raison... tous ces « borgeois-là ! »

Aussi, M. Tasselin qui avait hésité un instant à vendre le château et se proposait de le garder seul, en se débarrassant des fermes et du parc, résolut-il de tout abandonner. Il retournerait vivre à Paris, loin de cette bassesse.

— Ah ! mon cher Souillet, dit-il au vieux maître en lui faisant ses adieux, c'est peut-être parce que je suis Parisien d'origine, mais je vous assure que je respirerai plus librement dans la capitale qu'ici... Je vous admire ! Dire que vous avez passé toute votre existence avec eux ! Ce que vous avez dû souffrir souvent ! Ah ! les pauvres gens, ajouta-t-il avec une moue dédaigneuse... tant que j'ai pu avoir les mains larges ouvertes, tant que j'ai semé l'argent, et tant qu'ils ont vu en moi le maître riche, ils ont feint de m'aimer... Et stupidement, j'ai cru à leur affection. Maintenant, regardez-les, écoutez-les, je ne suis pas bon à donner aux chiens ! Ah ! non, vraiment, ce n'est pas drôle d'apprendre à les connaître !

— Ils ne sont pas très beaux, en effet, je vous le concède, mais croyez-vous qu'ils soient si différents des autres hommes ? Partout, je crois...

— Non, interrompit M. Tasselin... Je vous accorde que l'homme n'est nulle part un être de perfection, mais, voyez-vous, ce qui rend les paysans épouvantables à mes yeux, ce qui me les fait fuir définitivement, c'est leur attitude courbe.

Ah ! ça, je ne puis pas le supporter ; ils ont l'échine toujours en deux, leurs yeux glissent hors de votre regard, leur voix s'adoucit pour mentir. Ce qui m'exaspère, c'est ce que résume si bien ce conseil patois : « Faut jamais dire ni oui, ni non, faut dire : vanquiers, parce que vanquiers oppose de menqui... »

« Et puis, ils ne sont pas bons, ils n'ont pas de grandeur, pas de gestes larges, tout est calculé chez eux, tout est ratatiné, mesquin, même les plaisirs qu'ils font... par intérêt. Vous ne me citerez pas, mon cher Souillet, de beaux dévouements, de vrais sacrifices dans l'intérieur de vos terres, comme on en sait chez les marins et pêcheurs, par exemple. C'est que vos terriens ne connaissent pas la douleur collective ; ils sont incapables de la ressentir. Ils ne connaissent qu'eux-mêmes, leur petit bien où ils isolent leur petit individu, en se méfiant des voisins. Quel étroit égoïsme. Ils me font tous penser à la fourmi de La Fontaine : ils sont aussi noirs, aussi vilains, aussi aigres et aussi férocement cruels... le cynisme en moins, car ils ne savent que l'hypocrisie ! Il n'y a rien à faire avec eux !

— Peut-être, fit doucement M. Souillet... demain ! Ils la souffrent en ce moment, la grande douleur collective. Espérons !

— Ah ! donnez-moi votre main, vous. J'aurai toujours connu ici un homme admirable. Quelle foi ! Dire qu'on ne sait pas, En Haut... l'œuvre magnifique que vous tentez, après ce pauvre curé qui a échoué ! On ne se rend pas compte. Ah ! oui, je vous admire et je vous aime, papa Souillet, fit

M. Tasselin avec des larmes dans la voix, et je m'incline avec émotion devant votre existence toute de dévouement et de modestie. Vous êtes la seule âme du village !

— Mais non, mais non, je vous assure... il y en a d'autres, il faudra bien qu'elles se montrent... il ne faut pas désespérer de nos campagnes : attendons le retour des enfants !

— Grand cœur ! Allons, je ne veux pas vous faire de chagrin en soufflant sur votre belle confiance. Embrassez-moi, vous êtes superbe !

Et M. Tasselin, sans chercher à retenir ses pleurs, donna l'accolade à l'instituteur, en murmurant :

— Adieu, il faudra m'écrire souvent, pour que je sache ce que vous ferez dans ce petit coin... Drazé ! C'est fini... je n'ai plus rien...

***

Thérèse apprit que le château était en vente par un bavardage de bonne femme : la mère Jacques, la laveuse, qui lui dit un matin :

— Vous d'vez le savouér, vous, madame Thérèse, à ce qui paraît que Tasselin y n'a pu le sou et qui vend tout... jusqu'au château. Ça serait bientôt affiché sur les murs !

Elle n'attacha d'abord aucune importance à ce propos. Pourtant, tout en travaillant, elle ne put s'empêcher de penser à cette nouvelle. « Bast ! ça ne doit pas être vrai, encore une méchanceté ».

songea-t-elle. Puis elle s'aperçut que lorsqu'elle formulait la première supposition... « Le château en vente? » elle avait presque envie de sourire, tandis qu'elle avait un véritable regret à penser que la nouvelle devait être fausse. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire cependant? Les Tasselin ! Elle n'avait plus eu de relations avec eux depuis son mariage... Paul ! Ses rêves de jeunesse ! Dieu qu'elles étaient loin, toutes ces choses... Loin? oh ! pas tant que cela : c'est si court une vie ! Elle se souvenait très bien de ces premières désillusions... Dire qu'elle avait songé, étant fillette, à devenir la châtelaine de ce beau château ! Et, en souriant, elle se mit à fredonner... « Dans mon beau château, ma tantine Lire-Lire... »

Toute la journée, elle fut ainsi poursuivie par cette idée qui, de temps en temps, venait éclater soudain et la surprendre au milieu de ses préoccupations habituelles. « La Galandière est à vendre ! » Et à chaque fois, elle se disait... « Mais qu'est-ce que cela peut me faire? »

Cependant, le soir, poussée par une force bizarre qui la conduisait sans que sa volonté eût à intervenir, elle descendit au bourg quand la « brune » lui permit de faire son tour sans être aperçue.

En se coulant par le petit chemin creux qui tourne autour de l'église et se glisse entre l'abside et la fontaine publique jusqu'au portillon du notaire, elle fut chez maître Camus au moment où celui-ci allait quitter son étude. La conservation ne fut pas longue. Me Camus, généralement peu loquace, était encore plus discret en affaires et

Thérèse gênée ne tint pas à prolonger l'entretien.

— Qu'y a-t-il à votre service, ma chère amie?

— On m'a dit que la Galandière était à vendre, est-ce vrai?

— Officiel; la Galandière, la ferme qui en dépend et Bourdigal près de Grangé-le-Blanc.

— Tout ensemble.

— Ou en parties, mais de préférence en deux lots, l'un comprenant la Galandière et ses dépendances, l'autre Bourdigal.

— Combien serait-ce?

— Seriez-vous?...

— Je ne dis pas cela....

— Ah! ah! fit M. Camus dont les yeux sourirent sous le lorgnon d'or... Eh bien, le tout : 180 000 et le premier lot 100 000, actes en mains. Seuls prix; et ce sera au premier décidé. Les affiches seront posées demain.

— Après-demain.

— Non, demain... Pourquoi?

— Parce que je vous demande vingt-quatre heures de réflexion avant de vous donner une réponse ferme.

— Pour?

— Le château et ses dépendances.

— Soit, répondit M. Camus, après une seconde d'hésitation. Mais je vous préviens, cette affaire ne se traitera pas comme celles qu'on fait d'habitude par ici. M. Tasselin ne veut pas discutailler... S'il ne se présente pas d'acquéreurs pour chaque lot, alors il met les marchands de biens dans la

propriété. Et avec eux, ce sera le dépeçage. Hâtez-vous, demain votre réponse.

— C'est entendu, fit Thérèse. Demain, à la même heure.

Et toujours par les petits chemins sombres, elle remonta vers Brétignolles.

Elle ne put dormir de la nuit. D'abord elle s'effraya de cet engagement si brusque. Acheter le château ! Elle n'y avait pas songé une seule fois durant la journée et elle avait l'impression qu'une autre qu'elle-même avait pris la parole chez le notaire. Puis, tout d'un coup, elle se rendit compte qu'elle n'avait obéi qu'à son propre désir, désir qui s'était habilement dissimulé jusqu'à l'instant précis où M. Camus l'avait obligée à se prononcer, tout simplement pour ne point risquer d'être affaibli par une discussion raisonnable. Mais n'était-ce pas toutes ses anciennes ambitions, tous ses anciens orgueils qui s'étaient subitement réveillés? Après un long sommeil douloureux, Thérèse retrouvait son rêve de jeune fille. Le matin même ne s'était-elle pas souvenue de Paul Tasselin, son premier amour, par qui elle se croyait déjà châtelaine : « Dans mon beau château... » C'était ce souvenir qui avait ravivé le charbon sous la cendre et qui, sans qu'elle en eût conscience, l'avait conduite jusqu'à cette résolution : l'achat !... L'achat? Oui, pourquoi pas? puisque c'était elle maintenant qui était riche ! Elle ne parvenait pas à la Galandière par le chemin qu'elle avait espéré autrefois... et qu'importait ! Elle n'en pourrait être que plus fière puisqu'elle l'aurait conquis,

ce château dédaigneux et maintenant humilié... « Dans mon beau château, ma tantine Lire-Lire. » Ah ! les Tasselin-de Rive céderaient la place à la petite Roger, la petite pauvre devenue une Lancelot, tout simplement, et qui regarderait s'en aller les bourgeois — après leur avoir repris la terre.

Mais alors, Thérèse songea au prix que lui avait indiqué le notaire : 100 000 francs ! Elle n'avait pas recompté sa fortune depuis la nuit où elle avait eu des cauchemars : ce premier compte lui avait porté malheur. Aussi s'était-elle contentée de mettre argent et billets gagnés dans la vessie de cochon. Cette fois, il fallait se décider à faire le nouveau total.

Après avoir bien clos les rideaux, verrouillé la porte et baissé la lampe, Thérèse compta les paquets étalés sur son lit... et elle trouva la somme espérée, sans y comprendre, bien entendu, les dix mille francs d'avant-guerre. Même, il y avait quelques billets en supplément.

Mais, soudain, elle eut une grosse inquiétude. Toute cette fortune répandue sur la couverture rouge, il allait falloir la porter à Me Camus... et le coffre serait vide... les vessies flasques ! Tout ce trésor amassé au prix de tant de fatigue allait disparaître. Plus rien ne resterait ; ce n'était pas possible.

Pas possible, parce qu'imprudent ! Il fallait bien garder un peu d'argent d'avance... Elle recompta et trouva : 106 000 francs...

— C'est-à-dire qu'il restera seize mille... je vais

me retrouver comme lorsque je suis arrivée ici, murmura-t-elle en caressant les billets. Je ne peux pas faire cela, non, je ne peux pas...

Pendant un instant, elle eut un gros chagrin. Le château ne serait pas pour elle ! Décidément il lui échapperait toujours, au moment même où elle espérait s'en emparer... Il eût pourtant été si beau, ce triomphe ! Et voilà qu'elle avait peur maintenant. Il lui semblait que si elle allait habiter là-haut, à la Galandière, « ça ne lui porterait pas chance ». Alors elle remit les billets en place, en disant à mi-voix : « Les marchands de biens dépèceront, tant mieux ! » Puis elle se coucha. Mais elle dormit peu et s'éveilla de grand matin. Aussitôt elle pensa de nouveau au château... Sa décision était moins formelle que la veille. Elle ne savait plus. Instinctivement elle alla ouvrir l'armoire pour y prendre le coffre et compter encore. Mais elle songea :

— C'est stupide, il n'y en a pas un de plus que hier soir et j'aime mieux ne pas les voir !

Lorsqu'elle étalait les billets devant ses yeux, en effet, elle avait l'impression qu'ils s'attachaient à elle, se collaient à ses mains et qu'elle ne pouvait plus en disposer librement. Elle referma donc la porte de l'armoire déjà entr'ouverte et s'en alla au travail...

A midi, le facteur lui apporta une lettre d'Allemagne. Elle fut heureuse : Joseph lui donnait de bonnes nouvelles. Il était bien guéri maintenant, pouvait aller et venir, assez libre de ses mouvements malgré sa jambe. Le ton de la lettre était presque affectueux s'il ne témoignait encore

d'une réelle tendresse, et Thérèse en fut émue.

Elle passa la journée à songer à Joseph, au passé, au présent, à l'avenir... Et bientôt, l'image de son fils se lia à celle de la Galandière, sans qu'elle s'expliquât d'abord ce rapprochement. Mais elle ne tarda pas à voir clair dans sa pensée et tout à coup elle s'écria : « Pour lui ! »

Sa décision était prise, et cette fois définitivement : elle achèterait le château ! Ce serait la dot de Joseph... son cadeau au retour. Et c'est lui qui irait l'habiter... il serait le châtelain, elle lui céderait cette joie, heureuse par reflet.

Il lui sembla qu'il ne saurait résister à ce bonheur et qu'alors il n'hésiterait plus à demeurer au village. Elle le garderait donc tout près d'elle, doublement heureuse, car non seulement elle retrouverait un fils affectueux et reconnaissant, mais elle aurait encore la dernière satisfaction de voir ce fils, maître de la colline dont elle avait été jugée indigne.

Double joie, double triomphe... qu'elle ne payait pas trop cher... Il lui resterait la petite aisance du père Lancelot. Ainsi terminerait-elle sa vie comme elle l'avait commencée, mais après avoir fait naître d'elle le nouveau seigneur du village !

Le soir, exacte au rendez-vous fixé, elle mit sur le bureau de M. Camus les 100 000 francs qui lui assuraient immédiatement la propriété de la Galandière.

Mais les fenêtres du château restèrent closes jusqu'au retour du prisonnier !

CHAPITRE XI

Un dimanche soir, sans avoir pu prévenir sa mère de son retour, Joseph, après un voyage interminable et un séjour plus énervant encore à son dépôt, rentra enfin au village. Il avait été tellement ballotté de côté et d'autres et les derniers événements s'étaient déroulés avec une telle précipitation, que ce brusque retour à la vie, après le long engourdissement de sa captivité, le laissait stupide et meurtri.

Maintenant que ce n'était plus un rêve — c'était bien fini pour toujours et il n'avait plus qu'à se réjouir — il lui semblait que sa joie lui échappait. Était-elle trop grande pour qu'il la pût retenir, était-il trop faible pour la saisir toute? Il n'osait s'examiner tant il lui paraissait impossible que ce fût lui qui revînt ainsi, tranquillement mêlé à la foule indifférente et bavarde.

C'était donc tout cela, le retour? Oh ! non, il y manquait quelque chose. Après ce qui venait de se passer — il se souvenait de cette misère, cette douleur, cette épouvante, cette furie, ces années fantastiques où rien n'était aux dimensions humaines — on ne pouvait se rétablir aussi doucement. C'était le retour à la vie pourtant, après avoir rôdé dans la mort si longtemps, à la Vie!... il avait envie de le crier parfois afin de s'en convaincre. Et cette résurrection n'agitait pas davantage le

monde ni ne le troublait lui-même? Il n'y avait pas de secousses violentes, de hurlements formidables ! Aucun événement n'était donc extraordinaire et les gens oubliaient-ils si vite?

Il descendit à la gare de Drazé, le cœur tout barbouillé d'ennui, au lieu d'être joyeux comme il l'avait prévu. La nuit était obscure déjà, les arbres enveloppés de leurs fourreaux noirs... Joseph profita de cette ombre pour laisser s'écouler le groupe principal des voyageurs, car il prévoyait les exclamations de surprise des voisins au cas où il serait reconnu et ne se sentait pas en train d'y répondre, et, sortant le dernier, s'isola rapidement dans les ténèbres. Pour arriver à Brétignolles, il avait deux kilomètres à faire environ, dont cinq cents mètres avant le bourg. Un moment il songea à couper par les petits chemins de traverse, puis il ne put résister au désir de retrouver immédiatement son village, d'en fouler les pavés de la grand'rue, d'en reconnaître les seuils amis et il suivit la route.

Le village ! la vraie patrie ! Il avait juré lorsqu'il avait fui Brétignolles, avant la guerre, de n'y plus jamais revenir ; cependant il éprouvait, ce soir, en approchant du bourg, une réelle émotion... presque de la tendresse... sentiment qui restait imprécis et qu'il se gardait d'analyser. Il s'aperçut bientôt qu'il précipitait sa marche... alors il sourit en se raillant lui-même et en songeant :

« Je suis comme un enfant ; tout à l'heure, je broyais du noir ! » D'ailleurs, à ce simple rappel, sa mélancolie brusquement reparut sans qu'il pût s'en défendre.

Justement il venait d'arriver au pied du calvaire. Il s'arrêta et gravit le petit tertre au sommet duquel la croix se dressait dans la nuit, poussé sans doute par le secret désir d'embrasser Drazé d'un seul coup d'œil, de demeurer un instant tout près de lui, dans le silence, sans que nul ne soupçonnât sa présence. Peut-être, en le dominant ainsi et en l'écoutant vivre à cette heure de repos, le soir d'un dimanche spirituel, entendrait-il sa respiration? Ne serait-ce pas comme si, tous bruits extérieurs éteints, il collait l'oreille contre sa poitrine pour percevoir son moindre souffle, les mouvements même de son cœur?

Et Joseph, au pied du grand christ de bronze, se tint immobile comme l'ami qui regarde l'ami, en retenant son pas, pour se convaincre qu'il est bien tel qu'il le désire. Mais il eut une véritable désillusion... Au lieu d'entendre des plaintes comme il l'eût cru et que le village lui confiât sa peine dans le mystère de la nuit, il eut l'impression que le calme dans lequel Drazé allait bientôt s'endormir était tout simplement la preuve de son indifférence. Rien ne venait de ce bourg qui fût comme un soupir de regret et qui indiquât la douleur et le deuil ; rien qui permît de croire à la fidélité au souvenir. Resserrées par la nuit, ses maisons semblaient se ramasser jalousement sur elles-mêmes, s'isoler dans leur étroite petite vie, sur leur petit espace de colline, en mettant entre leur clos et le reste du monde, la mer noire de l'ombre. Sans doute, était-ce exiger d'impossibles confidences, mais Joseph en voulut aux choses

de ne point s'associer au chagrin des hommes et d'être tellement semblables à elles-mêmes, toujours. Comme elles paraissaient demeurées loin de tout ce qui s'était passé depuis quatre ans ! Évidemment, les toits et les pignons qui se découpaient maintenant dans la lueur pâle de la lune, n'avaient rien connu de l'épreuve, ils n'avaient perdu ni une brique, ni une ardoise, ni un tuffeau. Tout était intact, sans égratignure ni ride !...

Mais Joseph songea qu'en pénétrant dans le village, il sentirait mieux le chagrin de celui-ci. Alors il descendit en courant jusqu'au bout du pavé de la grand'rue, puis il avança lentement ensuite et presque sur la pointe des pieds...

Et sa désillusion fut plus grande encore. Sous les portes des maisons filtraient, comme aux soirs d'autrefois, les lueurs des lampes, ainsi qu'aux fentes des volets clos... calmes reflets qui disaient la tranquillité de la vie. Rien, rien, décidément, n'avait changé. Était-ce possible qu'il fût parti depuis cinq ans? Ne revenait-il pas tout simplement du chef-lieu, un jour de foire ? Il reconnaissait jusqu'aux trous de la chaussée et instinctivement il les évitait sans regarder à ses pieds. Au bout du pavé, il retrouva, dans le chantier de Fauveau le charpentier, les gros troncs d'arbres attendant les scieurs de long ; plus loin, après la petite épicerie de la vieille mère Jardon, devant la boutique de Crochet, le forgeron, les vieux cercles de fer rouillés qu'il avait vus, avant son départ, les socs et les ferrailles traînant sur le trottoir ; plus loin encore, ce fut la même bicyclette multipliant les

éclats de ses nickels entre deux lanternes de toile rouge à la devanture illuminée de Delmeau, le marchand de cycles, puis la maison de la mère Frontière, la sage-femme qui l'avait reçu dans son tablier... pauvre vieille de soixante-dix huit ans maintenant... le carrefour, avec son réverbère à câble, suspendu juste au centre ; la superbe devanture de la « Boucherie Parisienne » et la petite porte jaune du « Lion d'Or ». Tout cela était réellement devant ses yeux, sans même le moindre changement de détail. Les fenêtres du « Lion d'Or », dont la grande salle était déserte à cette heure, avaient le même regard vide et trop blanc ; le carrefour, sous le halo de son réverbère, le même aspect verni et froid ; la grand'rue tout entière, sa même allure un peu sournoise, sa même courbe pour échapper à l'étreinte des maisons et s'enfuir là-bas, tout droit, devant elle, dans la même direction.

Il fut enfin devant l'église dressant sa masse sombre au « bas du pavé ». Ses portes étaient fermées, ses vitraux éteints, et elle paraissait, elle aussi, perdue dans un rêve lointain. Même elle !

Alors Joseph eut contre toutes les choses qui l'entouraient un mouvement de colère... mais au même instant, il s'aperçut qu'il longeait la dernière maison du bourg...

— L'école, fit-il d'une voix sourde...

L'école ! tranquillement à l'écart, sous les grands tilleuls, avec le grand préau ouvert, le portique rouge sans agrès, les palissades tordues du jardin !... Elle non plus n'avait pas changé !

Et pourtant, il était sûr d'elle s'il pouvait douter des autres ! Il savait quelle douleur se cachait là : non seulement M. Souillet la lui avait avouée dans ses lettres, mais ne l'eût-il pas fait que Joseph l'eût devinée. Il connaissait trop bien son maître et savait que tous les morts du village étaient ses morts. Il portait en son âme leur deuil à tous...

Cependant, la petite école avait sa grille ouverte et là-bas, dans la classe encore éclairée, M. Souillet travaillait avec d'anciens élèves réunis au cours d'adultes... comme autrefois... comme hier. Elle n'avait donc pas voulu fermer son seuil, ni s'isoler dans son chagrin, la chère maison de la jeunesse?

Malgré sa douleur, elle conservait son accueil souriant, recommençant avec les fils ce qu'elle avait fait avec les pères...

Alors, Joseph crut deviner tout à coup la haute leçon qu'elle voulait lui donner une fois encore. Appuyant son front contre les barreaux de fer du portail, les yeux fixés sur les fenêtres de la classe, il suivit l'ombre de M. Souillet... et il se sentit gêné, mécontent de sa mauvaise humeur injuste. Sans doute les hommes avaient souffert et les choses semblaient indifférentes à leurs douleurs, mais, en définitive, elles ne faisaient que rester dans l'ordre en leur affirmant que leurs petites colères ne peuvent rien contre la vie triomphante, renaissant de la mort elle-même, parmi les tombeaux et les ruines. Leurs haines, leurs guerres, leurs rages de destruction... qu'est-ce que tout cela? Pauvres petites convulsions d'un instant, vagues à la surface d'un grand fleuve qui ne

cesse de couler, sans se soucier des débris qu'il charrie. La mort?... Il n'y a pas la Mort, mais des morts, c'est-à-dire d'infimes parcelles qui se détachent et tombent : débris, poussières, limailles, tandis que la vie passe et continue, ardente...

Et si le village paraissait si calme, n'était-ce pas, tout simplement, pour inviter ceux de ses enfants qui lui revenaient à reprendre leur besogne, comme autrefois, à se remettre au travail au lieu de s'abîmer inutilement dans le dégoût du passé ?

Joseph comprit à ce moment la stérilité des regrets et des haines rétrospectives. Travailler, tel était le seul devoir ! L'heure n'était pas aux reproches, ni aux discussions, il fallait se débarrasser des colères amassées, des rancunes, de toute cette boue et repartir — oh ! sans joie, on avait versé trop de larmes — mais repartir tout de suite pour réparer le mal, d'abord, et faire ensuite la vie aussi belle qu'autrefois.

— Meilleure qu'autrefois, murmura-t-il, car il n'est pas possible que de tant de douleur ne naisse pas un peu d'amour !

A ce moment, ses méditations furent interrompues par le bruit joyeux des grands élèves sortant de la classe du soir. Alors, il oublia ses inquiétudes et avant que le maître eût refermé la porte de la petite école, il courut se jeter dans ses bras en s'écriant :

— Monsieur Souillet, monsieur Souillet, sauvez-moi !

***

Déjà Joseph s'asseyait pour bavarder dans la grande cuisine claire où il avait suivi son maître. Il avait tant de choses à lui dire, il avait surtout tant besoin de ses conseils ! Car il rentrait agité de sentiments et d'idées contraires. Il avait l'impression d'être comme un homme ivre. autour duquel tout tournait sans qu'il pût arrêter le tourbillon, ni fixer son chemin. Et il cherchait parmi le désordre à découvrir la maison du retour... « Je ne sais plus, je ne sais plus, pensait-il. Qui suis-je? Où vais-je? Où serai-je demain? » Ses décisions de jadis, ses résolutions, ses pensées étaient éparpillées, la guerre avait déchiqueté toutes ses convictions et par suite tous ses anciens projets. C'est qu'il s'était aperçu, hélas, que la laideur morale n'était pas le privilège exclusif des paysans, et sa belle colère naïve, admirable honnêteté d'une âme jeune et pure, s'était apaisée peu à peu. Il ne voyait plus les événements d'autrefois avec les mêmes yeux, son dégoût avait perdu de sa violence : il avait été, depuis, le témoin de tant d'horreurs et de tant d'infamies !

Et il se demandait s'il ne devait pas laisser ce passé s'effacer dans la brume. Comme elles étaient exagérées ses haines d'adolescent !

Alors, devait-il rester fidèle à sa décision? Reprendrait-il sa place et son labeur paysan, ou s'exilerait-il définitivement? Où serait-il heureux? Où serait-il utile? Car il avait un grand désir de travail fécond après tant d'heures gaspillées.

Irait-il à la ville, grossir le flot des manœuvres ou des employés improductifs? Il penchait vers le retour à la terre où il avait l'intuition qu'un bel effort de régénération était à entreprendre, toute une œuvre magnifique selon les anciens conseils de M. Souillet. Mais. bien qu'il subit instinctivement l'attraction du sol, il n'osait encore répondre à son appel. Car il sentait bien qu'il ne pourrait recommencer à vivre sans affection...

Et puis, il avait besoin maintenant de liberté et de lumière, plus que jamais après ces longues années terribles, besoin d'air et de soleil. Travailler, certes, il le désirait, mais avec un autre but que le seul gain rapace et tout en conservant à sa vie un peu de hauteur et d'élégance. Or, était-ce possible? Comment allait-il retrouver les gens? Étaient-ils tous tels qu'on les disait souvent, ces paysans de guerre avides et grossiers, orgueilleux et stupides, indifférents au mal des autres et qui les avait enrichis? Si oui, il ne se sentait pas capable de rester parmi eux. Comment allait-il retrouver sa mère? En la revoyant, les souvenirs douloureux actuellement estompés n'allaient-ils pas se raviver? Sans doute, les lettres de Thérèse, depuis la mort d'Auguste, avaient été moins rares et peut-être plus affectueuses, mais forcément encore trop brèves et gênées pour qu'il y pût trouver vraiment son nouveau visage. Il ne savait rien d'elle, en vérité, depuis six ans. Comment enfin, et bien qu'il ne voulût point s'avouer cette inquiétude, la plus profonde au fond de son cœur, comment allait-il retrouver... Marie? Marie qu'il n'avait jamais oubliée! Marie qu'il

n'avait jamais cessé d'aimer, la pauvre enfant. Dès qu'il avait reçu sa lettre : « Je pars... je pense à vous », il avait deviné de quelle violence elle avait été la malheureuse victime. Et durant la guerre, son image, l'image fraîche de son visage ne l'avait plus quitté. De toute sa vie, il ne lui était resté que cette douceur... et souvent, quand il avait peur, comme tous les autres, ou quand il devait dépasser la limite du courage humain, il fermait les yeux et disait tout bas : « Marie ». C'était le nom délicieux qu'il avait murmuré en tombant sur le champ de bataille, puis quand il n'avait pas voulu crier lorsqu'on l'avait pansé, opéré... Et pas une seule fois, en prononçant ce mot, il n'avait senti renaître sa colère. Allait-il, en revoyant la jeune fille, perdre cette tendresse? Pourrait-il trouver dans ses yeux clairs la preuve de la fidélité à la promesse faite? Au delà des pauvres mots de sa lettre, il avait entendu alors l'aveu d'amour. Mais, depuis ! On disait tant de vilaines choses des filles et des femmes ! On en disait... et il en avait tant vu là-bas, avant sa blessure et sa captivité.

Et toutes ces inquiétudes augmentaient son trouble et son indécision. Il se rendait compte qu'il touchait à la dernière épreuve. Mais, près de la subir, il la redoutait et il eût voulu que son maître dissipât déjà ses appréhensions. Ah ! comme il eût accueilli avec joie des paroles de certitude. Aussi, après les premières accolades et les premières effusions, demanda-t-il :

— Monsieur Souillet, parlez-moi du pays?

Mais M. Souillet répondit en riant :

— Écoute, petit, nous avons trop de choses à nous confier, il faudra procéder par ordre. Pense, le temps est à nous, maintenant, nous allons revivre ! Tu reviendras demain, après-demain et nous parlerons longuement de beaux projets qui n'attendaient que votre retour. Seulement, ce soir, sauve-toi bien vite, veux-tu?

— Vous me mettez à la porte, fit Joseph en prenant les mains de M. Souillet.

— Non, mais il est tard, mon enfant

— Oh ! je n'ai plus peur la nuit.

— Sois raisonnable, grand gosse... Il faut t'en aller car tu m'as donné ta première visite... celle qui n'aurait pas dû être pour moi.

— Pour qui donc alors? répondit vivement Joseph ; je n'ai personne au monde qui m'aime autant que vous. Ah ! ma première visite, je le pense bien !

— Il y a ta mère, interrompit doucement M. Souillet.

— Ma mère, murmura Joseph... oui, mais — et relevant son front, il regarda M. Souillet avec amour, — vous, vous êtes mon maître, et c'est mieux !

Puis il ajouta d'une voix qui dénonçait son trouble :

— Maintenant, en effet, je vais aller là-bas, chez nous... A demain, monsieur Souillet.

***

Alors Joseph s'en alla vers Brétignolles. Il était tout tremblant. Pourtant la nuit était devenue

très claire, un rossignol chantait au faîte d'un des grands peupliers bordant le Moulinet, la grande ourse dessinait son chariot d'or sur l'immense coussin noir du ciel piqué d'étoiles, l'air était léger et parfumé. C'était une douce nuit de printemps, musicale et limpide, où les ombres se faisaient transparentes, les masses noires des haies et des arbres se diluant comme pour se fondre dans la demi-teinte à l'entour. Une brise douce et tiède frémissait dans les petites feuilles nouvelles. Tout était gracieux et aimable. Mais Joseph demeurait insensible à tant de charme, car il marchait en songeant à sa mère... Allaient-ils pouvoir, au dernier moment, se jeter dans les bras l'un de l'autre?

Tout en rêvant, il avait monté la grande allée des cormiers et il était arrivé au portail de Brétignolles...

Rendu ! déjà !... Il eut soudain un grand froid au cœur et ses dents si mirent à claquer.

Elle pouvait être si douloureuse la minute qui allait suivre. Le portail blanc se dressait devant lui comme s'il lui eût interdit l'entrée de la maison dont il avait fui, et il n'osait pas l'ouvrir.

Un moment il resta immobile, sans pouvoir se décider. Il lui semblait qu'il existait deux Joseph : l'un intelligent et dirigeant l'autre, incapable de vouloir et d'agir sans le secours du premier qui venait tout à coup, pris d'une peur subite, de se sauver loin, très loin, abandonnant le second, pauvre mannequin tremblant et imbécile. Cependant, ayant flairé sans doute la présence d'un homme, le chien, libre dans la cour,

vint jusqu'au portail, renifla en glissant son museau tout le long du panneau de bois qui joignait mal le sol, grogna sourdement et se mit à aboyer avec colère. Joseph avait écouté le souffle du chien et suivi ses mouvements, sans se ressaisir, mais lorsque les coups de gueule déchirèrent la nuit qui paraissait être devenue subitement silencieuse, il sortit soudain de sa stupeur. Que faisait-il là? Était-il frappé de folie? Les aboiements du chien se faisaient plus rageurs : on allait s'inquiéter, s'effrayer peut-être à la maison.. puis venir, interroger... Sa mère elle-même...

Allons, c'était ridicule. Que signifiait cette faiblesse d'enfant ! Lui qui avait triomphé si souvent de sa peur, au moment d'épreuves terribles avec la Mort en fond de tableau, il tremblait aujourd'hui comme un gamin au point de ne pouvoir soulever le loquet. Ah ! c'est qu'il n'y avait pas cette fois, en face de lui... la Mort sur laquelle on se jette tête baissée, yeux fermés — sans tant de frayeur après tout quand on l'aborde, puisqu'au delà du saut suprême, il n'y a rien que du néant, rien que du vide insensible — mais il y avait, au contraire, la vie... toute la vie à vivre dans la joie ou la douleur, selon cette minute décisive... Et redouter la vie, c'est beaucoup plus pénible que d'attendre la mort !

Cependant il se décida, poussa la petite porte rectangulaire découpée dans le grand portail, et se jeta dans la cour. A ce moment, sans doute intriguée par la vacarme du chien, Thérèse parut au

seuil de la maison, dans le coup de lumière jaune jeté sur la nuit par la lampe de l'intérieur.

Joseph vit cette silhouette noire, légèrement voûtée, et tout de suite, sans qu'il pût deviner ses traits, reconnut sa mère... L'émotion brisa son élan, il chancela...

Mais Thérèse, elle-même, ne s'était pas méprise un instant. Ce soldat qui tendait les bras dans la clarté sombre de la lune... c'était...

— Joseph ! cria-t-elle... Joseph ! mon p'tit gars !

— Maman !

Enfin, il avait pu le pousser ce cri qui depuis si longtemps se nouait à sa gorge !

Et tandis que le chien surpris sautait joyeusement autour d'eux, la mère et le fils demeurèrent longtemps enlacés.

***

Le lendemain, malgré le désir de Thérèse qui eût désiré qu'il restât à se dorloter au lit, Joseph se leva dès l'aube.

— Non, maman, je n'ai plus envie de dormir, je t'assure, et puisque, ajouta-t-il en souriant, je prends quelques jours de vacances, laisse-moi en profiter à ma guise. J'ai besoin de me promener partout par ici ; il y a si longtemps que je n'ai vu le pays.

— Tu as tout le temps maintenant, fit Thérèse toujours inquiète, car ils n'avaient encore parlé ni l'un ni l'autre de l'avenir.

— Mais tu sais bien que les enfants ne savent pas attendre !

Alors, « régalé » d'une large tartine taillée à pleine miche blanche et graissée de vraies rillettes de campagne, Joseph but, en gourmet, un bon verre de «blanc» d'une vieille bouteille cachetée que Thérèse avait été chercher elle-même à la cave, embrassa sa mère, toute timide devant son grand garçon, et partit en sifflant son chien.

Il sortit par les « derrières » en traversant la cour de la ferme. Déjà cette dernière s'éveillait sous la blonde lumière du soleil levant, jetant sa gaîté légère sur le seuil de la maison aux carreaux de briques rouges, la bordure de balsamine courant le long de la façade, le sol battu de l'aire blanche, les toits bleus mouillés de rosée et les tuiles rouges de la courette aux porcs. L'air était frais et les choses parées de clarté semblaient sourire au jour. Au milieu de la cour, la margelle du puits nouait avec élégance ses bras de fer forgé enguirlandés de jasmin, dont les petites feuilles et les clochettes blanches pendaient encore, lourdes d'humidité. Plus loin, derrière les « barges » de bois noires, s'arrondissaient les « paillers » et sous la grisaille de leurs dômes battus par les pluies de l'hiver, brillaient dans le soleil les pans dorés de leurs coupes.

Autour d'eux, piaillaient des groupes de moineaux audacieux, tandis que le troupeau des poules, sous la surveillance des grands coqs à lourde crête, piquaient le sol à coups de bec précipités et brusques, alternés de rapides « grattis » de leurs pattes ner-

veuses éparpillant la terre, de mouvements de croupions, de sauts et de courtes luttes, de toute une débauche de gestes et de piaulements... Et le chat, ennemi de race, mais domestiqué, juché sur les fagots, regardait les poussins, les prunelles mi-closes.. avec le regret de cet esclavage accepté qui le rendait inoffensif.

Joseph, après avoir écouté un instant tout ce jacassement de la basse-cour s'ébattant aux premiers rayons du matin, suivit d'un œil amusé les gestes goulus des cochons creusant la fange de leur cour à l'aide du palet rose à deux trous de leur nez plat ; puis il longea les étables à l'haleine tiède, au fond desquelles, dans l'ombre, bœufs et vaches mugissaient en sourdine, heureux de leur nocturne et lente digestion, la bergerie d'où, au bruit de ses pas, montèrent sur un piétinement de litière, de plaintifs bêlements, et s'en fut à travers champs, au moment où le petit valet. ayant attelé les chevaux à la charrette, sortait de Brétignolles en faisant claquer son fouet dans l'air où carillonnaient les grelots des colliers.

Joseph se sentait le cœur vif, il lui semblait qu'il s'était enfin débarrassé du lourd manteau de plomb qui avait pesé jusqu'ici sur ses épaules. Il retrouvait sa vigueur, la force de ses vingt-trois ans et sa confiance. Serait-il heureux désormais? Il ne le pouvait encore affirmer mais cela ne lui paraissait plus impossible. Le ciel était bleu par cette belle matinée de printemps, les rayons du soleil, qui montait à l'horizon, semblaient jouer parmi les jeunes feuilles vertes et les bourgeons

bruns, un brouillard transparent flottait mollement comme une écharpe de gaze violette au-dessus du Moulinet dont il suivait le cours, la terre fumait sous le premier baiser du jour, tout paraissait sourire et s'éveiller avec bonne humeur. Il entendait siffler et chanter au loin dans la campagne. les charretiers et les laboureurs ; les battoirs des laveuses claquaient déjà gaîment au bord de la rivière parmi les bavardages. Au village dont les fumées montaient en volutes légères et gracieuses, sonnait l'enclume du forgeron... partout la vie laborieuse reprenait au milieu de la joie, partout le travail recommençait tandis que. caressant les hommes de sa prière, le vieux clocher les enveloppait de la poésie de son Angélus.

Joseph était parvenu au sommet d'un tertre d'où il dominait les alentours. Il s'arrêta afin de retrouver les uns après les autres, lentement, tous les détails des environs. Il voulait renouer connaissance avec son pays et suivit, en les nommant, les maisons, les métairies, les bosquets, les sapinières, cherchant à saisir sous les choses inanimées le visage vivant de leurs propriétaires. Tous ne répondaient pas à son appel ; certains, parmi les plus âgés, étaient morts depuis son départ, quelques jeunes avaient été tués. Mais tout en accordant à ces amis une pieuse pensée, il eut l'impression que leur perte avait à peine troublé la vie du village. . La vie toujours, le travail nécessaire, loi fatale et cruelle, peut-être, qui ne permettant point aux hommes de s'agenouiller longtemps au pied des tombeaux, les emportait

vers de nouveaux efforts et bientôt de nouvelles joies.

Tout en songeant ainsi, il porta son regard sur le cimetière à la sortie du bourg...

« Le cimetière, murmura-t-il, comme il tient peu de place ! »

Il était très petit, en effet, le champ du repos, tout petit parmi les prés reverdis et les cultures printanières. A peine les cyprès de son allée centrale coupaient-ils d'une courte ligne sombre la perspective des vergers en fleurs ! Et de loin, ses croix de granit, ses monuments de marbre brillant sous le soleil, perdaient leur tristesse en perdant leurs noms. Petits chagrins individuels encore, qui s'effaçaient... Comme elle était jolie la campagne !

Tout à coup, venant tirer Joseph de sa méditation, le premier train du matin quitta la gare de Drazé et, rapide, s'enfuit à travers champs. Bientôt on ne le suivit plus qu'aux flocons d'ouate qui jaillissaient lentement. Alors, les yeux fixés sur les rails qu'il découvrait très nets du haut de son observatoire, Joseph frissonna... La ligne de chemin de fer... la route pierreuse et noire de la ville ! N'avaient-ils pas l'air d'insister encore. ces rails brillants qui filaient à leur but, directs et froids, insensibles aux charmes des prairies traversées et des bordures de buissons en fleurs?

Mais tout près de lui, les herbes haut poussées déjà, en se balançant, bavardaient entre elles sous la brise. Et c'est de lui qu'elles parlaient... « Ne t'en va pas, regarde, c'est pour toi que nous faisons des grâces et que nous nous inclinons en révérence,

c'est pour toi que nous reverdissons, pour toi que nos sœurs vont fleurir, que les grandes graminées, là-bas, lancent vers le ciel leurs flèches vertes. Tu sais bien comme elles seront plus belles encore lorsqu'elles t'offriront leurs grains d'or. » Et ces voix naïves qu'appuyaient les cris insistants des oiseaux, lui paraissaient, à côté de la voix rude qui l'appelait à la ville, aussi fraîches que celle d'une jeune fiancée paysanne opposant sa pureté aux attraits violents d'une fille des rues.

Tout à coup, il sut le véritable motif de sa promenade : il voulait revoir Marie et il était venu sur le chemin des Herveaux où elle travaillait depuis son départ de Brétignolles... D'un commun accord, ils devaient accepter tous les deux de se mettre l'un en face de l'autre, sans hypocrisie, afin que du passé il ne pût rien rester, pas la moindre amertume. Il fallait, croyait-il, qu'il lui dit sa foi en elle avec de telles paroles qu'elle ne doutât point de sa sincérité, surtout qu'elle comprît qu'il ne s'agissait pas de pardon et d'oubli puisqu'elle était innocente et qu'elle ne méritait pas cette injure. Elle avait été victime d'un viol, pauvre fille abandonnée ; il voulait la réhabiliter à ses propres yeux, comme elle l'était aux siens. A moins que... depuis... comme tant d'autres ! Mais cela n'était point possible et, dans tous les cas, il le verrait dans son premier regard... Toutes ces franches explications lui étaient apparues nécessaires, et c'est pourquoi il s'était dirigé vers la grande ferme.

Alors il descendit vers les bâtiments qu'il aper-

çevait à quelques centaines de mètres, décidé, s'il voyait Marie, à aller vers elle tout de suite. L'attente lui était insupportable, il voulait savoir afin de pouvoir se tourner face à l'avenir et vivre... enfin ! Il avait l'impression depuis un instant qu'il était le seul encore à chercher sa route : les autres hommes repartaient sans lui et il avait hâte de les rejoindre. L'air vif qu'il aspirait à pleine gorge, les bruits de la campagne en travail, retrempaient son énergie, lui rendaient son désir d'activité. Jamais il ne s'était senti plus près d'être fort ; il n'avait plus qu'une dernière conquête à faire ! Et cette guerre maudite, avec toute sa souffrance, aurait fait de lui un homme nouveau. Paysan demain, peut-être, probablement, mais plus haut, plus clair.

Cette dernière conquête, il dépendait de Marie qu'elle fût. Par elle et pour elle, il allait pouvoir réparer le mal fait par les siens. Ce serait son premier désaveu d'un passé méchant dont il avait honte. Puisque la mort l'avait épargné, il devait justifier ce choix.

Sans s'en apercevoir, Joseph était arrivé au dernier détour du chemin et comme il s'arrêtait, hésitant encore à s'avancer jusqu'à la ferme, il aperçut venant vers lui et poussant sa brouette, la petite Marie, si belle sous les torsades brunes de ses cheveux lourds. Elle même le vit, se troubla, pâlit et demeura tremblante au milieu du chemin, sans que ses yeux noirs pussent se détacher de Joseph... Et ce regard, muette offrande, disait tout son bonheur... et tout son effroi !

Joseph oublia aussitôt ses réflexions, ses décisions raisonnables, les mots graves qu'il s'était promis de prononcer ainsi que les explications jugées nécessaires quelques instants auparavant. Marie était là, devant lui, qui le fixait de ses grands yeux sincères : toute parole eût été vaine. Dans la minute silencieuse qui les réunissait, leurs âmes s'atteignaient et se pénétraient sans qu'ils eussent besoin d'exprimer leur foi.

Cependant, Marie, vaincue par son émotion, sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle s'assit sur sa brouette en éclatant en sanglots. Alors, Joseph, tout en se précipitant vers elle pour la serrer dans ses bras, s'écria :

— Marie, ma petite Marie... je t'aime !

Et les deux jeunes fiancés unirent leurs lèvres.

***

Quelques jours après, M. Souillet et Joseph devisaient tranquillement dans la petite classe. Après quatre heures, le jeune homme était venu trouver son maître afin de lui annoncer son prochain mariage avec Marie, mariage auquel consentait Thérèse.

— Elle n'y a mis qu'une condition, dit Joseph, c'est que j'accepte le château en dot et promette de m'y installer avec Marie.

— Alors, fit M. Souillet, avec un peu d'inquiétude?

— Alors, j'ai dit oui, reprit Joseph... c'est décidé.. je reste... La terre me rattrape, ajouta-t-

il. Depuis mon retour, elle ne m'a fait que des politesses et je sens bien que ma place est ici désormais. On peut être utile partout, sans doute, mais il faut choisir le meilleur endroit. Et malgré tout, je suis fait pour être un paysan. L'autre soir, quand je suis venu, je ne savais pas encore... Maintenant, l'orphelin a retrouvé sa mère et...

— Et Marie, murmura malicieusement le vieux maître. Cher enfant, embrasse-moi ! Quelle joie tu me donnes ! Ah ! j'ai eu bien peur et je me disais : « Joseph est perdu pour nous, perdu pour notre campagne qui a tant besoin cependant de jeunes énergies. »

— C'est égal, le château... le château ! Monsieur Souillet, dit en souriant Joseph, quelle prétention de ma part ! Je ne suis point fait pour être un bourgeois, vous le savez bien, mais maman n'a pas voulu en démordre. Comme je lui disais que nous serions bien mieux à Brétignolles où nous pourrions vivre ensemble... « Non, non, mon fils, m'a-t-elle répondu, exauce mon vœu. Moi, je vais me retirer au Bois-Lancelot, nous louerons Brétignolles et vous irez au château, j'y tiens. » Alors, j'ai accepté. Après tout, habiter là ou ailleurs ! Mais ça ne fait rien, la vieille gentilhommière dans les mains d'un « cul-terreux », quelle dégringolade ! Marie en est toute gênée... Pensez, la succession des dames Tasselin... elle a peur d'être ridicule !

— Elle a tort, répondit M. Souillet, elle a bien tort. Ce n'est pas le château qui vous honorera, c'est vous qui l'honorerez. Les Tasselin étaient de braves gens, c'est entendu ; cependant, malgré le

bon souvenir que je garde de notre ancien maire, je suis content, moi aussi, que tu t'installes là-haut. La vieille gentilhommière dans les mains d'un « cul-terreux » comme tu dis, c'est un véritable symbole ! Signe des temps, mon cher enfant... les châtelains s'en vont... il ne faut pas les regretter, car c'est la dernière étape de votre libération. Maintenant les paysans vont travailler pour eux, et non plus pour des maîtres, ils ont conquis la terre. La guerre, la grande révolutionnaire, n'a pas manqué son coup partout. Les paysans se sont enrichis, dit-on, c'est exact ; ils sont tous propriétaires. Mais qu'est-ce que cela signifie, sinon que brûlant les étapes et heureusement sans violences, ils ont exproprié leurs anciens maîtres et seigneurs. Le partage du sol s'est trouvé réalisé par la force des choses : c'est un événement considérable, la terre est maintenant à ceux qui produisent. Et voilà pourquoi je dis que c'est une conquête révolutionnaire.

— C'est vrai, fit Joseph, se parlant à lui-même et comme s'il eût eu la révélation de ces vérités, les châtelains s'en vont en effet. La terre n'appartient plus à de riches oisifs qui prélèvent des droits sur le travail, les derniers cens disparaissent, nous sommes les maîtres chez nous...

— Oui, mais, continua M. Souillet, nous abordons là un sujet bien grave et auquel vous devrez réfléchir, vous autres, les jeunes... C'est aussi pourquoi il est important que des hommes intelligents comme toi s'attachent au pays. Vous êtes chez vous, entre vous, c'est entendu ; il s'agit mainte-

nant d'organiser ce monde nouveau. Pour cela encore, je suis heureux de te voir au château : la gentilhommière a son rôle à jouer toujours, elle donnera l'exemple.

— Comment la voyez-vous, cette organisation nouvelle, monsieur Souillet? demanda Joseph.

— Nous en reparlerons ; aujourd'hui, tu ne m'écouterais que d'une oreille distraite... en pensant à Marie !

— Non, je serai très attentif.

— Tu crois, quoique amoureux?

— Parce qu'amoureux, je veux que notre vie soit complètement belle.

— Alors, soit, je m'excuserai près de ta fiancée de t'avoir gardé si longtemps.

« Vois-tu, les paysans ont conquis la terre, mais ils doivent voir au delà du présent dont ils sont satisfaits, et dans leur intérêt même. D'abord, la petite propriété agricole demande, surtout aux femmes obligées à des travaux pénibles ou sales, un labeur trop lourd. Elles ont montré leur courage pendant la guerre, mais ce qui est possible pour un temps d'exception ne peut être prolongé sans désordre... D'autre part, on ne peut plus rien faire en petit. L'esprit rationnel et pratique qui a pénétré notre industrie doit donc pénétrer maintenant l'agriculture et la transformer. Il faut des machines, un outillage moderne pour lutter à armes égales avec les pays de grande exploitation, pour soutenir leur concurrence. Mais pour avoir ces machines et cet outillage, il faut des groupements : nos closeries seront réduites à l'impuissance et leurs pro-

priétaires à une petite vie médiocre s'ils ne veulent pas les constituer. Car il n'y a que deux solutions : ou la concentration capitaliste comme pour l'industrie ou l'association libre des travailleurs de la terre, c'est-à-dire la petite propriété conservée mais exploitée par l'organisation syndicale. Je ne crois pas que les paysans qui aiment trop la liberté et sont de fonds républicain, acceptent la première solution .. la seconde est donc inévitable. Et je suis sûr que les jeunes gens que la guerre a transformés, comprendront cette nécessité. Ils comprendront aussi que là est la vraie organisation du travail, celle qui les laisse libres, leur permettant de régler eux-mêmes leurs journées et leurs besognes. Mais, tu vois, tu me fais enfourcher mon dada, et déjà j'ai l'air de faire une profession de foi, c'est très ennuyeux et inutile.

— Oh ! je vous suis très bien, car j'ai beaucoup réfléchi à ces questions au contraire, j'en ai même discuté, en captivité, avec des camarades très intelligents et très forts, en même temps que modestes et aimables... des élèves des grandes écoles, des avocats, des ingénieurs et aussi des ouvriers, des laboureurs ; nous étions tous mélangés. Nous passions ainsi des soirées, en notre isolement collectif, à parler de la France future que nous voulions reconstruire, différente et plus belle !

« Alors nous échafaudions des projets, nous bâtissions des systèmes... toutes les théories possibles y ont passé, je crois. Mais sous cette exagération verbale, due à notre inactivité sans doute, il

y avait, je vous assure, deux choses très nettes : l'accord où nous étions tous pour constater le mal et notre volonté d'y remédier après notre retour.

« Et je me rappelle que l'un d'entre nous répétait souvent — c'était une manière de philosophe, un vieil ouvrier qui avait parcouru toute la France et dont j'aimais l'intelligence aiguë sous l'apparente bonhomie :

— Rien à faire, mes enfants, si vous ne commencez pas par le commencement : changer le cœur des « croquants » (et les croquants, c'est nous !) rien à faire sans eux, et vous les oubliez tout le temps...

« Comme vous, il disait aussi que la production agricole subirait nécessairement la même transformation que la production industrielle...

« Les petits proprios, n'est-ce pas, c'est la même chose que les petits artisans. Bon ! Eh bien, ils seront bientôt « bouffés » par les grandes entreprises agricoles — beurreries, fromageries, laiteries, etc. — qui, elles, auront du matériel et produiront en grand, tout comme les petits artisans ont été « bouffés » par les grandes usines. Ils ne pourront pas lutter et vous verrez cela... à leur tour, ils deviendront des ouvriers comme nous, subissant la loi des patrons et des grandes sociétés. Ce qui s'est produit pour les tisserands, les sabotiers, eh bien, kif-kif pour les « croquants » ! Et ce sera pain bénit, ils sont trop bêtes et trop mauvais...

— Très juste, mais j'ai plus de confiance en vous

que ce vieux chemineau qui parle des paysans avec aigreur et par conséquent sans justice...

— Comme les paysans parlent des ouvriers des villes.

— Oui, — rivalité stupide d'ailleurs — mais j'espère que les « croquants », si « croquants » il y a, sauront éviter cette absorption et cette digestion .. puisque ton chemineau veut qu'ils soient « bouffés ». Au lieu de se grouper sous l'autorité tyrannique d'un patron qui ne songera qu'à accroître ses bénéfices à leurs dépens, ils se grouperont dans leurs syndicats. Ainsi se constituera, à côté des puissances industrielles, une puissance paysanne élevée qui, ayant pour elles les hommes, la terre, l'esprit d'économie, l'amour du travail, prendra dans notre pays sa place : c'est-à-dire la première! Voilà, petit, le beau rêve qu'il n'appartient qu'à vous de réaliser. Débarrassez-vous des vieux préjugés, des méthodes périmées, des habitudes d'avarice et de méfiance, de l'égoïsme étriqué que vous ont légué vos parents... Sachez regarder par-dessus la haie de votre enclos, ne soyez plus si jaloux de votre intérêt personnel. Ah ! si je pouvais être témoin de ce grand rajeunissement de notre pays, rajeunissement rendu nécessaire par les conditions nouvelles de la vie économique ! Car, encore une fois, ton vieux philosophe avait raison : l'enrichissement soudain et anormal de nos campagnes ne doit pas nous tromper, il est le résultat de circonstances exceptionnelles. Il faut prendre garde à l'avenir : la grande faiblesse des paysans serait de se murer dans un égoïsme têtu

qui aurait tôt fait de leur faire perdre tous les avantages acquis !

— Mais, croyez-vous, monsieur Souillet, demanda Joseph, que les camarades soient tels que nous étions dans notre petit groupe de prisonniers? Ont-ils changé? Sont-ils différents de leurs pères? La guerre devait nous apprendre tant de choses ! Je ne sais pas si les hommes ne sont pas déjà, en vérité, ce qu'ils étaient : leurs résolutions, leurs serments, leurs vœux !.... ils n'ont plus peur !

— Je crois cependant que la plupart ont gagné. J'ai vu presque tous ceux de tes camarades, tu les verras toi-même ces jours-ci. Leur intelligence s'est ouverte, ils réfléchissent, ils discutent avec bon sens et sans parti pris, et ils ne craignent plus ce qui est nouveau. Et cela se comprend. La guerre les a sortis de leur coin. Non seulement, comme tu le disais tout à l'heure, ils ont été mis en relation avec des gens d'esprit supérieur ou différent du leur : leurs officiers, leurs camarades... ouvriers, employés, artistes, ingénieurs, professeurs, mais ils ont manipulé des appareils compliqués, des automobiles, des canons, des tanks, que sais-je ! Quels métiers n'avez-vous pas faits? Or, il y a toujours un bon côté dans les choses et, pour les paysans, le bon côté, c'est qu'ils ont été arrachés à leur horizon borné et à leur routine. Tiens, hier, Bellanger me parlait de faire installer un moteur électrique chez lui, une arroseuse ; il se rend compte du parti qu'on peut tirer de la motoculture, et des conditions dans lesquelles on peut la développer !

« Joseph, il suffit maintenant que certains

d'entre vous prennent l'initiative. Formez d'abord des syndicats, des sociétés d'assurances mutuelles, entrez en relations directes pour écouler vos produits avec les grandes coopératives, comprenez les bienfaits de l'union... Et qui sait? Peut-être verra-t-on bientôt, dans tous les villages, des pratiques nouvelles de solidarité qui transformeront la vie de nos campagnes. Mais cela, si tu le veux bien, nous en reparlerons demain avec tes camarades pour entrer dans la voie des réalisations. Fini de discourir ! Si vous comprenez, nous sommes sauvés, et tout le pays avec nous !

« Et moi, j'assisterai peut-être, dans mes dernières heures, à votre triomphe... Ce sera ma récompense, la seule que je demande...

« Ah ! comme il fera bon, alors, vivre et mourir au milieu de nos champs, dans ce monde nouveau que vous allez créer, j'en ai la foi, vous autres les jeunes terriens intelligents !

« Alors, comprends-tu, reprit M. Souillet après un silence, quelle joie tu me fais en m'annonçant ta décision. La ville nous enlève encore trop de nos enfants, il en part tous les jours qui ne savent pas ce qu'ils pourraient faire ici. Que les meilleurs nous restent, au moins ! Tiens, regarde ma petite classe, comme elle est gaie sous ce beau soleil couchant qui incendie ses vitres. Il y a longtemps qu'elle n'avait été aussi joyeuse. Elle a beaucoup pleuré pendant quatre ans ; il y a de gros traits noirs sur son tableau d'honneur en deuil, mais elle n'a pas perdu toute espérance parce qu'il n'est pas possible qu'après tant de souffrances les hommes soient

toujours les mêmes. Non, ils ont communié dans la douleur, un monde fraternel doit naître.

« Va, mon enfant, va chercher la petite Marie, le dévouement et l'amour fidèle. Montez au château qui sera demain le guide du village... Vous êtes tous les deux marqués par le destin. Allez à votre mission, avec tout votre cœur.

ÉPILOGUE

Si quelque citadin, passant à Drazé, monte la côte de la Galandière et demande à visiter la gentilhommière, il sera reçu de façon fort aimable par une jeune femme gracieuse et jolie, habillée sans falbalas, mais avec un brin de coquetterie. Elle a même repris la jolie coiffe brodée, aux ailes de papillon, si seyante aux frimousses de nos grand'mères. Ce retour à une charmante tradition signifie qu'elle tient à conserver à la Galandière, au milieu de la vie moderne, tout ce que le passé peut nous léguer de beauté.

Sans doute aura-t-elle près d'elle ses deux bébés, une fille et un fils, qui accueilleront l'inconnu avec un beau sourire dans leurs joues pleines et rouges comme des « pommes d'api ».

Et la jeune femme dira :

— Vous voulez visiter la « Maison des Travailleurs », monsieur?

— Oui, je voudrais, en effet, si possible.

— C'est très facile, monsieur, je vais vous conduire à mon mari.

— M. Joseph Lancelot?

— Parfaitement, monsieur.

Depuis trois ans, en effet, Joseph, heureux époux de la petite Marie dont il a déjà deux bambins, est à la fois secrétaire du « Syndicat des viticulteurs des coteaux du Moulinet » et gérant de leur

« Cave coopérative » installée dans les grands sous-sols de la Galandière.

Il a mis en outre les dépendances du château à la disposition d'une autre association qui s'est constituée en même temps que la première : le « Syndicat des producteurs de lait » qui monopolise le commerce du lait dans le pays, après avoir obligé la laiterie capitaliste à fermer ses portes, faute de clients. Déjà, les viticulteurs et agriculteurs des communes voisines ont adhéré aux deux groupements qui ont pu créer une installation admirable, avec grands pressoirs, cuves en ciment, grands foudres en bois, filtres, moteur électrique, pasteurisateur, écrémeuse...

Joseph, en faisant visiter, dira sans doute au voyageur qu'après avoir un peu hésité la plupart des paysans de la région se sont laissé convaincre et qu'ils ne le regrettent pas... Leur travail est beaucoup plus facile, leur vente certaine et leur gain accru...

Si bien que le succès s'affirme chaque jour davantage. Les adhérents ont hâte de multiplier leurs associations ; une coopérative de consommation va se créer à Drazé ; un syndicat d'engrais s'est constitué, dont le délégué, par dévouement à la cause commune, passe parfois toute sa journée à la gare, le jour où les wagons d'engrais arrivent. Après avoir prévenu, sans souci des dérangements et de la fatigue, tous les syndiqués de la zone, il leur fait la distribution en une seule journée de 1 000 à 1 500 sacs. Et cela sans paiement !

Le voyageur saura aussi que, d'accord avec le

successeur du brave curé Moreau mort à quatre-vingts ans, M. Souillet vient de fonder — ce qui a tué Rivaux d'un coup de sang ! — une association d'éducation, laquelle réunit les cultivateurs et les ouvriers de toute la contrée... On y fait des conférences avec projections cinématographiques, on y donne des matinées artistiques avec auditions d'œuvres, lectures, musique, et ces séances sont très suivies... Le curé s'occupe spécialement de la partie musicale et littéraire, et M. Souillet, des conférences scientifiques ou des fêtes de caractère plus libre, telles que les bals, par exemple. Mais le curé, ancien poilu, est un des premiers à provoquer la joie et le rire... Et l'on n'y fait pas de politique !

Alors le citadin comprendra peut-être que, décidément, il n'y a plus de « culs-terreux ».

Et s'il rencontre, en descendant la « montée du château », bordée de châtaigniers, Thérèse Lancelot, grand'mère heureuse, venant pouponner les deux petits de son fils, qu'il lui demande son avis ! Elle lui répondra :

— Ah ! Monsieur, je ne comprends pas très bien, parce que... je suis de mon temps... Ce château, ça n'est plus un château... Mais c'est peut-être mieux, et nos enfants ont sans doute raison... puisque tout le monde semble heureux au pays.

FIN

Octobre 1920.



